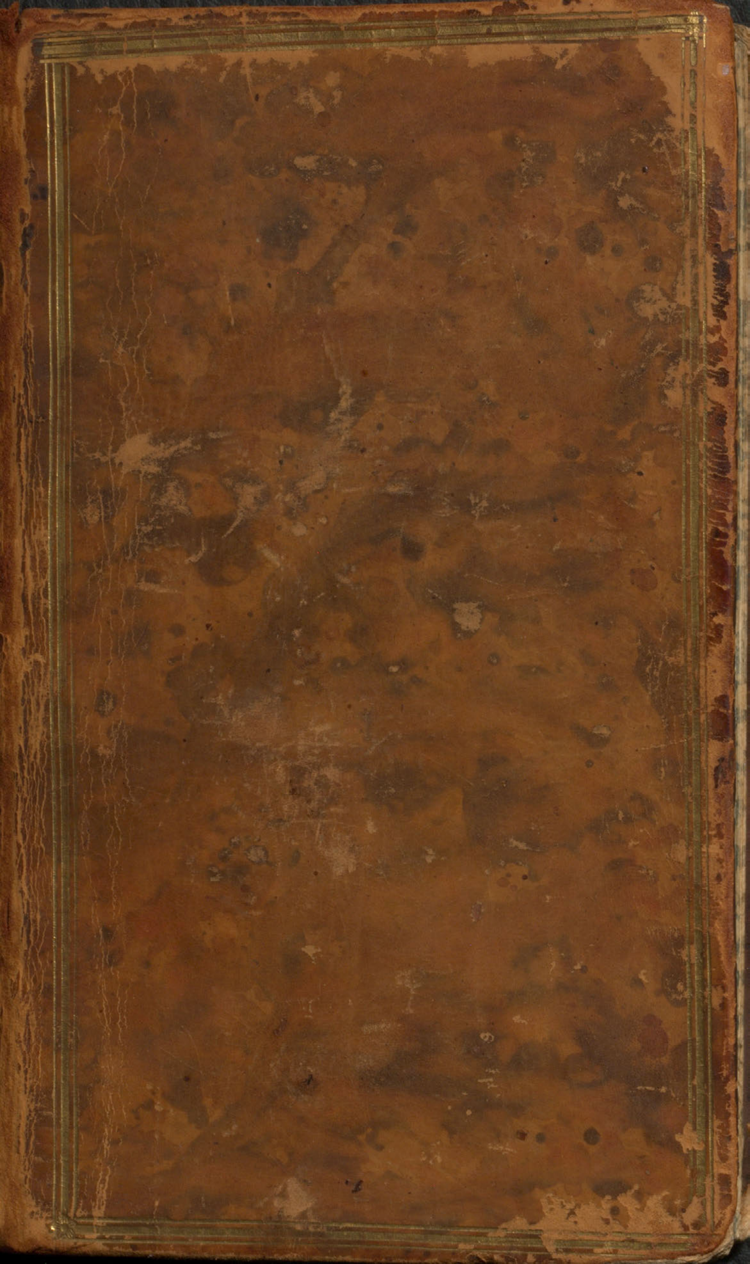
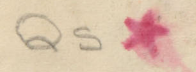


FROM THE LIBRARY OF

THE HON. L. J. PAPINEAU

PRESENTED BY A FRIEND OF THE UNIVERSITY

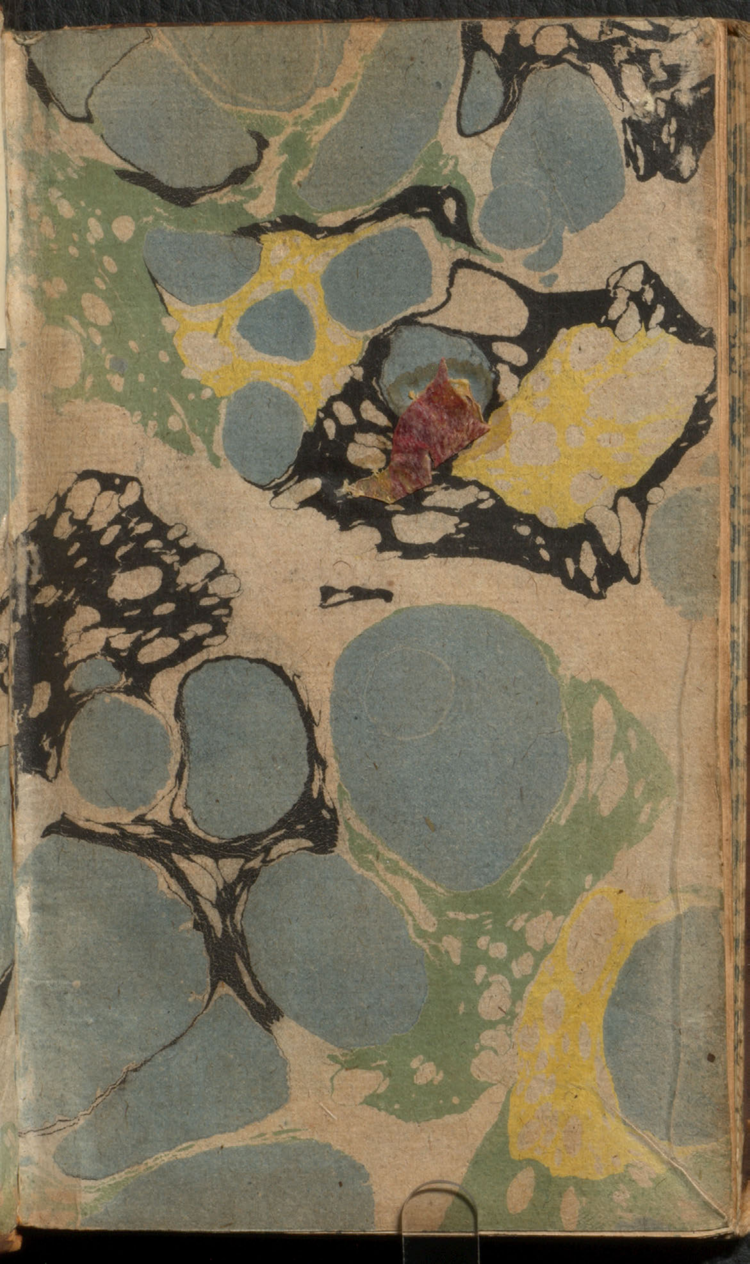
1922





McGILL
UNIVERSITY
LIBRARY

181373



BG-I N.° 19 ~~AR-H-2-2 N.° 92~~

LETTRE
A MONSIEUR
DE HAEN

CONSEILLER AULIQUE DE L. M. IMP. PREMIER-PROFESSEUR EN MEDECINE-PRATIQUE A VIENNE, &c. &c.

EN REPONSE
A SES QUESTIONS SUR L'INOCULATION.

PAR

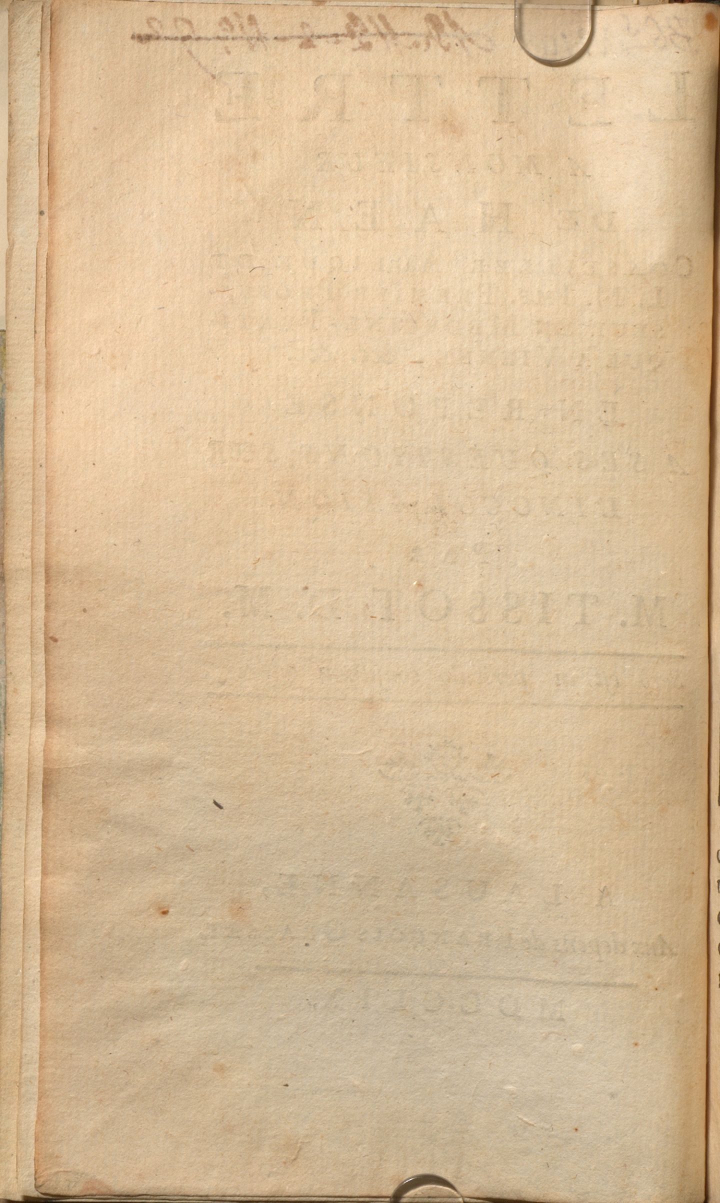
M. TISSOT D. M.

Serò est in periculo consilium quærere.



A LAUSANNE,
Aux depens de FRANÇOIS GRASSET.

MDCCLIX.





LETTRE
A MONSIEUR DE HAEN
PAR
MONSIEUR TISSOT,
SUR
L'INOCULATION.



AVANT que d'écrire en faveur de l'Inoculation, je crus, Monsieur, m'être assuré que la petite verole étoit une maladie très souvent mortelle; que quand on l'avoit eue une fois, on ne l'avoit pas une seconde; que jusqu'à présent l'on n'avoit aucun specifique ni aucune méthode, qui pût surement la prévenir ou en assurer la gué-

181373

riſon dans tous les cas; que l'inoculation ſeule pouvoit arrêter les ravages de cette maladie; & enfin que l'inoculation étoit légitime. J'aime les hommes, je me fis un plaiſir de contribuer à repandre cette pratique; je crus même remplir un devoir en publiant mon ouvrage. Pluſieurs Savans, célebres dans leurs genres, penſoient à Londres, à Paris, à la Haye, comme je penſois à Lauſanne; & ces quatre villes fournirent chacune dans le même tems une apologie de l'inoculation. Des ſuffrages d'un ſi grand poids augmenterent ma conviction; des ſuccès ſoutenus m'attacherent tous les jours plus fortement à cette pratique. Je vis avec joye qu'elle ſe repandoit, que les plus habiles Medecins de l'Europe la conſeilloient & la dirigeoient. Je n'étois que bien foiblement affecté par tous les petits ouvrages qui s'élevoient contr'elle; outre que quelques uns n'étoient que des libelles anonimes, preſque tous les autres n'étoient que des déclamations vagues, des infirmations de faits vrais, des collections de faits faux, compilées par des auteurs aſſez peu connus, & qui paroiſſoient aſſez

peu

peu instruits; elles ne paroissoient faire aucune impression sur les bons esprits; j'étois dans une securité parfaite. L'on m'en tira en m'apprenant, ce que je n'aurois jamais soupçonné, que l'on pouvoit vous compter parmi les anti-inoculistes. J'en fus véritablement affligé, parceque je sentis combien votre suffrage entraineroit de gens, & qu'il arrêteroit la propagation de la nouvelle méthode. Je lus avidement & en tremblant votre ouvrage; je craignois d'y trouver des objections insolubles, & d'etre convaincu d'erreur. Si cela eut été, je l'aurois avoué; mais celle-ci m'avoit été trop chere, pour qu'il ne m'en coutât pas beaucoup d'être forcé à l'abjurer. Je vous l'avoue, après avoir fini cette lecture, j'eus une joye vive en sentant que vous ne m'aviez pas persuadé; j'esperai qu'en exposant les raisons qui m'empêchoient de me rendre, je diminuerois le nombre de vos proselytes. Dès ce moment je me déterminai à vous repondre. Vous m'avez fait dès lors la grace de m'y inviter; je le fais avec plus d'assurance. Ne craignez point, Monsieur, les desagremens qui, à la honte de l'hu-

manité, n'ont que trop ſouvent fletri, même de nos jours, les diſputes litteraires. Je ſais aimer & reſpecter ceux qui ne penſent pas comme moi. Je vous ſuis attaché par l'eſtime la plus diſtinguée & par la reconnoiſſance la plus vive; vous m'avez obligé par l'endroit le plus ſenſible, en m'inſtruiſant. Tous vos ouvrages, ſurtout les derniers, fruits du plus bel établiſſement que l'on ait fait en faveur de l'humanité & dont j'ai l'obligation à votre politeſſe & à votre bienveillance, ſont une école, où tous les Medecins trouvent à s'inſtruire, & où j'ai plus à apprendre qu'un autre. Avec les ſentimens que j'ai pour vous, on peut avoir le malheur de critiquer, mais jamais celui d'offenſer, & je me flatte que vous trouverez verifié dans cette lettre ce que vous m'avez obligeamment écrit: *Nous ſerons en même tems les plus grands adverſaires & les plus intimes amis.* Je ne vous repondrai pas en latin, parceque je ſens fort bien, que votre autorité ſubjuguera un grand nombre de ceux même qui ne liront pas votre ouvrage. Je n'ai pour moi que mes raiſons, il faut les mettre à la portée de tout le monde. En pré-

ſentant vos objections je tâcherai de ne pas les affoiblir. J'ai dit vos objections Monſieur, parceque quoique vous ayez employé le titre modeſte de queſtions, vous n'avez ſurement pas cru, que l'on pût ſe faire illuſion ſur votre façon de penſer, & croire que vous reſtez dans le doute. C'eſt prendre parti, que de propoſer toutes les objections, & d'omettre toutes les reponſes.

Vous demandez I.

L'inoculation eſt-elle permiſe devant Dieu?

M. de la CONDAMINE a examiné cette queſtion, je l'ai examinée; M. CHAIS l'a traitée avec toute l'étendue & la force poſſible. Vous cherchez à invalider nos raiſons, j'aurois bien des choſes qui me paroiſſent convaincantes à vous repondre; je ſuis même perſuadé qu'il eſt bien important de le faire, parceque, ſi je ne me trompe, cette objection morale a donné plus de force, aux objections phyſiques, dans votre eſprit, qu'elles n'en auroient eu, ſi vous les aviez enviſagées indépendamment de cette premiere, & comme ſimple Phyſicien. Mais vous m'avez appris que vous êtes en diſpute amiable

avec le digne Pasteur que je viens de nommer. Je me repose sur lui avec la plus entiere confiance du soin de lever vos doutes, & ceux que les votres ont pu faire naitre; il y auroit de la témérité à vouloir partager cette tache avec lui. Je me borne à ce qui est de mon ressort, au physique, & je ne me permettrai qu'une seule réflexion morale; c'est que si l'inoculation est illégitime, toute action tendante à la conservation de notre vie, le sera aussi, lorsque le danger, qui accompagne sa *commission*, ne sera pas autant inférieur à celui qui resulte de son *omission*, que le danger de la petite verole inoculée l'est au danger de la petite verole naturelle. Vous êtes trop éclairé & trop équitable pour me contester la vérité de ce principe; c'est une nouvelle loi. Je fremis en pensant au nombre de suicides dont elle remplit tout à coup l'univers. Qui pourra se flatter de ne pas l'être? Que seroit-ce si je parlois des démarches qui n'ont pour but que les aises, les commodités, les agrémens? Tirons le rideau sur cette perspective. Je reviens à vos questions de medecine, vous en proposez trois.

2. La

2. *La petite verole inoculée épargnera-t-elle la vie à plus de gens que la naturelle ?*

3. *Est-il bien vrai que presque tous les hommes doivent avoir la petite verole ?*

4. *N'est-il pas douteux que l'inoculation, soit qu'elle ait donné ou qu'elle n'ait pas donné la maladie, mette à l'abri de la reprendre ?*

Je les examinerai l'une après l'autre; mais auparavant je dois m'arrêter un moment sur deux faits qui se trouvent dans l'examen que vous faites, des reponses données d'avance à votre premiere question.

1. Vous rapportez l'objection qu'on fait aux détracteurs de l'inoculation; *vous n'êtes pas d'accord avec vous mêmes*, leur dit-on, *en défendant l'inoculation, pendant que si, dans une famille nombreuse, il y a un enfant qui ait une belle petite verole, vous conseillez de faire habiter les autres avec lui, afin qu'ils la prennent*; *& cette cohabitation n'est réellement qu'une inoculation imperceptible: la légitimité de la votre prouve donc celle de la nôtre.* L'objection est bien réelle, vous n'en disconvenez pas, mais vous blamez ceux qui y donnent lieu,

parce qu'ils ont tort ſelon vous en morale & en médecine. Je ne touche pas au premier article, je m'en ſuis déclaré. Ils ont tort en medecine. J'en conviens avec vous, s'ils les font cohabiter ſans s'être aſſurés, qu'ils ſont dans une diſpoſition favorable à la petite verole; mais je ne les trouve pas dans le tort par la même raiſon que vous, qui eſt *que les petites veroles diſcretes en produiſent de confluentes, & les confluentes de diſcretes, comme l'expérience journaliere le prouve, & comme les Medecins inoculateurs l'ont obſervé.* Permettez moi une remarque, c'eſt que vous accordez ici le grand principe de l'inoculation. En effet, ſi les petites veroles diſcretes donnent, (il faut dire quelques fois, car ſans doute vous ne penſez pas à en faire une regle générale, il ſeroit bien à ſouhaiter que c'en fut une) ſi, dis-je, les petites veroles diſcretes donnent quelques fois des petites veroles confluentes, & ſi celles-ci en produiſent de diſcretes, la diſcretion ou la confluence ne dependent donc pas de la nature du venin. Si elles ne dépendent pas de la nature du venin, elles dépendent néceſſairement,

ou

ou de l'état du malade, quand il en est infecté, ou des causes étrangeres qui agissent sur lui depuis l'infection. J'aurai occasion de vous prouver plus bas, que l'état du malade peut se changer suivant les vues du medecin. Je vous demande actuellement, si les causes étrangeres ne sont pas en notre puissance, autant que les causes physiques non naturelles peuvent être en la puissance de la medecine? Ces faits convenus, & j'ose me persuader qu'après avoir lu toute cette lettre vous n'en disconviendrez pas, quel argument en faveur de l'inoculation!

Vous trouvez l'occasion de dire, qu'on a mal à propos compté M. BOERHAAVE parmi les partisans de l'inoculation. Si cette critique est exacte, c'est sur moi surtout qu'elle porte: c'est à moi plus particulierement à examiner les raisons sur lesquelles vous vous fondez. Ce sont 1. un passage de ses leçons que vous avez receuilli vous même, & dans lequel il recommande la cohabitation préférablement à l'inoculation, *parce*, dit-il, *qu'un enfant sain*, *qui causera & dormira avec un enfant malade*, *prendra la maladie encore plus surement*,

(le mot *tutius* est un peu équivoque quand on fait attention à ce qui suit,) *par la déglutition que par l'insertion, & aura la petite verole également heureuse. L'on me demande*, ajoute-t-il, *s'il faut inoculer? Je repons qu'on peut seulement faire cohabiter, qu'ils seront presque toujours infectés, & que si cette méthode manque quelques fois, l'inoculation manque aussi.* Bien loin de conclure avec vous, de ce passage, que M. BOERHAAVE étoit defavorable à l'inoculation, l'on peut en conclure premierement, qu'à coup sur il ne la croyoit point criminelle: cela est évident; car dès qu'il cherche à faire prendre la petite verole, la façon n'y fait plus rien, chacun employe celle qu'il croit la plus sure: aussi vous le blamez à cet égard. Il prouve encore, que cet habile medecin s'attendoit à des petites veroles également heureuses après la cohabitation, & après l'insertion: il croyoit que ces deux façons infecteroient aussi certainement; & s'il paroit pancher pour la cohabitation, l'on n'en voit pas trop la raison, ce n'étoit peut-être que pour éviter l'opération. Mais, Monsieur, s'il eut lu votre ouvrage, per-

permettez moi de vous le dire, il eut été décidé pour l'inoculation; ce qui le tenoit en ſuſpens, c'eſt qu'il croyoit que la cohabitation étoit auſſi efficace. Vous prouvez victorieuſement le contraire pag. 61. les choſes n'étant plus égales, il eut embraſſé le parti le plus ſûr. La ſeconde raiſon ſur laquelle vous vous fondez pour perſuader, que votre illuſtre maitre n'étoit pas partiſan de l'inoculation, c'eſt un paſſage de ſa belle préface ſur les maux veneriens: en voici le ſens; *qu'on inſere une goutte de pus varioleux dans le ſang du plus robuſte laboureur, elle y produira une fievre d'un caractere ſingulier: il ſortira des boutons, qui ſe changeront dans un tems marqué en abcès purulens, ſouvent ſi nombreux, que tout le ſang eſt converti en pus & tout le corps bouleverſé.* J'ai pluſieurs choſes à remarquer ſur ce paſſage. D'abord il ne pourroit rien conclure contre l'inoculation, parce qu'on n'inocule jamais le plus robuſte laboureur; cet homme là a trop de diſpoſition à une forte inflammation; on ne l'inocule qu'après l'avoir affoibli; l'on fait à l'avance avec aſſurance de ſuccès, ce que vous feriez avec raiſon mais

avec moins d'eſpoir, quand le mal ſeroit déclaré, on diminue chez lui la force de la vie. *Tout ce que peut l'art*, dit votre illuſtre ami, *c'eſt d'affoiblir la vie, parceque c'eſt la vie qui fait la force des poiſons.* L'on ſent aiſément à préſent, & auriez vous pu ne le pas ſentir, que M. BOERHAAVE n'a pas donné cet exemple comme une hiſtoire de l'inoculation: il ſavoit bien qu'on n'inoculoit pas un homme vigoureux; l'on eut été trop ſûr d'une facheuſe iſſue. Mais, & c'eſt ma ſeconde remarque, indépendamment de cette raiſon, tirée des circonſtances du paſſage même, il n'y a qu'à faire attention à ce qui le précede, pour ſe convaincre, qu'il n'a été inſeré, que comme un exemple poſſible de la force de contagion des venins. L'auteur établit en commençant ſon article, que quelques venins ont la faculté de changer, par une puiſſance ſinguliere, la qualité de nos humeurs; il le prouve par les effets de pluſieurs; il étoit bien naturel d'y joindre l'un des plus étonnans, celui de la petite verole. S'il prend le cas de l'inoculation, c'eſt uniquement, parceque le moyen d'infection ſe trouve

ve plus analogue à ceux par lesquels les autres venins, qu'il a cité, nous infectent. Les differentes especes de serpens piquent; le chien mord: les faiseurs d'expériences font une petite playe & y introduisent le jus d'hellebore, de tabac, &c., l'inoculateur fait la même chose. Mais il semble que M. BOERHAAVE ait craint qu'on n'abusât de ce passage, il joint le correctif immédiatement après. *Il n'est pas nécessaire*, dit-il, *que le venin passe dans les veines au moyen d'une playe, c'est la même chose s'il y pénetre à travers les pores invisibles, par la respiration ou le contact.* Tout l'article est très intéressant & m'est bien favorable: mais j'aurai occasion d'y revenir plus bas.

Une troisieme raison dont vous vous servez pour persuader que M. BOERHAAVE n'étoit pas favorable à l'inoculation, c'est, dites vous Monsieur, que souvent ses sentimens étoient très opposés à ce qu'on lit dans ses ouvrages. Vous en citez quelques exemples; c'est un tort de ce grand homme que vous nous dévoilez. Tout homme qui écrit, s'il a commis des erreurs qui puissent influer sur la vie des hommes, doit

doit les retracter dès que l'occasion s'en présente, il doit même faire naitre cette occasion. Il est bien étonnant s'il en est échapé de cette espece à M. BOERHAAVE, & qu'il s'en soit apperçu: il est bien étonnant, dis-je, qu'il les ait laissé subsister dans les nouvelles éditions; dans une édition surtout comme celle des aphorismes de 1738, à laquelle il a en quelque façon apposé son sceau, qu'il a voulu qu'on reconnut pour légitime. Je me plais à croire, que celles dont vous parlez sont peut être de la même nature, que celles de la duplicité du péritoine; des erreurs de théories peu importantes pour la pratique. Non, Monsieur, si ce grand Medecin avoit vu dans ses ouvrages quelque conseil qui put nuire, sa probité, qui égaloit ses talens & ses connoissances, ne lui auroit pas permis de les laisser sans correction; s'il avoit cru l'inoculation dangereuse, il auroit fait retrancher cette ligne inserée en faveur de cette methode dans les dernieres éditions de son ouvrage. Vous ajoutez qu'il y avoit des années où il ne commentoit point cette ligne, & vous en alleguez pour preuve, les

com-

commentaires imprimés à Londres en 1731. Je ne ſuis point ſurpris que vous n'ayez pas lu fort attentivement cet ouvrage: on n'en a pas beſoin, quand on a eu l'avantage d'aſſiſter pendant pluſieurs années aux leçons du maitre; pour moi qui ne l'ai pas eu, j'ai lu & relu attentivement tout ce qui eſt ſorti de ſon école; & je ne ſuis point étonné de ne rien trouver, dans ce livre, ſur l'inſertion. Ce ſont les leçons qu'il faiſoit l'an douze, & l'on n'a penſé à l'inoculation dans l'Europe occidentale que bien des années après; la datte n'eſt point équivoque. *L'année derniere*, dit-il, *cette maladie tua à Vienne l'Empereur & pluſieurs autres Princes, à Paris le Dauphin, à Amſterdam pluſieurs citoyens*; & tout le monde ſait que la mort de ces Princes arriva l'an onze. De ce qu'un homme ne parle pas en 1712. d'une opération qu'il n'a connu qu'en 1720., peut-on légitimement en conclure qu'il l'improuve? Je ſuis bien éloigné de vous faire penſer de cette façon, & je ſuis intimement perſuadé, que l'anecdote de cette datte vous avoit échapé. Mais ſi M. BOERHAAVE ne parloit pas de l'inoculation à cette

cette époque, je ſais ſurement qu'il en parloit en 1726. & 27., & qu'il la recommandoit ſur la parole & les obſervations de M. SHERARD, dont vous ſavez qu'il faiſoit grand cas. J'ai pour garant de ce que je vous avance les cayers de M. de HALLER, tels qu'ils les a écrit lui même ces années là dans les leçons de M. BOERHAAVE; c'eſt un témoignage que vous ne recuſerez pas. J'ai été un peu long ſur cet article: mais comme vous paroiſſez vous être complu à prouver, que l'autorité de M. BOERHAAVE vous étoit favorable, il étoit important d'apprécier vos preuves. Je paſſe à votre ſeconde queſtion, la premiere des phyſiques. *La petite verole inoculée épargnera-t-elle plus de vies que la naturelle.*

Il n'étoit pas dans votre caractere de revoquer des faits ateſtés par des gens dignes de foi; auſſi vous ne touchez pas à ceux qui paroiſſent favorables à l'inoculation, mais vous commencez par établir, que l'on s'exagere les dangers de la petite verole naturelle: vous la croyez beaucoup moins facheuſe, qu'on ne le croit ordinairement, & que les inoculateurs ne le diſent. Perſonne ne

ne souhaiteroit plus que moi que vous eussiez raison. Voyons ce qui en est.

Le premier exemple que vous citez favorable à la petite verole naturelle, c'est votre pratique. Je vous repondrai d'abord, Monsieur, que quand on traite la petite verole comme vous la traitez, on doit s'attendre à des succès, qui ne peuvent pas servir, tant s'en faut, à tirer des conclusions générales. Ce n'est point un compliment que je vous fais, je vous dis ce que tout le monde sait: j'en atteste les regrets des Dames de la Haye à votre depart, & surtout les deux dernieres parties de votre *ratio medendi*. Examinons même ces succès. *De deux cent vingt malades, dont j'ai écrit exactement l'histoire, il n'en est mort qu'un; je dis qu'un, quoiqu'il en soit mort cinq, parceque je trouve dans mes cayers que de ces cinq, le premier refusa toute boisson; le second étoit desesperé, quand on m'appella; je ne pus pas obtenir du troisieme, qu'il se laissât saigner; le quatrieme étoit brulé par l'usage du vin & des liqueurs; il n'y eut que le cinquieme, qui reçut tous les secours qu'on peut attendre de l'art.* En lisant cet article de votre dissertation,

tion, tout le monde conclut ſur le champ, que quatre de ces malades ſont en effet moins morts de la petite verole, que des circonſtances qui ont concouru avec cette maladie. Une conſequence néceſſaire, c'eſt que, ſi le premier avoit été inoculé après une préparation convenable, il auroit eu une maladie très douce, qui auroit en quelque façon pu ſe paſſer de boiſſon; d'ailleurs s'il ne vouloit pas boire, c'étoit ſans doute par quelque raiſon dépendante du mauvais caractere de la maladie: il peut en être pluſieurs, vous ne l'ignorez pas, & elles n'auroient point eu lieu dans une maladie plus heureuſe. Le ſecond, inoculé jeune, ne ſeroit pas tombé dans un état deſeſperé, avant que d'avoir du ſecours, ou plutôt votre ſecours: vous nous laiſſez ignorer s'il en avoit eu d'autres. Une préparation aiſée auroit pu diſpenſer le troiſieme de la ſaignée, & il ne ſeroit pas mort victime de ſa repugnance pour ce remede. Le quatrieme ſeroit encore en vie, s'il eut été inoculé dans un age où l'on ne s'eſt pas brulé par les boiſſons chaudes. Enfin, il n'eſt pas impoſſible, que les ſecours de la préparation,

tion, combinés à ceux de la curation, eussent sauvé le cinquieme, qui perit, parceque les derniers ne furent pas suffisans. Voilà donc cinq malades bien réellement morts; c'est un sur quarante quatre, dont au moins quatre auroient rechapé, je le dis d'après vous, qui n'avez pas jugé leur maladie mortelle par elle même, si l'on eut pu les soustraire aux circonstances étrangeres qui les ont tué. Je crois bien prouvé que l'inoculation l'auroit fait. Sur 220 il n'en seroit mort qu'un, au lieu de cinq, qui sont mort naturellement. Cette épargne vous paroit-elle à négliger? Vous voyez que le detail de ces morts accidentelles fournit de nouvelles raisons en faveur de l'inoculation.

J'en tire une autre de la mort de la jeune fille dont vous parlez dans le second volume du *ratio medendi*. Comme elle avoit fait usage du mercure, vous annonçates, que si elle prenoit la petite verole elle en mouroit; l'événement ne justifia que trop votre prediction, quoique dès le commencement elle fut soignée par M. ERNDL sous votre direction. Voilà une sixieme mort varioleuse. Je suis persuadé comme vous, que

que le mercure lui a nui: bien des medecins vous le contesteront; mais en vous l'accordant, vous ne pouvez pas disconvenir, que c'est une circonstance qui peut se presenter souvent: il n'y a rien de plus commun dans certains pays que l'usage du mercure pour les enfans; dans tous vous trouverez des medecins, & même des medecins distingués, qui employent le mercure doux dans presque toutes les affections de cet age. Il sera donc très ordinaire, que des enfans soient attaqués de la petite verole, immediatement après une cure mercurielle. Vous êtes convaincu du danger de cette époque; vous en êtes plus convaincu qu'on ne l'a été jusqu'à vous: vous avez cette raison de plus pour vous décider en faveur d'une methode qui en met à l'abri. Mais ce n'est pas seulement les enfans qui font usage de ce mineral; on l'employe pour bien des maux dans toutes les périodes de la vie; & toutes les années il peut rendre la petite verole mortelle à quelques centaines de personnes, qui l'eussent euë heureuse sans cette circonstance.

Je suis persuadé, Monsieur, que vous avez vu, qu'entre les mains des mede-

cins

cins habiles en Hollande & à Vienne, il mouroit très peu de varioleux. Vous m'apprenez les ſuccès de M. LOEBER, dont je cherche inutilement l'ouvrage dès longtems. S'il m'étoit permis de joindre mon témoignage au votre, & à ceux de ces Meſſieurs, je pourois auſſi vous dire, que j'ai traité un bien grand nombre de varioleux, que j'ai été heureux dans leur cure, quand j'ai été appellé à tems, quand j'ai été le maitre abſolu de leur conduite. Mais cela ne m'a pas perſuadé que la petite verole fut une maladie peu dangereuſe; j'en ai vu qui étoient abſolument mortelles, & mortelles avant le troiſieme jour. Je ne me rapelle qu'avec horreur ces cas affreux; j'ai vû des infortunés, dont la maladie n'annonçoit rien d'effrayant pendant les premieres vingt-quatre heures, perdre tout leur ſang par tous leurs pores; ce ſang chaud & tenu inonder leurs lits, leurs appartemens, & infecter l'air d'une telle puanteur, que ni l'amour paternel, ni l'apas des recompenſes ne pouvoient procurer à ces miſerables les ſoins qu'exigeoient leur état. La pitié, le devoir, l'amour de la medecine n'etoient que ſuf-

ſuffiſans, pour me déterminer à les approcher & à les examiner. Je vous l'avouerai, & peut être à ma honte, un motif plus puiſſant que ceux là, celui de l'amitié, cet heureux don du ciel, dont je crois cependant ſentir bien tout le prix, me preſcrivoit des devoirs, que la foibleſſe de la machine humaine ne me permettoit de remplir qu'imparfaitement. J'ai vu, & mon ame ne ſe rouvre qu'en gemiſſant à ce triſte ſouvenir, la femme la plus aimable, ſuccomber ſous cette horrible eſpece de maladie. Je l'ai vue ſans ſecours; reduit à ne l'approcher moi même, qu'avec une éponge trempée dans le vinaigre & dans la liqueur minerale d'Hofman, dont je me couvrois le nez, & la bouche; quel ſpectacle Monſieur, & quelle impreſſion! Il n'eſt heureuſement jamais long: ces infortunés periſſent au bout de quelques heures ſans douleur, & ce qui eſt affreux, preſque ſans reveries. Je n'entre dans cette eſpece de detail, déplacé ici, & que je donnerai ailleurs avec toutes ſes circonſtances, que pour vous demander ſi vous croyez, que l'art puiſſe quelque choſe dans ces cas, que peut être l'on a le

bon-

bonheur de ne pas voir dans les pays où vous avez vecu. Inſtruit par ces triſtes obſervations, je crois aujourd'hui pouvoir donner des caractères propres à les faire deviner: on pouroit alors les prévenir par des préparations convenables. Quel champ pour l'inoculation! Vous me direz que ces cas ſont rares; j'en conviens; mais ne meurt-on que de cette petite verole? Les Medecins Anglois ont trouvé, qu'en ſommant le reſultat de pluſieurs épidemies, de ſept malades il en mouroit un. Vous êtes bien éloigné d'admettre ce calcul; vous croyez au contraire, qu'*en ſuppoſant avec quelques Medecins inoculateurs, qu'il meurt un inoculé ſur deux ou trois cent, ce rapport n'eſt que bien peu different de celui qu'il y a entre les morts & les ſauvés dans la petite verole naturelle.* Pour décider entre nous, laiſſons, je vous fais beau jeu, les obſervations de ces Meſſieurs, dont l'intérêt ne doit cependant pas faire ſoupçonner la bonne foi; conſultons, ſur les dangers de cette maladie, les collecteurs deſintéreſſés d'obſervations, les Medecins des dix derniers ſiecles, & ceux de celui-ci, qui ne ſe ſont pas rendus ſuſpects de paſſion

pour

pour l'inoculation. Vous vous élevez avec force contre ceux qui cherchent à avilir l'autorité des premiers : un tel reproche tombe loin de moi, & c'eſt à cette autorité que j'en appelle. Vous avez prononcé très brievement, que la petite verole eſt une maladie benigne. Je ſerai obligé de vous prouver longuement le contraire. Votre idée flatte les hommes, qui, toujours effrayés ſur leur compte, aiment toujours à être raſſurés, & ſont portés à croire ce qu'ils déſirent. Je cherche à les tirer de cet état de ſecurité, dans lequel vous les entretenez; j'ai l'amour propre contre moi ; on craindra que je n'aye raiſon, & je n'en ſerois pas cru, ſi je ne paroiſſois hériſſe pour ainſi dire de preuves. Malheureuſement pour les hommes, heureuſement pour ma cauſe, je n'en trouverai que trop.

Les Medecins Arabes ſont les premiers qui ayent parlé de la petite verole, & vraiſemblablement qui l'ayent connue. C'eſt eux que je conſulterai les premiers; ils nous apprendront comment ils ont enviſagé cette maladie dans ſon enfance. AHRON, le plus ancien de ceux qui l'ont décrite, nous apprend déja,

déja, que celles qui paroiſſent le premier jour, celles dont la ſortie ne diminue pas la fievre, & celles qui ſont d'une couleur ſafranée, verte ou noire, étoient mortelles. ISAAC, qui, pour le dire en paſſant, avoit déja placé, dans les ſolides la cauſe de la petite verole; ſiſteme que vous avez vu renouveller de nos jours ſans le nommer; ISAAC, dis-je, diſtinguoit quatre eſpeces de petites veroles; la premiere n'étoit point dangereuſe; l'iſſue de la ſeconde étoit douteuſe; les deux dernieres étoient mortelles; il ne dit point que celles-ci fuſſent plus rares que la premiere. BACHTISHUA, auteur du huitieme ſiecle, confirme par ſes obſervations celles de ſes dévanciers: il ajoute une nouvelle eſpece de petites veroles mortelles; ce ſont celles dans leſquelles les puſtules ſont renfermées les unes dans les autres, de façon qu'en en ouvrant une, on en trouve une ſeconde deſſous. ABUBEKER, plus connu ſous le nom de RHASES, celui de tous les Medecins, qui, juſqu'à SIDENHAM, peut être juſqu'à BOERHAAVE, a le mieux connu la nature de cette maladie, & l'a le mieux traitée, ne la repréſen-

te pas comme moins dangereuse, que ceux que j'ai déja nommé: il détaille les causes, & décrit les simptomes de la mort. HALY ABBAS, regardé généralement comme le plus utile des Arabes, adopte en entier la doctrine d'ISAAC, qui n'est pas rassurante. AVICENNE, né à Buchara en Tartarie, & non point dans une ville d'Espagne, donne un long catalogue des simptomes qu'il a vu survenir dans les petites veroles & les rendre mortelles, comme flux de ventre de differentes especes, crachemens de sang, urines sanglantes; noirceur & lividité des pustules; inflammations du cerveau, de la gorge, de la poitrine; abcès du diaphragme &c.

Ce sont déja ces Medecins, qui, frapés de quelques caracteres communs à cette maladie & à la peste, & entr'autres de la mortalité, ont introduit l'usage, qui s'est soutenu presqu'universellement dès lors, & qui se soutient encore, d'envisager cette maladie comme pestilentielle, & d'en traiter dans le même chapitre que de la peste, ou immédiatement après; parce que, comme les Arabes, une foule de Medecins

lui

lui ont trouvé des ſimptomes de peſtilence.

Depuis le 12 ſiecle jusqu'au ſeizieme, il n'y a preſque eu que des compilateurs & des copiſtes, ainſi je paſſe tout d'un coup à ce dernier ſiecle. FERNEL, qui étoit tout à la fois, comme cela devroit toujours être, & comme cela eſt aujourd'hui, le premier Medecin du Roi & le plus habile Medecin du Royaume, parle des épidemies varioleuſes de deux années differentes, qui firent, l'une & l'autre, de très grands ravages. FORESTUS, l'un des hommes du monde qui a vu le plus de maladies, ne range pas, il eſt vrai, la petite verole entre les peſtilentielles: il en fait une claſſe moyenne entre celles-ci & les bénignes; parce, dit-il, que, de ceux qui les ont, il en perit beaucoup & il s'en ſauve beaucoup. PLATERUS, ce reſpectable Baſlois, le plus grand praticien qu'ait eu la Suiſſe, enviſage cette maladie, comme étant ſouvent de la nature de la peſte, & parle de milliers d'enfans enlevés par cette épidemie. REMBERT DODONE'E eſt dans les mêmes idées. SENNERT vit, en 1629, une epidemie à Virtem-

berg qui emporta un très grand nombre d'enfans; quelquefois, dit-il, cette maladie est bénigne; d'autres fois elle est si facheuse, qu'elle approche de la nature de la peste, & fait autant de ravages que cette maladie; son venin ronge non seulement les chairs, mais les articulations, les os, les parties intérieures, & laisse, quand il ne tue pas, les dispositions aux maladies les plus facheuses. *Le Caire* est ravagé toutes les années, à ce que dit *Prosper* ALPIN, par des petites veroles pestilentielles. PRIMEROSE, l'un des grands Medecins de son tems, s'exprime clairement sur leurs caracteres: elles ont tant d'affinité, dit-il, avec la fievre pestilentielle, qu'on a raison d'en traiter immédiatement après. RIVIERE, le plus grand praticien qui ait vécu dans l'école de Montpelier, pense, comme PRIMEROSE, qu'on doit les regarder comme pestilentielles, parce qu'elles sont épidemiques, contagieuses, & qu'elles enlevent une quantité d'enfans. DIEMERBROEK, ce fameux Medecin de Nimegue, a joint à son traité de la peste, le meilleur que nous ayons sur cette matiere, un trai-

té

té de la petite verole, comme d'une maladie analogue, & des ravages de laquelle il avoit été temoin, ſurtout en 1640. SEBIZIUS, Medecin de Strasbourg, où il vivoit il y a un ſiecle, & qui s'eſt rendu recommandable par ſa candeur, ſon ſavoir & ſa longue expérience, a donné un traité de cette maladie qu'il connoiſſoit bien; permettez moi de placer ici quelques fragmens de ſon ouvrage. *Les petites veroles*, dit-il, *ſont une maladie admirable, qui précede ſouvent la peſte, qui eſt ſouvent très maligne, & enleve quelquefois pluſieurs milliers d'enfans; elle rend les uns aveugles, les autres ſourds; elle ote l'odorat à des troiſiemes; elle rend d'autres boiteux; de plus malheureux reſtent incapables d'aucun mouvement: elle laiſſe des fiſtules, des ulceres, des tumeurs malignes, des enroüüres, des étiſies, des aſtmes, des hydropiſies; auſſi* FERNEL, ajoute-t-il, *dit que ce venin détruit quelquefois le corps, au point qu'on croiroit qu'il a été pendu quatre mois à un gibet.* Il examine, dans d'autres endroits, les caracteres d'affinité entre la petite verole & la peſte: il s'en trouve huit ou neuf bien marqués. Cette maladie,

dit TULP, dont on ne revoque en doute ni la véracité ni l'habileté, est quelquefois si cruelle & si feroce, qu'elle n'épargne personne; & ceux qu'elle ne tue pas, elle les laisse sans voix, sans vue, sans ouïe, & elle les prive de l'usage de tous leurs membres. Je l'ai vu ravager Amsterdam avec tant de fureur, que tous les accidens produits par toutes les autres maladies n'étoient qu'un jeu ou une bagatelle, mis en parallele avec ceux de celle-ci, qui détruisoit les vaisseaux, les sucs, les chairs, les os, même des membres entiers, ou les privoit de tout mouvement. SORBAIT Hollandois, Medecin de la maison Impériale, & qui occupoit il y a 80 ans la chaire que vous remplissez aujourd'hui, s'explique positivement: c'est une maladie aiguë, dit-il, par là même dangereuse; si quelquefois elle est extrêmement heureuse, d'autres fois il s'y joint une malignité, qui ravage les hommes comme la peste. Quelquefois, dit VILLIS, les petites veroles sont mortelles & pestiferées. En 1654, il y en eut beaucoup, mais plusieurs malades guérissoient: en 1649, il y eut moins de malades, & un beaucoup

plus

plus grand nombre de morts. SIDENHAM est trop connu, pour qu'il soit besoin de rappeller l'effrayant tableau qu'il fait de cette maladie. En 1686, il y eut à Geneve une épidemie extrêmement meurtriere. HOFMAN parle d'une, qui, de vingt malades, en tuoit dix-huit. BAGLIVI en vit une à Rome en 1702, qui faucha une quantité innombrable d'enfans. RAMAZINI en vit une si *feroce* en 1691, qu'elle moissonnoit tous ceux qui en étoient attaqués. RIEDLIN, dans sa nombreuse pratique, en observa *d'horriblement* malignes, & il avertit sagement de ne pas négliger les bénignes, parce qu'elles peuvent très aisement le devenir. Elles firent de grands ravages à York en 1717. Feu M. HELVETIUS, pere de l'homme illustre, qui vient de s'immortaliser par l'*esprit*, ouvrage unique, & qui a eu le sort, auquel doivent s'attendre tous ceux, dans lesquels les hommes ...... & accrédités trouveront le double tableau de ce qu'ils sont, & de ce qu'ils doivent être; M. HELVETIUS, dis-je, avoue, qu'en 1719, il regna une espece de petites veroles si facheuses, qu'il ne put

ſauver aucun de ceux qui en étoient atteints. Le Docteur ROGER en a vu à Cork de ſi meurtrieres, qu'à peine il échapoit un ſeul malade. Je ne vous rappelle point l'épidemie ſi célebre de 1711 & de 1723. Je ne vous parle point de celle que j'ai vu moi-même en 1746, parce que vous me regarderiez comme partie ; mais en 1725, 1729, 1734, 1735, & 1741, il y en eut de très meurtrieres à Plimouth. Cette maladie fut ſi cruelle à Ipſwich & aux environs en 1729, qu'au raport du Docteur HILLARY, de 19 malades il en mouroit treize. Le célebre M. HAHN, qui connoiſſoit bien cette maladie, dit *qu'elle a accoutumé de courir pour détruire le genre humain, & que celle de la mauvaiſe eſpece eſt auſſi facheuſe que la peſte.* M. HALLER a décrit l'épidemie, qui fit tant de mal à Berne en 1735: un très grand nombre de gens avoient la maladie au plus mauvais degré; & de tous ceux-ci, il n'en échapoit que très peu. Elle ſe manifeſta à Minorque en 1742. M. CLEGHORN fut temoin de la conſternation qui s'empara des eſprits, encore effrayés des degats qu'elle avoit cauſé en

en 1725. En 1746, elle regnoit au fort St. Philippe avec tant de furie, qu'on ne se rapelloit point d'avoir vu, dans cette Isle, aucune maladie aussi approchante de la peste. Nous ne jouïssons pas encore des commentaires de M. *van* SWIETEN sur la petite verole; & puissions nous n'avoir pas longtems à les attendre! mais il a déja eu quelques occasions de parler de cette maladie. Prenez la peine, Monsieur, de raprocher ces fragmens épars, vous verrez qu'il est bien éloigné de la faire envisager comme étant toujours légere. Il regne quelquefois, ce sont les expressions de M. WINTER, des petites veroles extrêmement malignes & meurtrieres. Si quelquefois cette maladie est heureuse, dit M. JUKEM, le dernier que je sache qui en ait traité, & il en a très bien traité, par contre l'on en voit qui frapant les malades comme d'un coup de foudre, détruisent dans le moment leurs forces, & les tuent le second ou le troisieme jour. Je n'aurois qu'à m'entourer d'auteurs qui ont écrit sur cette matiere, ouvrir, lire & copier; j'augmenterois de quelques centaines le nombre de citations

toutes conformes à celles-ci; mais celles que j'ai choisi me paroissent suffisantes: quand un édifice est solide il est inutile de l'étayer. Ainsi je n'amenerai plus de medecin sur la scene: mais permettez que je vous rappelle ce que les nouvelles publiques nous ont appris à l'un & à l'autre il n'y a pas si longtems. M. HORREBOW, qui a voyagé en Islande en 1750 & 51, nous raporte, que la petite verole emporta vingt mille ames dans ce pays là en 1707; & il a constaté, que le climat est très peu different de celui du Dannemark; que quelquefois même les hyvers y sont moins froids & les étés plus chauds. La petite verole, dit MURATORI, dans sa relation des missions du Paraguay, fait autant de ravages dans les peuplades indiennes, que la peste en fait quelquefois parmi nous. On lit dans la gazette de Berne, du 12 Octobre 1754, cet article de Rome du 28 Septembre. On compte que, dans le terme de trois à quatre mois, la petite verole a moissonné ici jusqu'à six mille tant enfans qu'adolescens, & que des personnes d'un certain age qui en ont été attaquées, il n'en est échapé aucune;

ne; c'eſt de cette maladie qu'eſt mort M. DE LA BRUERE chargé des affaires de France. En 1755, la petite verole emporta au Cap mille Européens & autant d'eſclaves. Les gazettes de Londres du mois de Septembre dernier, *Evening Poſt*, nous ont appris, que le Colonel MILVESEY, Capitaine d'une compagnie de charpentiers de 108 hommes, ſes deux fils & quatre vingt ſoldats de cette compagnie, étoient morts de la petite verole devant Louïsbourg. Des 108, il n'y en avoit eu que 16 qui n'euſſent pas été attaqués, apparemment parce qu'ils l'avoient été auparavant; il en reſte 92 qui furent malades, & en comptant les trois M M. MILVESEY 95: ſur ce nombre il en perit 83: c'eſt plus de huit ſur neuf; quel argument en faveur de l'inoculation, en l'enviſageant ſeulement du coté de l'épargne des hommes! Mais les Princes ne peuvent-ils pas l'enviſager d'un autre coté? Quelle influence des cataſtrophes comme celles là ne pouroient-elles pas avoir ſur les événemens les plus importans? Quel eut été, Monſieur, le ſuccès des ſieges de Prague & d'Olmutz, ſi une é-

pidemie eut mis, je ne dirai pas les 8 neuviemes, mais le tiers des garnisons hors d'état de défense? Quelle eut été l'issue de la campagne de 57, si la moitié de l'armée, qui vainquit à Planian, avoit été retenue dans ses tentes; & pour ne pas parler d'un si grand nombre de gens, quel eut été le succès de cette mémorable bataille, si le grand homme, qui la gagna & qui en dirigea les suites, avoit été saisi par cette maladie quatre jours auparavant. Je sais qu'ordinairement on n'est Général en chef qu'à un age qui n'est pas celui de la petite verole; mais cependant on peut l'avoir à tout age; il peut se trouver, & l'histoire nous apprend, qu'il s'est trouvé de grands Généraux, qui ne l'avoient pas euë, & qui en sont morts. Je m'atriste moi même en vous prouvant les miseres de l'humanité: cependant je ne veux pas finir cet article sans vous communiquer deux ou trois remarques, qui ne sont que trop propres à les confirmer. Jettez les yeux sur cette foule immense d'auteurs, qui ont traité de la petite verole. M. BOERHAAVE croyoit en avoir lu mille: il étoit bien éloigné de les avoir lu

tous: il en a d'ailleurs paru peut-être deux cent depuis qu'il écrivoit cela. Il n'y a ſurement aucune maladie, ſi vous en exceptez les fievres, ſur laquelle on ait autant écrit: qu'eſt-ce qui peut avoir déterminé ce nombre prodigieux d'ouvrages ſur ce ſeul ſujet? Ce n'eſt ſurement pas ſon univerſalité ſeule, (d'ailleurs cela feroit contre votre ſeconde objection), puiſqu'il y a des maladies, encore plus fréquentes, ſur leſquelles on a peu écrit, parce qu'elles ſont très bénignes; c'eſt donc néceſſairement l'ideé de danger qu'on y a toujours attaché. Vous me direz, la peſte eſt plus dangereuſe, & l'on n'a pas autant écrit; j'en conviens, mais la peſte eſt une maladie heureuſement ſi rare en Europe, que de mille Medecins il n'y en a pas un qui la connoiſſe; il en paſſe des générations entieres qui l'ignorent abſolument. Mais la petite verole eſt commune, tous les hommes l'ont, tous les Medecins la connoiſſent, tous la regardent comme dangereuſe; voila les deux raiſons de ce nombre d'ouvrages ſur cette maladie; & il faut bien que la derniere ſoit vraye & la plus puiſſante, puiſque, comme je l'ai

déja

déja dit, la premiere ſeule opere peu.

Une ſeconde preuve du danger de la petite verole, c'eſt la crainte même qu'en ont les hommes: elle eſt le phantome de tous ceux qui ont paſſé, ſans l'avoir, cet age heureux, où l'idée d'un danger futur eſt une chimere. D'où vient cette crainte ſi généralement repandue, & dont les effets ſont quelque fois ſi funeſtes? Ce n'eſt ſans doute, que des triſtes événemens dont on a été le ſpectateur ou qu'on a oui rapporter; que des triſtes ſpectacles que la ſocieté nous met tous les jours ſous les yeux; que des diſcours des Medecins, qui la font généralement enviſager comme redoutable. Cette crainte eſt ateſtée dans votre ouvrage même; tels ſont les droits du vrai, l'on trouve par tout des circonſtances qui les revendiquent; les regrets des meres de famille de la Haye en ſont une preuve convaincante. Sans doute vous aviez déja alors la même idée ſur la bénignité de cette maladie, que vous avez aujourdhui; vous les aviez raſſurées plus d'une fois, ou au moins vous les raſſuriez alors ſur le danger que couroient leurs enfans; vous les laiſſiez dans un

endroit fourni d'habiles Medecins; cependant l'idée qu'ils courroient ce danger loin de vous, leur arrache des larmes; pourquoi Monſieur ? c'eſt qu'elles fondoient la bénignité de cette maladie, beaucoup plus ſur votre préſence que ſur vos diſcours.

A toutes ces preuves tirées de l'autorité & des faits, j'en ajouterai une qui n'eſt pas moins convaincante; c'eſt la conſideration même de la maladie. Elle eſt aiguë, par là même l'iſſuë en eſt douteuſe, HYPOCRATE l'a decidé: c'eſt une maladie inflammatoire; toutes celles de cette eſpece ſont à craindre. Le ſecond, le troiſieme ou le quatrieme jour de la maladie, je ne fais preſque que copier M. BOERHAAVE, tout le ſang eſt enflammé comme celui d'un pleuretique: à cette époque la maladie a donc tous les dangers des maladies de cette claſſe; il n'y a point de viſcere qui ne puiſſe être attaqué mortellement, & qui ne l'ait été plus d'une fois. Dans le ſecond période, l'inflammation de la peau gene la circulation dans les parties extérieures, empêche la tranſpiration; les humeurs ſe portent avec plus d'abondance ſur les intérieures: de là naiſ-
ſent

ſent la fievre, l'angoiſſe ce ſimptome ſi redoutable dans toutes les maladies aiguës; la difficulté de reſpirer, l'eſquinancie, la diarhée, la diſſenterie, le piſſement & le crachement de ſang. Cet état eſt ſuivi de celui de ſupuration: toute la membrane graiſſeuſe & la peau ſont remplies de pus; la tranſpiration ne ſe fait plus, la circulation eſt très genée; l'irritation générale du genre nerveux, le retour du pus dans les vaiſſeaux, produiſent une fievre *de la plus mauvaiſe eſpece, accompagnée des ſimptomes les plus facheux.* Ce pus reſtant mêlé au ſang le pourrit, & ſuivant les parties ſur leſquelles il vient à ſe dépoſer, il produit les accidens les plus cruels & les plus inſurmontables; délires, phréneſies, eſquinancies, inflammations de poitrine, pleureſies, vomiſſemens, diſſenteries, inflammations du foye, abcès internes, charbons, tumeurs, abcès, immobilité des articulations; conſomptions, étiſies & une infinité de maux ſemblables. Si la maladie eſt plus violente, la matiere plus acre ronge la peau, la graiſſe, la chair, les os même, & produit les ulceres les plus terribles. Quand elle eſt au plus haut

degré, toute la peau eſt attaquée; au lieu de pus, on ne trouve qu'une ichoroſité gangreneuſe : l'on conçoit aiſément comment cet état entraine une mort inévitable. Voilà Monſieur un tableau trop parlant, comme le ſont tous ceux des grands maitres, pour qu'il ſoit beſoin de l'expliquer.

Je crois d'avoir démontré que la petite verole eſt une maladie dangereuſe. Vous me repondrez peut-être qu'elle peut l'avoir été; mais que le danger en eſt bien diminué, parce que la méthode de la traiter eſt très perfectionnée: j'en conviens avec vous. Le chapitre que vous nous avez donné ſur cette maladie eſt, je le repete ſans flaterie, ſupérieur à tout ce qu'on a écrit juſqu'à préſent ſur ce ſujet; cependant, permettez moi de vous le dire, c'eſt, à tout prendre, la méthode de RHASES, qui avoit déja connu la nature inflammatoire de la maladie, & qui la traitoit par la ſaignée, les antiputrides & les rafraichiſſans les plus puiſſans. Je crois même être en état de prouver, que, depuis lui, il y a eu dans chaque ſiecle un ou deux Medecins, qui en ont ſaiſi la nature, & décrit l'eſſence du vrai traitement;

tement; cependant jusqu'à SIDENHAM on l'a généralement très mal traitée. Depuis lui, combien n'y a-t-il pas eu, & même combien n'y a-t-il pas de Medecins encore aujourd'hui, qui jouïssent d'une reputation très méritée à tout autre égard, & qui sont bien éloignés de traiter cette maladie comme on doit la traiter? Jettez les yeux sur les ouvrages anglois les plus modernes: si vous en exceptez un petit nombre, vous verrez qu'il y a bien loin encore de votre méthode à la leur. Lisez des auteurs instruits & estimés, qui ont écrit il n'y a pas un an, qui ne l'ignorent pas, & qui se conduisent à peu près comme s'ils l'ignoroient. Nous n'avons que trop d'exemples du discredit, dans lequel les conseils les plus utiles peuvent tomber; & de l'ascendant, que les opinions hypothétiques prennent trop souvent sur les vérités d'expérience. Qui a mieux traité les esquinancies, les péripneumonies, les pleuresies qu'HIPPOCRATE? Quoi de plus horrible, que la façon dont des Medecins, qui faisoient cependant la loi dans leur siecle, les ont traitées depuis lui? Nous touchons peut-être au moment où quelque

que PARACELSE, ou quelque VANHELMONT, brulera publiquement les ouvrages de SIDENHAM, de BOERHAAVE, de tous ſes diſciples, & élevera, ſur la place du bucher, quelque hypotheſe monſtrueuſe, qui prendra faveur, ſi l'auteur a du genie & de l'éloquence. Vous retorquerez l'argument contre l'inoculation: je vous repondrai ailleurs.

Vous rapportez une des raiſons des inoculateurs. *La méthode de l'inſertion eſt très aiſée; la cure des petites veroles naturelles eſt difficile: par-là-même il doit mourir plus de gens des naturelles que des inoculées.*

Vous repondez d'abord; *que, ſi l'inoculation eſt illicite, on en prouve inutilement la facilité*; & ſans doute vous avez raiſon. Aucun inoculateur n'a cru, que l'utilité d'un crime en détruiſit l'illégitimité. Vous ajoutez enſuite, *qu'on exagere trop cette comparaiſon*; *que les unes & les autres ſont ſouvent faciles: mais que, les unes & les autres, ont ſouvent leurs difficultés. J'ai vû ſouvent*, dites vous, *& tous les Medecins ont vû, des petites veroles naturelles ſi heureuſes, qu'à peine le ſujet attaqué étoit malade;*

à

à peine gardoit-il le lit : il y en a qui ne le gardent point du tout. *J'ai aussi souvent eu le chagrin d'en voir, qui étoient dangereusement malades : mais d'excellens hommes avouent publiquement la même chose des petites veroles inoculées.*

Je conviens avec vous de tous ces faits ; il y a des petites veroles naturelles de la plus grande bénignité, que tout l'art, comme a dit un Medecin, ne pourroit pas rendre mauvaises : il y en a d'inoculées, qui demandent toute l'attention du plus habile Medecin. M. GAUBIUS nous a donné le détail d'une de cette espece : l'on en compte trois ou quatre autres. Mais en bonne foi, Monsieur, quelle disproportion; à moins qu'on ne veuille revoquer en doute, & tout ce que les plus grands Medecins, de tous les tems, nous ont dit sur la difficulté du traitement de la petite verole naturelle, & tout ce que les Medecins inoculateurs témoignent de la facilité de celui de l'inoculée? L'on ne compte plus le nombre des inoculés. Qui le compteroit? Mais l'on compte, & l'on reduit à trois ou quatre, le nombre de ceux dont la cure a été difficile. Je ne parle pas des morts : j'aurai

j'aurai occaſion d'y revenir. J'ai dirigé plus de 50 inoculations ; je puis vous atteſter, avec toute la vérité poſſible, que quand, après la préparation & l'inſertion, j'aurois abandonné les malades au ſoin de leur garde, avec l'ordre de ne rien changer à la diette & à la boiſſon que je leur conſeillois, il ne ſeroit arrivé aucun accident ni aux uns ni aux autres. Si vous en exceptez quelques lavemens, je n'ai ordonné aucun remede dans tout le cours de ces inoculations. Trouverez-vous dans vos cahiers, l'hiſtoire de 50 petites veroles naturelles, dont vout puiſſiez en dire autant ? J'ai conduit peut être 300 petites veroles naturelles ou plus. De ce nombre là, il n'y en a pas eu la dixieme partie, qui eût pû ſe paſſer de ſecours : il y en a eu un très grand nombre, à qui la plus petite erreur eut été funeſte ; & j'ai tout lieu de croire, que, ſi les autres euſſent été traités, comme on les traitoit aſſez généralement, avant que la méthode de M. BOERHAAVE ſut repanduë, ou comme on les traite encore dans bien des endroits, il en ſeroit mort au moins un ſur ſix. Enfin, il en a peri quelques

ques uns, ou parceque la maladie étoit au-dessus de l'art, (j'en ai parlé plus haut) ou par des circonstances étrangeres. Voyez, Monsieur, quelle difference, entre les succès: consultez tous les Medecins, qui ont traité la maladie naturelle, & la maladie artificielle; leur témoignage vous confirmera le mien. Nous recuseriez vous tous?

Vous rapportez une autre raison, que vous avez vu citée en faveur de l'inoculation; *c'est qu'un pus plus doux, qu'on choisit pour inoculer, rendra la maladie plus bénigne.* Vous prouvez très bien la futilité de cette raison: mais permettez moi de vous rappeller, qu'au moins la moitié des inoculateurs ne l'ont point employée, & que je l'ai rejettée il y a plusieurs années: ainsi, ce que vous dites, n'infirme point cette pratique.

Me voici parvenu à un article bien intéressant. Les inoculateurs disent; *L'on prépare les corps avant l'insertion, & ils reçoivent l'infection naturelle sans préparation: ceux qui sont préparés auront la maladie plus douce, par-là-même il en périra moins.* Je vais traduire tout ce que vous objectez à cette raison. *Je ne discon-*

disconviens point, qu'il n'y ait de la difference entre l'infection d'un SOCRATE *ou d'un porc d'Epicure ; cependant je regarde cette difference comme beaucoup moindre, qu'on ne l'établit ordinairement ; & cela paroit par les ouvrages publics des partisans, ou, au moins, des prétendus partisans de l'inoculation. Les savans d'Edimbourg ont reconnu le peu d'influence des meilleures préparations sur la petite verole.* « Quoique la saignée, *disent-ils*, faite au commencement de » la maladie, soulageat sensiblement les » malades en plusieurs cas, on n'a pu » cependant s'assurer, si ce remede, » mis en usage avant que la fievre commençât, ou après l'apparition des » simptomes, a eu quelque effet pour » déterminer la nature ou le nombre » des pustules. On a vû, en effet, » plusieurs personnes, qui avoient été » préparées par la saignée & la purga» tion, auxquels on avoit ouvert un cau» tere, qu'on avoit tenu à une diette ra» fraichissante, qui n'ont pas laissé que » d'avoir une petite verole confluente » maligne ; tandis que d'autres, qui » avoient été traités de la même manie» re, & un grand nombre de ceux qui

» n'a-

»n'avoient pris aucune préparation, »n'eurent qu'une petite verole bé»nigne. Il y en eut quelques uns qui »avoient été dans l'uſage du mercure, »& auquels on avoit enſuite fait pren»dre, pendant longtems, de l'æthiops »mineral ; leſquels furent néanmoins »attaqués d'une petite verole confluen»te, dont ils moururent». *Donc*, ajoutez-vous, *les meilleures préparations trompent quelquefois, & pluſieurs ont la maladie heureuſe, ſans être préparés. Donc cette raiſon n'eſt point convaincante.*

Cette reponſe me fournit bien des réflexions. D'abord je ne voudrois point qu'on fut induit en erreur, par ce que vous rapportez, des témoignages des inoculateurs; & qu'on en fit un fait nouveau : c'eſt le même que vous avez déja cité plus haut; l'aveu de la difficulté qu'on trouve quelquefois dans le traitement de l'inoculation, & le petit nombre de morts qui en ont été la ſuite. En ſecond lieu, Monſieur, le témoignage des Medecins d'Edimbourg, que je conſidere infiniment, peche ici par une ſurabondance, qui, ſi elle étoit réelle, ſeroit bien facheuſe:

cheuſe: il prouve, en effet, que la ſaignée ſoulage, il eſt vrai, dans quelques cas: *ſoulager* ſignifie, dans toutes les langues, procurer une diminution de douleurs pour le tems; mais qu'on n'a point pu remarquer, qu'elle eût aucune influence ſur le nombre & la nature des puſtules, c'eſt-à-dire, ſur la maladie. Voilà une obſervation, qui nous ôte donc toute aſſurance ſur l'effet du plus grand remede connu dans cette maladie; qui nous replonge dans le ſcepticiſme; qui nous reduit à la triſte néceſſité de renoncer aux grandes eſperances, que nous fondions ſur ſon uſage; de nous perſuader, que nous n'avons rien vû de certain à cet égard; qui nous met dans le cas de chercher quelque nouveau remede, dont l'efficace ſoit moins douteuſe. Mais permettez moi de vous demander, pourquoi donc, dans votre traité ſur cette maladie, n'avez vous point héſité à décider l'utilité de ce remede, à le retablir dans le droit d'être le premier, le plus important de tous? Parce, me direz vous, qu'une obſervation particuliere ne conclut point contre une foule d'autres obſervations; parceque,

ce qui eſt arrivé une fois à Edimbourg, n'anéantit pas les faits contraires, dont j'ai été le temoin; parce que, quand des faits repugnent aux principes démontrés, on doit croire, que le fait eſt incomplet, que nous en ignorons quelque circonſtance: or il eſt démontré, direz vous, que la ſaignée change le nombre & la nature des boutons varioleux, dans les petites veroles véritablement inflammatoires, dans leſquelles elle convient, & qu'elle n'opere pas le même effet dans les autres: elle n'a pas produit cet effet dans les petites veroles d'Edimbourg; donc ces petites veroles n'étoient pas véritablement inflammatoires. Quand vous aurez fait tous ces raiſonnemens, dont je m'aſſure que vous ſentez la force; quand vous aurez tiré cette concluſion; j'aurai beau champ, Monſieur, pour vous prouver, que cette obſervation ne conclut rien contre l'inoculation. En effet, pourquoi prouveroit-elle mieux l'inutilité de la préparation, que celle du traitement de la maladie naturelle? Mais examinons-la, encore un moment, pratiquement. Il eſt demontré, que la ſaignée n'étoit pas le remede néceſſaire

de

de cette épidemie : il eſt donc démontré, qu'elle ne pouvoit pas être utile à ceux à qui on la faiſoit par précaution. En général, quand la ſaignée ne convient pas, on ne doit pas attendre un grand effet, de ce, que les auteurs exacts comprennent, ſous le nom de raffraichiſſans; c'eſt à d'autres remedes, ſouvent aux acides, temoin SIDENHAM, qu'il faut avoir recours. Voilà donc une ſeconde claſſe de remedes, les rafraichiſſans, qui ne doivent pas être regardés comme préparatoires, quoiqu'employés ſous ce nom, & dont le peu de ſuccès ne prouve point par-là-même l'inutilité de la préparation. Je ſuis perſuadé, que, de cent perſonnes, il n'y en a pas quatre à qui les ſetons conviennent; qu'il y en aura quatre vingt à qui ils nuiront. Les mercuriels doivent auſſi néceſſairement nuire à bien des gens, être utiles à peu; & le mauvais effet, qu'ils produiſoient généralement, eſt une nouvelle preuve, ce me ſemble, de la néceſſité des acides dans cette épidemie : il ne paroit pas qu'on les ait employés. Il reſte les purgatifs. Si l'on s'eſt ſervi des mercuriels, à ce titre, ils auront nui : & les mieux indiqués n'auront

pas été ſuffiſans dans tous les cas, pour remplir toutes les indications qui ſe préſentoient.

Vous ne m'objeƈterez pas, que cette préparation faiſoit du bien aux uns, & rien aux autres; puiſque les uns avoient la maladie douce & les autres facheuſe. Cela ne prouve autre choſe, ſi ce n'eſt, que la purgation, peu utile aux uns, pouvoit convenir à quelques autres; ou plûtôt, peut-être, qu'il y en avoit, qui n'avoient aucun beſoin de préparations, & dont la préparation n'empiroit pas le ſort: ce que je ſuis bien éloigné de dire, comme injurieux à MM. les Medecins d'Edimbourg, que je ne regarde point comme les direƈteurs de cette préparation. S'ils l'étoient, il eſt certain, & vous l'avez prouvé, qu'ils ont eu tort dans l'uſage du mercure; mais il n'y a point de leƈteur, qui, comme moi, n'ait pu s'appercevoir, que l'on paroit indiquer une eſpece de préparation, aſſez vague, peu méthodique, dépendante, peut-être, de la fantaiſie des parens, ou tout au plus de celle des apoticaires: il me ſemble, que des Medecins auroient énoncé differemment une préparation mé-

tho-

thodique, de leur choix, & qu'ils auroient fondé ſur les indications que fourniſſoient les caracteres de la maladie. Il ſera arrivé à Edimbourg ce qui arrive partout ailleurs. Quand il regne une épidemie, bien des gens croyent devoir préparer leurs enfans; ce qui, pour le dire en paſſant, forme une eſpece de conſentement favorable à la préparation: l'un purge les ſiens; l'autre les ſaigne; un troiſieme les baigne; un quatrieme leur donne de l'œthiops; un cinquieme quelque remede tout oppoſé: l'un fait ce qu'auroit dû faire l'autre; tout va plus mal, que s'ils n'avoient rien fait. Dira-t-on que ces enfans ont été préparés, & que la préparation a produit un mauvais effet? De toutes ces réflexions, je crois pouvoir conclure, que la préparation d'Edimbourg n'a point été ce qu'elle devoit être; que, par conſequent, vous ne pouvez point vous ſervir de cet exemple, pour invalider l'efficace des préparations & leur néceſſité; que, quand elle auroit eu tous les caracteres de légitimité requis, ce ſeul exemple n'eut rien prouvé contre l'autorité de tous les ſiecles, & contre la raiſon. Je vais

déveloper ces deux preuves : il eſt bien important de détruire toutes les préventions défavorables à la préparation ; elle eſt la baſe de nos ſuccès.

Sans doute, vous conviendrez avec moi, que la préparation à l'inoculation, n'eſt que la medecine prophilactique ou préſervatoire, appliquée à cette maladie. *Il y a une double medecine prophilactique des venins*, dit MERCURIAL, *ou d'empêcher qu'ils ne nous attaquent, ou, ſi on ne le peut pas, de diminuer leur effet ; d'empêcher qu'ils ne ravagent le corps.* Ce principe poſé, & il me paroit inconteſtable, vous ne pouvez plus chercher à invalider la préparation, ſans invalider, en même tems, toute la medecine prophilactique ; cette partie importante de l'art d'Eſculape, trop négligée aujourdhui, comme je m'en ſuis deja plaint ailleurs, & bien plus cultivée par les anciens. Ouvrez indiſtinctement leurs ouvrages, que vous connoiſſez ſi bien ; vous trouverez partout des regles de prophilactique. *Proſper* ALPIN, nourri dans cette lecture, avoit travaillé un ouvrage, qui eût été infiniment utile, & qui, malheureuſement, s'eſt perdu, *de l'art de prévoir les*

les maladies ; & cela, afin que, les prevoyant, on pût les prévenir ; ou, quand elles seroient inévitables, les adoucir. Je pourrois vous nommer un grand nombre d'auteurs estimables, qui, surtout dans les cas de maladies épidémiques quelconques, ont indiqué les précautions à prendre pour s'en préserver, ou pour en diminuer le danger, si l'on en étoit attaqué. *Aussi-tôt que quelques signes font connoitre, qu'on est attaqué de maladies ; pour les prévenir, il faut sur le champ*, dit M. BOERHAAVE, *obvier à leur cause.* Ce qui a fait négliger la medecine préservatoire, c'est, Monsieur, la négligence des malades, qui ne font point attention à ces simptomes précurseurs de la maladie ; qui ne se croyent malades, que quand ils sont alités ; & qui ne demandent quelquefois un Medecin, que quand ils sont menacés d'un danger pressant. Mais elle s'est soutenue constamment dans deux maladies ; parceque, dès qu'elles regnent, chacun craint d'en être attaqué, & parcequ'on les a généralement regardées comme les deux plus dangereuses ; la peste & la petite verole. Je ne vous citerai point les auteurs, qui

ont conſeillé la cure préſervatoire dans la premiere; ce ſont tous ceux qui en ont traité: mais je vous en rapellerai quelques-uns de ceux qui l'ont preſcrite pour les petites veroles. Voyez avec quelle étendue, avec quel détail, RHASES donne deja cette méthode. Il indique la compoſition d'un ſirop, que les meilleurs medecins adopteroient aujourdhui, & dont on avoit, apparemment, ſi ſouvent, éprouvé l'efficace, qu'il étoit paſſé en proverbe, que, ſi l'on en prenoit ayant déja neuf grains, il n'en viendroit pas un dixieme. AVENZOAR établiſſoit également, qu'il falloit une cure prophilactique pour la petite verole, tout comme pour la peſte. En effet, la reſſemblance eſt entiere, & fait, que toutes les autorités pour la cure prophilactique dans l'une, ont force pour l'autre. Dans l'un & l'autre cas, c'eſt un venin étranger, qui infecte nos corps: il faut les mettre dans la diſpoſition la plus propre à en être maltraités le moins poſſible. HOLLIER, ce grand praticien, *veut qu'on diminuë la plethore, qu'on purge le corps de ſes excremens, qu'on détruiſe les obſtructions & les reſſerremens, qu'on rende la tranſpiration bien libre.* Sans doute il

il n'eſt aucune cauſe de maladie, qui puiſſe autant nuire à un corps ainſi diſpoſé, qu'à un corps mal ſain: j'appelle mal ſain, celui à qui quelqu'une de ces diſpoſitions manque. Pourquoi la petite verole ſeroit-elle exceptée? DIEMERBROEK eſt poſitif ſur cet article: *il eſt auſſi néceſſaire*, dit-il, *dans cette maladie, que dans la peſte, d'employer deux cures; la préſervatoire & la curatoire.* Il entre enſuite dans un grand détail ſur cette premiere; & l'on ne lit point ce chapitre, ſans être convaincu, que l'obſervation des préceptes qu'il y donne, doit néceſſairement contribuer à rendre la maladie plus douce. RANCHIN, qui étoit Chancelier de l'Univerſité de Montpelier, il y a près d'un ſiecle & demi, prouve ſolidement la néceſſité de la préparation. SENNERT veut, que l'on faſſe éviter l'air infecté aux enfans, quand l'épidemie eſt facheuſe, & *que la plûpart meurent*, je rends ſes termes: mais puiſqu'ils ſont deſtinés néceſſairement à l'avoir, ſi l'épidemie eſt bénigne, il veut qu'on les mette à portée de l'infection; ce qui eſt contraire à votre façon de penſer ſur cet article; moyennant,

qu'auparavant, on les ait purgé, & détruit les vices de leur ſang. SEBIZIUS ſe moque, il eſt vrai, de ceux qui croyoient, qu'il y avoit quelque préparation capable d'empêcher la maladie d'éclore; mais en même tems, il inſiſte ſur la néceſſité de celle qui eſt deſtinée à la rendre heureuſe. Il ſuit les indications de RANCHIN, & preſſe les avantages de la diette. SIDENHAM, le Medecin de la petite verole, aſſure que les purgatifs, pris d'avance, contribuent infiniment à la rendre heureuſe. HOFMAN recommande & indique la préparation. M. THOMSON, qui aſſurement connoiſſoit bien cette maladie, exprime très clairement, ce qu'il penſe à cet égard. *Tout l'art*, dit-il, *pour la rendre plus bénigne, c'eſt de diſpoſer le corps de façon, qu'il ne ſoit pas ſuſceptible d'inflammation* &c. Je finirai cet article par deux autorités, que nous reſpectons également l'un & l'autre; ce ſont celles de MM. BOERHAAVE & *van* SWIETEN. Cette maladie, dit le premier, *eſt plus heureuſe chez les enfans, chez ceux dont les fibres ſont laches & flexibles; elle eſt plus dangereuſe pour ceux qui ſont accou-*

tumés

tumés à beaucoup d'exercice, & pour les vieillards. Cela ne prouve-t-il pas évidemment, qu'il seroit à souhaiter, que l'on pût mettre tous ceux qui doivent l'avoir dans l'état le plus approchant de celui d'une enfance saine? *La fluidité des humeurs*, dit le second, *& une peau bien ouverte, disposent à avoir la petite verole sans bouton*; c'est le degré le plus doux. En mettant un corps, à l'avance, dans cette disposition, on travaille donc à lui procurer une maladie favorable. Ces deux observations me paroissent convaincantes en faveur de la préparation, & elles en renferment toutes les regles.

Voilà bien des témoignages. J'aurois peut-être pû les suprimer; puisqu'ils sont inutiles, quand la raison décide: & elle décide bien hautement dans ce cas. Je ne crains pas de l'assurer, & vous me direz surement, *cela est vrai*; quand il n'auroit jamais été quéstion de préparation, ni pour la peste, ni pour la petite verole, ni pour aucune autre maladie; vivant dans le siecle où nous vivons; instruit comme vous l'êtes de tout ce qu'on sait de l'œconomie animale; ayant observé

l'effet des virus ſur notre corps; ayant vû un grand nombre de gens attaqués de la petite verole; ayant réflechi ſur les cauſes des differences qui ſe trouvent entre la maladie des uns & celle des autres; ſi quelqu'un vous avoit dit, Monſieur, voilà mon fils, qui prendra ſurement la petite verole dans quinze ou vingt jours; il a tels & tels accidens; vous lui auriez répondu, il faut faire telle & telle choſe. Vous l'auriez fait ſaigner, ſi vous aviez jugé qu'il étoit pléthorique; parceque vous vous ſeriez dit à vous-méme, il va être attaqué par un poiſon inflammatoire, & l'inflammation ſera bien moins forte, j'en ſuis convaincu par l'expérience de vingt ſiecles, ſi la pléthore eſt diminuée. Vous lui auriez ordonné quelques purgatifs, ſi vous aviez jugé, qu'il avoit les premieres voyes tapiſſées d'ordures; parceque tous les Medecins vous avoient dit, & que vous aviez vû vous-même, combien cette ſituation pouvoit empirer les maladies aiguës. Si une peau rude, écaillée, chagrineuſe, vous eut fait prévoir combien la nature trouveroit de difficulté à faire ſon dépôt critique, ſur une partie, qui oppoſeroit

tant de resistance, vous auriez diminué cette resistance, par des bains tiedes, ou par une vapeur émolliente, bien plus efficace encore dans ce cas. Les simptomes, qui caracterisent ce que les anciens appelloient *intemperie chaude du foie*, & ce que nous ne nommons plus, parceque notre langue aime à renoncer aux mots expressifs, vous auroient déterminé à employer les savoneux acescens. Vous lui auriez prescrit les acides, si vous eussiez trouvé une disposition à la putridité. Des fibres excessivement lâches, un sang aqueux, vous auroient fait recourir à l'usage des chalibés & du kina, que vous auriez employé, jusqu'à-ce que votre malade fut parvenu à cet état moyen, entre la foiblesse, qui donne lieu aux aberrations de la nature, & la force, qui produit une inflammation insurmontable. Il est d'autres vices plus cachés; aucun ne vous eut échapé; vous les auriez gueri, s'ils étoient guérissables; & votre sujet, prenant la petite verole dans cette époque favorable, vous eussiez été sûr du succès. Envisageons la préparation sous son véritable point de vue. Que fait-on, Monsieur, en préparant?

parant? On donne au corps, à loisir & à coup sûr, cette disposition dans laquelle on cherche précipitamment à le mettre, quand une fois la maladie est dévelopée. Quand il se trouve naturellement dans cette disposition, il n'y a pas besoin de préparation: aussi l'on inocule quelquefois sans préparer. Quand il n'en est que peu éloigné; l'on a beaucoup d'espoir de le sauver, quoi qu'on ne le traite qu'après que la maladie est déclarée: cependant le succès est douteux & la maladie plus violente. Mais trop souvent, la distance est si considerable entre l'état actuel, & l'état de choix, que les secours ne peuvent plus rien; outre qu'il se trouve frequemment, comme je l'ai prouvé plus haut, d'après vos observations, des obstacles insurmontables à l'aplication des remedes. Ne pourroit-on point appliquer ici la parabole des vierges? Dix s'étoient fournies, à loisir, de ce qui étoit nécessaire pour la circonstance; les dix autres s'y prirent trop tard: leur négligence les exclut de la maison désirée.

Si l'on vous présentoit un homme, chez lequel vous trouveriez les caracteres

teres les plus marqués d'un tempérament inflammatoire, en un mot, toutes les causes prédisposantes à une forte pleuresie, ou à une inflammation de poitrine; & que l'on vous dit, dans huit jours, cet homme sera exposé à toutes les causes occasionnelles, qui font éclore ces deux maladies; ne lui donneriez-vous point de conseils? Ne croyez-vous pas, qu'il y eût des précautions à prendre, & des précautions capables de prévenir tout à fait la maladie, ou au moins de la rendre plus douce? Je vous fais des suppositions: je pourois vous alléguer des faits. Je suis sûr, Monsieur, que, très fréquemment, vous avez éloigné les maladies chez bien des gens, qui y sont malheureusement si sujets, qu'on peut, à coup sûr, en prévoir les rechûtes. Ici la parité est entiere. Vous n'êtes pas, il est vrai, le maitre d'enlever les causes occasionnelles; mais vous l'êtes, de disposer le corps de façon, que leur impression ne soit pas trop forte. Négligeriez-vous volontairement ce moyen de diminuer la violence des maux? Attendre pour employer les remedes, qu'une maladie, qu'on a prévû, soit décla-

déclarée, n'eſt-ce pas, dans une cruë des eaux, attendre, pour ouvrir les écluſes des canaux de décharge, que l'inondation ſoit faite?

Enfin, quand il ſeroit auſſi vrai, qu'il l'eſt peu, que cette partie de la préparation, qui conſiſte à donner une diſpoſition favorable au corps, eſt inutile; cette autre partie, qui regit le choix favorable des circonſtances étrangeres, ſeroit encore une puiſſante raiſon en faveur de l'inoculation. Je ne rapporterai point ici tout ce qu'on a dit, & tout ce que j'ai dit moi-même de ces circonſtances dans l'*Inoculation* juſtifiée: je ne vous citerai qu'un ſeul exemple, bien propre à prouver les avantages d'une pratique, qui vous aſſure, que vous ne prendrez jamais cette maladie, que dans un endroit où vous ſerez à la portée des ſecours. Un officier Bernois, d'un nom bien conſideré, & bien aimé à Vienne, quitte ſa patrie, où il avoit été en ſemeſtre, pour retourner joindre l'armée françoiſe en Veſtphalie: il eſt attaqué violemment par la petite verole, dans une miſérable chaumiere, éloignée de tout endroit conſiderable; une écurie lui ſert de

de chambre; il meurt preſque ſans aucun ſecours. Il vivroit, ſelon toutes les apparences, ſi cette maladie ne l'eût pas attaqué après un voyage long, pénible & précipité; ſi elle ne l'eût pas ſaiſi dans un endroit où il n'y avoit perſonne qui pût le diriger; ſi la crainte, que toutes ces circonſtances inſpirent, ſi les regrets de manquer aux poſtes où ſon devoir l'apelloit, n'euſſent pas produit des revolutions très facheuſes; en un mot, s'il eut été inoculé jeune.

Je vous diſois, plus haut, que la vraye méthode de traiter la petite verole, n'étoit & ne ſeroit jamais générale; que, peut-être-même, elle viendroit à ſe perdre; que c'étoit une forte raiſon en faveur de l'inoculation. J'ajoutois, vous me retorquerez l'objection contre cette méthode; j'ai promis de vous répondre ailleurs; ce doit être ici.

Deux raiſons font, qu'en effet, l'objection ne porte point ſur l'inoculation: la premiere, c'eſt que le choix de l'âge & de l'air les plus favorables, ont une puiſſante influence ſur la bénignité de cette maladie; qu'en la donnant, ſous des auſpices heureux à ces deux égards,

on

on est sur qu'elle ne sera point aussi facheuse; & que, plus elle est légere, moins un traitement mauvais ou imparfait, pourra faire de mal. La seconde; c'est que, quelques variations sistematiques, que le traitement de la petite verole puisse essuyer, (& le passé nous effraye pour l'avenir), la préparation en sera toujours à l'abri. Tel Medecin, très habile d'ailleurs, qui se sera fait un sisteme sur cette maladie, la traitera mal, en consequence de ce sisteme: mais ce même Medecin, très bon juge de l'état d'une santé, ne se trompera point sur tel ou tel défaut de constitution; il y remédiera très bien: il mettra le corps dans l'état le plus favorable, pour avoir la petite verole heureuse. Quelle que soit sa méthode pendant le cours de la maladie, peu importe; il n'aura point occasion d'en faire usage: le malade est, d'ailleurs, dans un état, qui lui permet de supporter impunement quelques erreurs de traitement. Aussi, Monsieur, il y a actuellement, en Europe, un grand nombre de Medecins, auxquels je confierois, avec une entiere assurance, tel sujet pour l'inoculer, que je serois très
faché

faché de ſavoir entre leurs mains, s'il avoit la petite verole naturelle. L'on ne cite pas les vivans dans ces occaſions: vous m'en diſpenſerez; & peut-être en connoiſſez vous auſſi bien que moi: mais prenons quelques exemples parmi les Medecins, qui ne ſont plus. Je vous en ai cité pluſieurs, qui ont donné une excellente méthode préparatoire, & qui en avoient une curatoire, que vous & moi ſommes bien éloignés d'adopter. Un ſujet préparé par leurs ſoins, eut été bien préparé, & auroit eu une petite verole aſſez heureuſe, pour n'avoir pas beſoin de leurs remedes: mais ce même ſujet, non préparé, & attaqué d'une petite verole facheuſe, auroit peut-être ſuccombé, victime des erreurs de leur méthode.

Je dois, avant que de paſſer outre, me laver du ſoupçon, qu'on pourroit jetter ſur moi; que je crois la méthode inoculatoire très aiſée. Rien n'eſt moins vrai. Si je la crois plus facile, que la méthode naturelle, c'eſt toujours en ſuppoſant qu'elle eſt dirigée par de bons Medecins: alors la choſe me paroit démontrée: mais hors de là, elle a ſes dangers, comme toutes les maladies

dies traitées par des ignorans. J'appelle ignorans, des gens, d'ailleurs infiniment utiles, célebres, savans dans leur genre, dont j'estime les talens & les connoissances; dont je considere & j'aime les personnes; mais qui, n'ayant pas fait, & n'ayant pas pû, ni dû faire leur objet de la medecine, manquent des études & des observations nécessaires, pour s'assurer des succès dans ces cas. Ils peuvent réussir; & ils ont souvent réussi, quand le sujet étoit naturellement heureusement disposé: mais ce succès est dû au hazard; puisqu'ils sont censés ignorer, & les simptomes, qui décelent les vices internes, & les moyens d'y remédier; & quand ils échouent, cela ne conclut non plus contre la sureté de la pratique, que l'on ne devroit conclure contre la certitude des regles de l'horlogerie, si un faiseur de cadrans, entreprenoit une montre à repetition, & la faisoit mauvaise. C'est ici le cas de se rapeller les craintes qu'avoit M. MATY, il y a plusieurs années: *il est à craindre que les succès ne fassent négliger les précautions*; & les plaintes qu'il me faisoit il y a quelques mois: *l'inoculation s'étend de jour en jour; mais elle*

passe

passe en mauvaises mains. Les chirurgiens ajoutent cette conquête sur nous, à celle qu'ils ont faite auparavant des maladies vénériennes. On a tâché de s'opposer à leurs entreprises en dernier lieu, par une nouvelle brochure, qui déclare les chirurgiens les plus incapables de tous à traiter les inoculés. M. HALLER n'en parle pas plus favorablement; & cela d'après les faits. *L'imperitie*, dit-il, *& la témérité des chirurgiens, qui inoculent des corps cacochimes, & dans le tems même des regles, ont recemment discrédité, de nouveau, cette très salutaire méthode en France.* Ce passage se trouve dans la table du cinquieme volume des theses pratiques.

L'on peut objecter quelques morts entre les mains des Medecins. Le petit nombre de ces morts peut se ranger sous trois classes. Dans les commencemens de l'inoculation en Europe, on inocula quelques sujets atteints de maladies facheuses, dans l'esperance, que la petite verole deviendroit, pour eux, une crise favorable, qui détruiroit la maladie antecedente. Il faut rendre justice aux Medecins; c'étoit la volonté des malades, & non pas la leur, qui tenta

tenta ces expériences: le ſuccès fut malheureux. L'on pourroit mettre, dans cette claſſe, les femmes, qui ont abſolument voulu être inoculées pendant leur groſſeſſe, & qui ont ſuccombé. La ſeconde eſt de ceux, qui ont été inoculés, quoique peu bien portans; non point dans la ſeule vuë de les guerir, comme les premiers; mais parceque les vices de leur conſtitution, les mettant dans le danger d'avoir une petite verole vraiſemblablement mortelle, l'on jugeoit, qu'il y avoit moins de riſque pour eux à la prendre, après qu'on auroit un peu diminué, pour un tems, par une préparation convenable, les vices incurables de cette conſtitution: tels ſont les cas de Me. Rillet à Geneve, & de Me. Chatelain à Paris. Enfin, la troiſieme claſſe eſt de ceux qui ont été inoculés ſans préparation. Une imprudence, dont on n'aura plus d'exemple, a tué les premiers: l'inoculation eſt très innocente dans ce cas. Par rapport aux ſeconds, l'expérience, qui a réuſſi pluſieurs fois, a manqué pour quelques-uns, pour leſquels on avoit prévu qu'elle pouvoit manquer: ainſi cela n'infirme point la méthode, & ne

l'a

l'a pas, le moins du monde, ralentie dans les endroits où ces malheurs ſont arrivés. Il s'agit ſeulement de ſavoir, ſi le danger de la petite verole naturelle, étant beaucoup plus conſiderable pour eux, que pour les autres; on doit eſſayer de les ſouſtraire à ce danger, en les inoculant, quoiqu'avec une probabilité de ſuccès, beaucoup moindre, que celle qu'on a pour les autres. Dans mon *Inoculation juſtifiée*, j'avois décidé la queſtion affirmativement. Je ne faiſois attention qu'au malade ſeul; je ne comptois pour rien les deſagremens du Medecin; mais je me ſuis apperçu, que j'avois omis en examinant cette queſtion, l'interêt du public, qui doit y entrer pour beaucoup. L'on a pu l'inſtruire des circonſtances dans quelques cas: il a eu l'équité de rendre juſtice à la méthode, & ne l'en a pas moins eſtimée: mais il pourroit s'en trouver d'autres, dans leſquels il ſeroit difficile de l'inſtruire: il pourroit arriver, que quelques perſonnes cherchaſſent à lui en impoſer: les malheurs dont l'inoculation ſeroit innocente, retomberoient ſur elle; & cette prévention défavorable, arrêtant ſes progrès, laiſſeroit peut-être pe-

perir des milliers d'hommes, qui se trouveroient sacrifiés à l'envie inutile d'en sauver un seul. Il est donc imprudent de faire ces essais.

Ceux qui ont été inoculés sans examen, sans préparation, & qui sont morts, ne prouvent point contre l'inoculation; ils prouvent en sa faveur, puisqu'ils font voir le danger de la maladie naturelle. Ce qui caractérise l'inoculation, ce n'est pas d'insérer la petite verole; c'est de l'inserer dans un corps, que la nature ou l'art ont disposé à l'avoir heureuse. Dès qu'on néglige cette précaution, l'on n'inocule plus; l'on commet une étourderie. Ce n'est pas, que, suivant moi, à parité de sujet, l'inoculation n'ait des avantages; les observations le prouvent; mais ils ne sont pas assez grands, pour oser s'assurer, qu'ils compenseront le danger des circonstances défavorables. Il ne faut point vouloir se faire illusion sur cette pratique, & se servir ensuite de cette illusion pour la décrier. Si elle donne une petite verole heureuse, ce n'est point, je le repete, parce qu'elle l'a donne; mais parce qu'elle l'a donne à propos.

Elle

Elle a ses regles, qui décident cet à propos : si on ne les suit pas, ou si on les viole, cela n'en prouve pas plus l'incertitude, qu'un édifice ridicule, fait contre les regles prescrites par les grands Architectes, ne prouveroit l'incertitude de leur art; ou qu'un homme tué, par l'usage des spiritueux dans une maladie inflammatoire, ne prouveroit l'incertitude de la medecine. Les accidens, qui suivent la violation des loix, en démontrent la nécessité. Je passe à un autre article.

Vous rapportez quelques-unes des raisons, qu'alleguent les inoculateurs. » Les Medecins, qui possedent bien » leur science, sont rares; par là mê» me la bonté de leur méthode ne sau» vera qu'un petit nombre de malades. » Dans les lieux retirés, dans les villa» ges éloignés, où il n'y a point de Me» decins, ou dans les endroits dans les» quels on n'est pas en usage de les con» sulter sur les petites veroles, le dan» ger des naturelles sera toujours consi» derable. Il y a même bien des gens, » qui employent les Medecins sans leur » obeïr: aussi SIDENHAM regrette sou» vent, que ses malades soient morts,

» ou ayent été en danger par cette rai-
» ſon. Toutes ces circonſtances augmen-
» tent toujours le danger de la petite
» verole naturelle. La méthode de l'in-
» ſertion remedie à tous ces inconve-
» niens; parceque, comme on l'a fait
» à Londres, on pourroit partout con-
» ſacrer un hôpital à y faire des inocula-
» tions gratis. Dans chaque pays, on pour-
» roit aiſément en inoculer quelques cen-
» taines tous les mois. Un ſeul Mede-
» cin éclairé, qui auroit ſous ſa direc-
» tion d'autres medecins & des chirur-
» giens, ſuffiroit pour diriger tout ce
» nombre. Et comme cela, ce beſoin
» d'inoculer diminueroit ſi fort, au bout
» de quelques annees, qu'il ne reſteroit
» plus, que les nouveaux ſujets à meſu-
re qu'ils viendroient.

Voilà, dites-vous, *un argument digne d'attention. Je répons d'abord; qu'il y aura toujours un grand nombre de gens, qui refuſeront cette inoculation gratis; qu'elle ne ſera utile qu'au plus bas peuple; que les gens plus ſortables, les bons citoyens, les nobles, qui ſe font inoculer dans leurs maiſons, reſteront toujours expoſés au danger de tomber entre les mains de mauvais Medecins, ou ſeront indociles, s'ils*

s'ils en ont de bons, & feront exposés au danger d'une inoculation malheureuse.

Quand je vous accorderois toute votre objection, il n'en resulteroit autre chose, que ceci; c'est que cet hôpital pour l'inoculation, ne seroit pas utile à tout le monde; qu'il ne feroit du bien, qu'à la partie la plus nombreuse, & peut-être la plus utile du genre humain, le peuple. Si vous jugez, que ce soit une raison pour ne pas l'entreprendre, je n'ai rien à repondre: mais vous ne le jugerez pas ainsi. Ne pouvoir pas faire tout le bien qu'on voudroit, ne fut jamais aux yeux du sage, une raison pour n'en point faire. Voudriez-vous anéantir tous les hôpitaux, ces établissemens les plus honorables à l'humanité, parce que ce n'est pas dans ces maisons, que les gens riches se font ordinairement soigner?

Je crois d'ailleurs, que l'usage de cet établissement, ne seroit pas, à beaucoup près, aussi borné que vous le pensez. Joignez, au titre d'hopital, celui d'auberge pour les inoculations, & vous verrez combien de gens il y afluera, de ceux même, que vous paroissez en exclure, & qui, bien réellement,

s'en excluroient tant qu'il ne feroit qu'hôpital. Ayez des apartemens pour les pauvres ; ayez-en d'autres pour ceux qui voudront y être à leurs frais : il s'en trouvera une infinité, dès qu'une fois l'usage, qui regle despotiquement bien autre chose que les mots, aura prévalu. Ce n'est point une nouveauté, que je vous propose ; c'est un établissement tout fait dans plusieurs villes de France. Je ne vous citerai que l'hôpital de Lion. Les sages & respectables directeurs de cette maison, persuadés que la charité n'étoit pas bornée à supléer aux besoins qui naissent du manque de fortune, que son objet étoit bien plus étendu, ont cru en exercer un acte essentiel, en ouvrant une porte aux malades aisés : ils leur ont destiné des apartemens, où, moyennant un tant, ils sont soignés mieux qu'on ne l'est ordinairement chez soi : mêmes secours de la part du Medecin ; remedes mieux choisis ; nourriture ordinairement plus convenable, parce qu'elle ne dépend pas de la fantaisie de toute une famille, &, quelquefois, de tous ses alliés ; & surtout, soins également assidus, empressés, & plus éclai-

éclairés de la part de ces reſpectables filles, de ces dignes religieuſes, les plus louables de toutes, & peut-être les plus eſtimables de toutes les femmes, qui ſacrifient courageuſement leurs plus belles années au plaiſir, peu connu, de ſoigner les malades; qui leur donnent leurs ſoins avec un zele, une tendreſſe, un empreſſement, que les objets les plus degoutans n'ont jamais ralenti; qui ont toujours été l'objet de mon admiration, & qui m'ont toujours paru la preuve la plus convaincante, de la difference qu'il y a, entre la puiſſance des motifs ſacrés, que fourniſſent l'amour divin & la religion, & celle des motifs purement humains. Croyez-vous, Monſieur, qu'un homme raiſonnable, qui va dans un hôpital, pour ſe faire guerir s'il tombe malade, ſe fit de la peine d'y aller pour ſe faire inoculer, s'il n'avoit pas eu la petite verole? Croyez-vous, que des peres & des meres, ſe fiſſent de la peine d'y envoyer leurs enfans, quand les circonſtances (il peut en être pluſieurs indépendantes de la fortune) ne leur permettroient pas de les faires inoculer chez eux; ſûrs, comme ils le ſeroient,

que la maladie, n'eſt accompagnée d'aucun danger, & qu'ils ſeront ſoignés, avec autant de tendreſſe, & plus de jugement?

Les nobles reſteront expoſés dans leurs maiſons au danger de tomber entre les mains de mauvais Medecins &c. Je conviens qu'un hôpital ne mettroit pas à l'abri de ce danger; mais vous conviendrez auſſi, Monſieur, qu'il ne l'augmenteroit pas: ils auroient, comme je vous l'ai prouvé, la facilité de s'en ſervir. Enfin, & le Medecin en chef de cet hôpital, & ceux qui ſe formeroient ſous lui, ſeroient à-même de diriger les inoculés, dans les maiſons particulieres: ainſi, l'hôpital augmenteroit réellement le nombre des bons Medecins inoculateurs, & diminueroit le hazard de tomber entre les mains des mauvais. *Mais, s'ils en ont de bons, ils ſeront indociles.* Je ne ſerai pas long dans ma reponſe: il y a toujours, & cela par pluſieurs raiſons, que vous ſentirez très bien, beaucoup à gager contre un, qu'un malade inoculé, ſera plus docile qu'un malade naturel. Quand il ne le ſeroit pas plus, l'indocilité augmenteroit, au moins en

parité,

parité, le danger de part & d'autre; & il n'y a en ce cas point de prérogative pour la naturelle; mais je dis plus, & cela est évident; l'indocilité est d'autant plus dangereuse, que la maladie est plus grave; elle est donc moins à craindre dans la petite verole inoculée, que dans l'autre. Celui qui est emporté par un torrent rapide & profond, risque bien plus en refusant la corde qu'on lui jette, par la crainte de s'y salir les mains, que celui qui est emmené par le cours insensible d'un canal peu profond, dans lequel il n'a à craindre ni les tournans, ni les rochers, ni les cascades, qui, d'un moment à l'autre, peuvent submerger le premier sans retour.

Après avoir cherché à faire sentir les inconveniens d'un hôpital pour l'inoculation, vous proposez d'en fonder un pour les petites veroles naturelles. *Que l'on destine, d'autorité publique, ces mêmes hôpitaux dans chaque pays, à recevoir, dans tous les tems épidemiques, pour y être traitées gratis, toutes les petites veroles naturelles; en permettant de s'y rendre sur le plus leger soupçon, qu'on a été infecté. Comme cela, ceux même*

qui vivent dans des endroits où il n'y a point de bons Medecins, feront traités très bien; & l'on pourvoira aux inconveniens des petites veroles naturelles, fans avoir recours à l'inoculation. Se peut-il que les inconveniens, qui s'oppofent à la fondation de cet hôpital, vous ayent échapé. Qu'il y en ait un dans une grande ville; cela eft très bien, & cela eft: mais ce n'eft pas pour les grandes villes, que vous les défirez, & qu'ils font le plus à défirer; c'eft pour les endroits éloignés, qui n'ont point de bons Medecins. L'on ne peut pas multiplier beaucoup ces hôpitaux, furtout dans les pays pauvres, qui font ceux qui en ont le plus befoin; parce que les dépenfes augmentent infiniment, à mefure qu'on multiplie les maifons; & que quatre hopitaux de 250 malades, couteroient peut-être plus d'entretien qu'un feul de 2000: d'ailleurs, on ne trouveroit pas tant de bons Medecins, qui vouluffent bien aller fe fequeftrer dans un petit hôpital ifolé; auffi votre intention eft qu'on faffe de grands hôpitaux, où un feul Medecin en dirige plufieurs autres. Ce grand hôpital aura un grand reffort; il fau-

faudra y venir de loin. Quand y viendra-t-on ? Ce ne fera pas quand on commencera à être malade ; cela n'eft plus pratiquable : qui eft-ce, d'ailleurs, qui décideroit, dans les commencemens du mal, fi c'eft la petite verole? Cette décifion n'eft pas toujours aifée, même pour de bons Medecins ; & ici, il faudroit qu'elle fe fit dans un endroit, où il n'y en a point : auffi vous ne voules pas attendre cette époque : vous avez bien preffenti l'objection ; vous avez cru la lever, en difant, qu'on y admettroit fur le plus leger foupçon de contagion. Mais quelle foule d'inconveniens refultent de cette regle ! Ces plus legers foupçons feront-ils, d'être dans un lieu où la petite verole commence à fe manifefter ? Qu'elle paroiffe dans cinq ou fix villages un peu confiderables du diftrict de l'hôpital, le voilà fur le champ furchargé, audelà peut être de ce qu'il peut contenir, d'une foule de gens, qui n'ont point eu cette maladie. Vous les tiendrez longtems dans cet hôpital, pendant qu'ils manqueront dans leurs villages à la culture des terres ; l'enfant du payfan eft utile, de bonne heure,

& tous ne ſont pas enfans: il n'y en aura qu'un très petit nombre, qui prennent la petite verole; vous établiſſez quelque part que quelquefois il n'y en aura que vingt, d'autres fois cinquante, ſur ſix cent; vous renverrez les autres, & ils reviendront une autre fois. La même proportion, de 1 à 21, ſera attaquée; & il faudra, de cette façon, que la moitié d'un village perde vingt & une fois, ou tout un village, dix fois & demi, deux ou trois mois d'un tems cher & important, & ſurcharge, mal à propos, un hôpital, qui n'a de fonds, que ce qu'il en faut pour les vrais malades. Mais ce n'eſt pas le mal le plus grand. L'on n'a point encore pu déterminer les circonſtances, dont dépend l'infection naturelle; ce qui fait, que tel, dans le même endroit, eſt infecté aujourdhui, tel autre dans huit jours. Il n'y a aucun ſimptome, qui marque qu'on vient de l'être: il arrivera donc tous les jours, qu'un ſujet qui aura été inutilement pendant deux mois dans l'hôpital, humera la contagion, ſeulement la veille ou le jour de ſon depart; retournera dans ſon village avec le venin dans le corps; y ſera ſept à huit jours ſain, & occupé

cupé à détruire les bons effets de l'eſpece de préparation qu'il auroit reçû ; car enfin, quoi que vous ne paroiſſiez pas l'aimer cette préparation, je m'aſſure cependant, qu'au moins vous mettriez à un certain regime : au bout de ces huit jours il prend la maladie ; il n'a point de ſecours, il en meurt ; quel avantage a-t-il retiré de l'hôpital ? Si pendant qu'il y étoit, on l'eut inoculé, il eût perdu moins de tems ; & il ſeroit en vie.

Je vois un autre danger tout auſſi preſſant. Ceux qui ſeront voiſins de l'hôpital, n'y iront peut-être pas tout à fait auſſi légérement ; quoique ſans doute, plus d'une fois, la faineantiſe & la miſere contribuaſſent à le peupler : ils attendront qu'ils éprouvent quelques malaiſes ; c'eſt l'époque où ils s'y rendront. Mais ces malaiſes peuvent être les avantcoureurs de vingt autres maladies, très differentes de la petite verole : ils porteront donc chez vous une maladie violente. Quelques uns, ſur le nombre, humeront le germe de celle de l'hopital, qui, ſe dévelopant, lorſque la premiere ſera à ſon plus haut période, fauchera ces infortunés, ſans qu'aucun art puiſſe les ſauver.

Dans certains tems, vous n'aurez presque rien à faire: trois, deux, un, point de malades. Dans d'autres époques, vous en aurez des milliers. Entretiendrez vous toujours le même monde pour le service? Sera-ce celui qui est nécessaire, quand l'hôpital est aussi plein qu'il peut l'être? Alors, les cinq sixiemes du tems, tout ce monde vous sera inutile. Prendrez-vous un terme moyen? Alors, quand votre hôpital sera plein, ou vous manquerez de monde, ou vous serez obligé d'employer des gens, qui n'auront point l'habitude de soigner les malades; & vous savez quelle influence cela peut avoir sur l'issuë de la maladie. Pour prévenir cet inconvenient, ferez-vous, de votre hôpital, un hôpital pour tous les malades, quand vous n'aurez pas de petites veroles? Mais vous ne savez, ni le moment, ni l'heure où elles arriveront; elles trouveront l'hôpital plein; ou, si malheureusement on peut les recevoir, elles infecteront les malades, qui n'en ont pas été atteints précédemment; &, comme je l'ai dit tout à l'heure, le malade succombera à ce double mal.

Vous n'auriez point tous ces inconveniens dans un hôpital pour l'inoculation. Vous n'y admettriez qu'un certain nombre de ſujets. Vous ſeriez ſûr d'avoir toujours le même nombre. Tous ceux qui y entreroient, ſeroient ſûrs de ne pas faire un voyage inutile; & n'auroient pas à craindre, de n'y venir que pour reſpirer le venin, & aller le couver ailleurs. Il y auroit, je l'avoue, près de trois mois dans l'année, où l'on n'auroit rien à faire dans l'hôpital pour l'inoculation: mais comme on ſeroit ſûr de ce tems-là, on pouroit peut-être ſans courir les riſques dont je parlois tout à l'heure, les conſacrer au ſoulagement des autres malades. Ne ſuis-je pas en droit de conclure, que, puiſque vous croyez un hôpital, pour la petite verole, très utile, vous êtes obligé de convenir, qu'il faut le fonder pour l'inoculée, & non pour la naturelle?

Tout le reſte de l'examen de votre premiere queſtion, eſt deſtiné à prouver, que ſi l'inoculation ſe propage, il moura plus de gens de la petite verole, que ſi elle n'avoit pas lieu; & cela, parce qu'elle repandra la naturelle. J'exami-

xaminerai toutes vos preuves. *Les petites veroles inoculées ſont, du plus au moins, contagieuſes, comme les naturelles; car, quoique certains auteurs diminuent la force de cette contagion par une certaine raiſon, cependant, par une autre, les mêmes, comme généralement tous les autres, l'admettent.* Ce paragraphe n'eſt pas flateur pour ces inoculateurs, que vous avez en vue; & qui font la force de contagion de l'inoculation, forte ou foible, au gré de leurs déſirs. J'eſpere que vous ne les confondez pas tous; & que vous ne prétendez point invalider une méthode, parceque quelques perſonnes l'ont mal défenduë. Vous demandiez, dans votre préface, *Julien l'Apoſtat, n'avoit-il pas tort de ſe moquer de la religion chrêtienne, parceque quelques hétérodoxes la défendoient, par des raiſonnemens faux & erronés?* Vous ſentez combien je ſerois fondé à vous adreſſer cette queſtion, ſi vous vouliez réellement faire une objecion de cette variation de quelques inoculateurs. Pour terminer toute controverſe, j'établis, comme une vérité démontrée, que le venin de la petite verole inoculée, eſt précisément le mê-

me,

me, que celui de la naturelle; que, par là même, à quantité égale, il est également contagieux; & je desavouë tous ceux qui pensent, ou paroissent penser autrement.

Vous partez de ce principe, & vous dites; *si donc l'on inocule dans une ville, dans laquelle il n'y a point de petites veroles, on infectera cette ville là.* Je croyois d'avoir repondu à cette objection, quelques années avant que vous la fissiez. Ma réponse ne vous a pas satisfait: je vais la déveloper d'avantage; & je puis citer, en preuve, un plus grand nombre de faits.

Je ne me suis point servi de la raison, qu'ont employé quelques inoculateurs, en disant; *que, pour prévenir cet inconvenient, il falloit inoculer quand la petite verole regnoit.* Ils sont dans l'erreur à cet égard; & ce parti seroit très dangereux, quand l'épidemie est facheuse. On doit alors, comme je l'ai déja dit dans mon premier ouvrage, se contenter de les préparer. Si l'épidemie est douce, elle n'est point un obstacle à l'inoculation de ceux à qui toutes les autres circonstances sont favorables; & je n'admets point, qu'un venin,

venin, pris avant l'inſertion, puiſſe rendre la maladie plus facheuſe. Un peu plus, ou un peu moins de virus; un fil de deux lignes, ou de deux pouces; quatre inciſions, ou deux, ne donnent ni plus ni moins de petite verole. L'on s'eſt ſervi, mal à propos, de ce prétexte, pour colorer des imprudences. Vous voyez que je ne ſuis point partial.

Je n'ai point donné, non plus, le conſeil, *de ſequeſtrer les inoculés, dans des maiſons, dont il n'approcheroit que des gens, qui ont déja eu la petite verole.* Il n'eſt ſurement pas nuiſible; & je ne le crois pas auſſi impraticable que vous: je ſuis même perſuadé, que quelques-unes des raiſons, dont vous vous ſervez pour l'invalider, ne ſont pas convaincantes; cependant, comme il me paroit peu important, je veux bien vous accorder, *qu'il eſt inutile; & qu'il reſte toujours vrai, que la contagion des inoculés eſt capable d'infecter bien des gens.* Sans doute, Monſieur, elle le peut. J'ai donné la petite verole avec du pus de l'inoculée: mais, 1°., le fera-t-elle? 2°., le fera-t-elle au point où vous le dites? je repons d'abord, à la ſeconde

de queſtion, non. Je vous accorde, pour le moment, qu'un inoculé peut, comme vous l'établiſſez, répandre ce qu'il faut d'infection, pour infecter neuf hommes; je vous accorde, que ces neuf hommes ſe trouveront à ſa portée; mais je conclus, contre votre concluſion, & d'après vos principes, qu'il n'y en aura pas toujours un, & jamais plus d'un d'infecté. Celui de vos principes, ſur lequel je me fonde, & que j'ai déja rapellé plus haut, c'eſt que, dans une maiſon de petites veroles, il n'y a qu'une dixieme, une douzieme, quelquefois même une trentieme partie du total, qui ſoyent attaqués. Vous ne vous rapelliez pas, en écrivant la page 47, cette vérité d'obſervation, qui fait pour nous dans ce cas, & que vous employez contre nous à la page 61. Elle fournit, pour le calcul, des élemens bien differens de ceux ſur leſquels vous avez fondé le votre. Quelquefois, il faudra trois inoculés pour en infecter un ſeul; d'autres fois, un, & un peu d'un autre; jamais un ſeul ne ſuffira; puiſque nous le ſupoſons répandant ſon venin ſeulement ſur neuf, & que, dans une troupe de non infectés, pris au hazard

hazard & mis en lieu contagieux, il n'y en a pas, suivant vous, un sur neuf, qui soit affecté par la contagion. Prenons un terme moyen entre douze & trente; c'est 21 : nous trouvons alors, qu'en admettant, pour vrais, tous vos principes, il faut retrancher les vingt vingt-uniemes, du nombre des morts, dont vous chargiez l'inoculation. Vous permettez à ceux qui trouveront, que vous supposez trop, en supposant qu'un peut répandre la contagion sur neuf, de diminuer ce nombre : je vais profiter de cette permission, en examinant la premiere question; si, quoique contagieuse, la petite verole inoculée repandra la maladie ?

La contagion est immédiate ou médiate : je crois l'une & l'autre possibles. La premiere, qui se fait, du malade à celui qui peut le devenir, est toujours très aisée à prévenir; elle ne peut avoir lieu que pour ceux qui le voudront bien. La contagion médiate n'est pas fort étendue; elle ne se fait que de la seconde main : il faut que celui qui a vû le malade, voye celui qui craint la maladie pour l'infecter : s'il se trouve un quatrieme entre deux toute crainte cesse.

cesse. Je ne veux, pour vous en convaincre, que votre propre autorité. Dès que vous soupçonnates, que la fille, dont j'ai déja parlé, auroit la petite verole, vous ne la revites plus, parce que vous étiez obligé d'assister alors à des consultes dans la maison Impériale, où vous craigniez de porter le germe de cette maladie. Vous la confiates à M. ERNDL: mais, tous les jours, ce Medecin alloit vous voir, pour vous consulter sur son état. Vous étiez donc pleinement persuadé, *qu'un second tiers* ne communique pas la maladie. Il s'agissoit, dans ce cas, d'une petite verole mortelle. Cette circonstance diminuë infiniment le danger de l'infection. Les personnes, qui ont vû les inoculés, pourront très souvent éviter de voir, ou au moins ne verront qu'un certain tems après, ceux qui craignent la maladie. D'ailleurs le nombre de ces personnes n'est pas si considerable. Le Medecin, ou quelqu'un à ce titre, se trouvera toujours: par rapport aux chirurgiens, ils ne sont pas aussi nécessaires: quand on inocule à l'aide d'une mouche de vesicatoires, bien des meres, pour éviter l'appareil & le

mot

mot d'opération, qui, quelquefois, effraye de jeunes ames timorées, ont pris le parti de l'appliquer elles-mêmes : la chirurgie devient inutile dans ce cas. L'apoticaire n'eſt néceſſaire, que quand il faut des lavemens ; & comme on inocule des enfans, c'eſt ordinairement la garde, qui les donne. Le confeſſeur n'aura point de vocation auprès des trois quarts des malades, parce qu'on inocule avant l'age de confeſſion. Ceux qui ſont néceſſaires, ſont donc, outre le Medecin, une garde ; ſouvent une tendre mere, une ſœur, une amie en tiennent lieu ; & un domeſtique. Vous ſavez, que les malades les mieux ſoignés, ſont ceux qui n'ont auprès d'eux, que les perſonnes abſolument eſſentielles, & toujours les mêmes perſonnes. En ſe conduiſant en conſequence de ce principe, il ne ſe trouve que peu de perſonnes à portée de l'infection ; & ces perſonnes là, aſſiduës auprès de leurs malades, ne vont pas porter l'infection ailleurs. Je pourrois vous citer des inoculés, dont on a eu un grand ſoin, qui n'ont vû, dans tout le courant de la maladie, que leur pere, leur mere, un ſeul domeſtique & moi.

Vous

Vous voyez, que les moyens de communications, ne pouvant être trop peu nombreux pour le bien des malades, ils eſt peu à craindre, que cette pratique nuiſe beaucoup, ſuppoſé même qu'elle pût répandre beaucoup de venin: mais elle ne le peut pas. La petite verole eſt contagieuſe, par le pus: elle l'eſt donc dans le tems de la ſupuration. La force de contagion de chaque ſujet, ſera proportionnelle à la quantité de ſon pus, & au degré de chaleur qu'il aura; parceque c'eſt ce degré, qui donne, à une partie du pus, ſa volatilité, & en favoriſe l'exhalation. Mais, dans les petites veroles inoculées, il y a ordinairement très peu de boutons; par là-même il y a peu de chaleur dans le tems de la ſupuration; rarement elle excede la naturelle; ainſi il n'y a que très peu d'exhalaiſons, parceque la matiere qui les fournit, eſt peu abondante, & la cauſe, qui les meut, foible. Elles ne ſe repandront pas au loin; elles n'infecteront que ceux qui toucheront immédiatement le malade; peut-être même faut-il qu'ils touchent quelque puſtule ouverte. L'infection eſt ſi peu conſiderable, qu'on n'apper-

n'apperçoit presque jamais aucune odeur dans la chambre du malade: ce n'est qu'en abordant le lit, qu'on peut deviner la maladie. Si vous en doutez, je vous dirai comme RUYSCH à son ami, *veni & vide*: au lieu que j'ai vû, surtout pendant l'été de 1755, des petites veroles naturelles, dont l'issuë fut cependant heureuse, qui donnoient de l'odeur dans toute une maison, à la distance de cinquante pas du malade, nonobstant toutes les précautions possibles.

Il est aisé de comprendre actuellement, qu'un malade, qui n'a que très peu de petite verole, qui ne peut répandre l'infection, que sur ceux qui le touchent immédiatement, qui n'est approché que par un très petit nombre de gens, & par des gens, qui, se devouant à son service, s'isolent pendant le courant de sa maladie, ne peut pas propager la contagion; & que ses concitoyens n'ont pas à craindre d'être les victimes des précautions qu'il prend pour sa sureté.

A ces preuves, tirées de la nature des choses, j'ajouterai celles, que fournissent les faits, sans être plus solides elles sont plus frapantes.

Les



Les Medecins de Londres témoignent, que l'inoculation n'a jamais repandu l'épidemie; &, ſans doute, ſi l'on eût pû s'appercevoir, que cette pratique étoit funeſte à ceux qui ne l'employoient pas, le gouvernement ne l'auroit pas tolerée. Je ne ſache pas, que, dans aucun endroit, on lui ait fait ce reproche. En France, où elle a tant de peine à s'ancrer ſolidement, & où elle a trouvé de vehemens adverſaires, on n'auroit pas manqué de publier ſes torts à cet égard, ſi elle en eût eu. Je ſais, par les Medecins les plus dignes de foi, qu'à Geneve, à Berne, à Basle, à Neufchâtel, dans pluſieurs villes de ce pays, l'on a inoculé, ſans que la petite verole ſe ſoit repanduë, & ait attaqué d'autres perſonnes, que celles à qui on l'a donnée. Il y eut une épidemie conſiderable de petites veroles ici, en 1750; &, pour le dire en paſſant, un obſervateur exact & deſintereſſé, (il n'eſt pas Medecin), trouva, que, de ſept malades, il en étoit mort un. L'épidemie ceſſa. On inocula, en 1753, un ſeul enfant. En 1754, on inocula, au printems, & en automne: il ne parut point de petites veroles.

veroles. En Mars 1755; c'eſt à dire cinq ans après la ceſſation de la derniere épidemie, & jamais, à ce que m'ont aſſuré pluſieurs perſonnes, l'on n'a vu ici d'intermiſſion plus longue; il parut une épidemie, qui fut extrêmement nombreuſe, & cela avant qu'on eût fait aucune inoculation: elle finit pendant l'été. En automne, on inocula ceux qui étoient en état de l'être, & qui avoient échapé à la contagion naturelle. On a inoculé, depuis lors, dans ſix ſaiſons differentes; il n'eſt point revenu d'épidemie; il n'y a pas eu un ſeul ſujet, dans toute la ville, attaqué de la petite verole naturelle. L'inoculée ne l'a donnée ici, qu'à la ſeule jeune fille dont j'ai parlé dans *l'inoculation juſtifiée*, qui voulut abſolument ſervir ſa maitreſſe. J'en ai vû, dès lors, une autre, qui ſe mit dans le même cas: on le lui permit; parce qu'elle paroiſſoit favorablement diſpoſée: elle n'a point été attaquée. Quelle difference, dans ces cas, entre le reſultat de vos calculs, & la marche de la nature; & quel bonheur, que cela ſoit ainſi! Si vos principes étoient exacts, il y a peu, des endroits où l'on a inoculé, qui

qui n'eut perdu la moitié de ſes habitans : elle exiſte heureuſement cette moitié, pour s'élever en témoignage contre vos concluſions. Concluſions qui ne paroiſſent pas même tout à fait équitables ; & cela, parce que vous mettez, ſur le compte de l'inoculation ſeule, toutes les morts qui arriveroient ſi elle étoit contagieuſe. On diroit, que vous la regardez comme le ſeul moyen d'infection. Auriez-vous oublié, Monſieur, qu'en combinant les plus longues & les plus courtes intermiſſions, entre deux épidemies varioleuſes, dans le même endroit, l'on trouve, pour terme moyen, quatre ou tout au plus cinq ans ; & qu'il y a pluſieurs villes dans leſquelles elle reparoit plus ſouvent. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire ceux qui ont donné les hiſtoires épidemiques générales ; & ſans doute votre propre expérience vous l'aura prouvé. Pendant près de vingt ans, que vous avez pratiqué à la Haye, je ſuis perſuadé, que vous avez vû plus de quatre épidemies. Cela poſé, le calcul devient encore bien different. *Si l'on eut inoculé*, dites-vous, *un million de perſonnes*, *dans un grand royaume*,

dans l'espace de trente ans, neuf millions auroient pris la petite verole naturelle: il en seroit mort 1285714, en suposant, avec les inoculateurs, qu'il meurt un septieme. Mais vous ne faites point attention, que, dans ces trente ans, il y auroit eu au moins six épidemies indépendantes de toute inoculation; que ces six épidemies auroient produit, au moins, le même nombre de malades, 10 millions: que, de ces 10 millions, qui tous l'auroient euë naturellement, il en seroit mort 1285714, plus, la septieme partie d'un million, qui est 142857 & la septieme d'un homme: au lieu que, par l'inoculation, ce dixieme million d'inoculés, en suposant, qu'il en eut péri un sur chaque centaine, n'auroit perdu que 10000: qu'ainsi l'inoculation, au lieu de tuer 1285714, auroit épargné, suivant vos principes, & les observations démontrées sur le retour des épidemies, 132857, & une partie de la fraction.

Je ne vous dirai point, qu'une épidemie, qui paroitroit dans un tems favorable, seroit sans doute plus heureuse qu'une autre. Je l'avois déja dit: cela est toujours vrai jusqu'à un certain point;

point ; mais on peut objecter de bonnes choſes; ainſi, pour éviter des diſcuſſions, je laiſſe à preſent cette raiſon de coté : il me ſuffit de vous avoir prouvé, que, dans un terme donné, l'inoculation ne produira pas plus de petites veroles, qu'il n'y en auroit naturellement ; & que la proportion des morts, dans une ſomme compoſée de naturels & d'inoculés, étant moindre, que dans une, qui ne ſeroit compoſée que de naturels, il y a un avantage réel à inoculer.

En le ſupoſant, cet avantage, de 132857 ſur un million (il va bien au-delà), calculez ce que ce nombre vous donnera de gens au bout de trois générations. En prenant, pour élemens de votre calcul, un terme moyen entre les populations les plus nombreuſes, telle que celle de l'isle de PINES, & les plus petites, vous ſerez étonné du nombre de citoyens, dont l'Etat ſe trouvera enrichi par l'inoculation d'un ſeul million d'hommes. C'eſt là ce que vous appellez les *ſuites horribles* de cette pratique.

Je ſais qu'il ſe trouvera toujours un certain nombre de gens, comme vous



le remarquez très bien, qu'on ne peut pas inoculer, & pour qui la petite verole eſt très dangereuſe: mais, ſi l'inoculation ne peut pas améliorer leur ſort, au moins elle ne l'empire pas; puiſqu'elle ne peut pas étendre la contagion ſur plus de gens que la naturelle; qu'au contraire, ſur un nombre donné de varioleux, il y aura moins d'infection, s'il y a des uns & des autres, que s'ils étoient tous naturels; parceque les inoculées répandent moins de contagion. Elles ſont ordinairement bénignes & diſcretes, & cette eſpece donne peu d'infection; la plupart des inoculées leur reſſemblant en donneront peu comme elles. S'il s'en trouve de confluentes inoculées, elles ſeront contagieuſes comme les autres; mais cela eſt infiniment rare, & le deviendra tous les jours plus; parceque les lumieres augmentent; diſſipent l'enthouſiaſme, qui a crû, qu'il ſuffiſoit d'inſerer le pus, pour que la petite verole fut heureuſe; & apprennent, qu'il ne faut le faire, que dans certaines circonſtances déterminées & connuës.

Après tant de diſcuſſions préliminaires, il eſt tems, Monſieur, de vous donner,

donner la reponſe directe & poſitive à votre premiere queſtion. Je vous ai prouvé, que la petite verole naturelle eſt une maladie très dangereuſe; que la petite verole inoculée l'eſt beaucoup moins, parcequ'elle attaque un corps préparé; que cette derniere n'augmentera point le nombre des varioleux; qu'au contraire, elle pourroit le diminuer; qu'ainſi en faiſant du bien aux uns, elle ne nuira point aux autres. J'ai donc droit de vous répondre; *La petite verole inoculée conſervera plus de monde, que la petite verole naturelle*: & je conclurai, par l'inverſion de vos propres termes; *que les adverſaires de l'inoculation, voyent donc combien leurs principes nuiront au genre humain.*

Vous demandez, dans votre ſeconde queſtion; *Eſt-il bien ſûr, que chaque homme doit être attaqué, tôt ou tard, de la petite verole?*

Juſqu'à préſent, vous avez cherché à raſſurer les hommes ſur les dangers de la petite verole naturelle: vous voulez actuellement leur perſuader, qu'il en eſt pluſieurs, qui peuvent ſe flatter de ne point l'avoir. Je vais, de nouveau, détruire l'agréable illuſion, dans

laquelle vous les plongez. Je ne me prête qu'à regret à ce trifte emploi; mais la raifon me dit, que je le dois. Il eft important, que les hommes ne s'endorment pas dans une fecurité, qui les empêcheroit de prendre les précautions poffibles, contre une maladie, à laquelle il n'eft que trop vrai, qu'ils font prefque tous fujets. Vous commencez par blâmer, avec un ton d'indignation, ceux qui affurent, que tous les hommes ont la petite verole; parceque les anciens, dites-vous, ont établi le contraire; qu'ainfi, c'eft leur manquer de refpect, & les accufer d'ignorance ou de mauvaife foi. Vous convenez, il eft vrai, que tous les inoculateurs n'ont pas méprifé, à ce point, la vénérable antiquité; que les plus moderés ont avoué, qu'il y avoit une vingt-cinquieme partie des hommes, qui n'avoit jamais cette maladie: ce font les feuls avec qui vous vouliez examiner cette queftion. *Si nous leur accordons*, dites-vous, *qu'il n'y a pas beaucoup de gens qui meurent fans avoir la petite verole, qu'ils examinent cependant combien il fe trouvera de mortels en ce cas.* Sans prendre l'exemple de dif-

ferentes

ferentes villes, le nombre est tout décidé; ce sera la vingt-cinquieme partie du genre humain: 40 mille à Paris, 12 mille à Amsterdam, un million en France. Selon vous le nombre de ces exemptés est encore bien plus considerable: vous avez été *stupefait* d'en rencontrer autant. Avant que d'examiner les conclusions, facheuses à l'inoculation, que vous tirez de cette exemption, je dois vous prouver, par l'autorité de ces mêmes anciens, qu'elle est généralement beaucoup moins considerable, que vous ne l'avez trouvée, peut-être moins que les inoculateurs mêmes ne vous l'accordent. Je commencerai, comme j'ai déja fait par les Arabes.

ISAAC a crû la petite verole générale. RHASES établit positivement, que tout le monde l'a. Je vais rechercher, dit-il ensuite, la cause de ce mal, & pourquoi, à peine, un seul mortel en est exempt. AVICENNE en parle comme RHASES, & AVENZOAR comme tous les deux. AVERROES décide positivement, que qui que ce soit n'en est exemt. Il paroit, dit FRACASTOR, (je ne connois point

de plus grande autorité pour ſon ſiecle, & ſon ſiecle étoit éclairé en Medecine), que tout le monde l'a une fois en ſa vie; à moins qu'il ne ſoit enlevé par une mort précoce. « Le caractere » le plus ſingulier de cette maladie, dit » MERCURIAL, c'eſt, que tous les » hommes en ſont attaqués une fois ou » une autre; & AVENZOAR regarde » comme un miracle de la medecine, ſi » quelque homme peut échaper. C'eſt » avec raiſon, dit FORESTUS, que » les Arabes & d'autres grands Mede- » cins ont établi, que tout le monde » devoit avoir la petite verole. Tout le » monde l'a ſuivant DODONE'E ». Tous les hommes ſont aſtreints à l'avoir une fois, ce ſont les termes de SENNERT. « Cette maladie, dit PRIME- » ROSE, attaque tout le monde; ainſi » elle a une cauſe commune ». En rapportant cette fameuſe obſervation, de la femme, qui mourut d'une ſeptieme attaque de petite verole à l'age de 118 ans, BORELLI dit, il eſt vrai, qu'il a vû quelques perſonnes, qui n'avoient jamais cette maladie, & d'autres qui l'avoient deux fois; mais il donne ces cas comme des exceptions très rares à la regle

gle générale, qui établit, que tout le monde l'a, & ne l'a qu'une fois. RANCHIN examine pourquoi tout le monde a cette maladie, & fonde la néceſſité d'en traiter ſur ſon univerſalité & ſur ſon danger. DIEMERBROEK recourt à une cauſe occulte, pour expliquer comment il en avoit été garanti juſqu'à l'age de 70 ans; c'eſt l'age où il écrivoit; « Vû, ajoute-t-il, qu'elle » eſt ſi commune à tous les hommes, » qu'il n'y en a qu'un très petit nombre, » qui meurent ſans l'avoir euë ». « Sur » pluſieurs milliers de perſonnes, dit » SEBISIUS, il n'y en a qu'un très » petit nombre, qui en ſoyent exempts. » Si AVERROES a fait une regle gé» nérale, c'eſt qu'il a crû, qu'un ou » deux individus ne devoient pas faire » exception. De mille, on en trouve» ra à peine un, qui ne l'ait pas dans le » courant de ſa vie, RIVIERE. A » peine un mortel peut les éviter dans » le courant de ſa vie » ; c'eſt TULP qui s'énonce ainſi. SORBAIT demande, pourquoi généralement tout le monde a cette maladie; & il donne pour raiſon qu'elle eſt héréditaire. LOW, qui a connu & aprecié tous les au-



teurs, qui en ont traité, établit, qu'elle est univerſelle. RIEDLIN eſt un des auteurs, qui vous ſont les plus favorables; & il croit, que, ſur cent perſonnes, à peine deux évitent cette maladie. Il conclut ſon obſervation (c'eſt celle d'un homme de cinquante quatre ans) en diſant; cet exemple nous apprend, qu'il ne faut pas croire trop vite, que quelqu'un en ait été exempt.

Voilà, Monſieur, un bon nombre d'auteurs anciens, & tous ceux, qui ont écrit avant les premieres notions de l'inoculation, peuvent paſſer pour anciens dans ce cas, qui s'accordent à regarder la petite verole, comme une maladie généralement commune à tous les hommes. En évaluant leurs témoignages, un auteur deſintereſſé, qui ne connoitroit point la petite verole par lui-même, pourroit bien en conclure, que, ſur cinq cents hommes, il y en a un qui échape à la maladie; & négligeant cette petite fraction, il pourroit arriver, que, comme AVERROES, il fit la regle générale. Il paroit par là, que ceux même des inoculateurs, qui ont adopté cette regle générale, ne méritoient

toient peut-être pas des reproches tout à fait aussi vifs, que ceux que vous leur faites ; puisqu'ils pouvoient s'autoriser des anciens les plus respectables.

Si c'étoit blesser le respect, qu'on leur doit, que d'affirmer l'universalité de la petite verole, les inoculateurs ne seroient pas les seuls coupables : bien d'autres seroient aussi criminels qu'eux. Je vous citerai cinq ou six auteurs qui se trouvent sous ma main, dont les uns paroissent ennemis de l'inoculation; les autres n'en parlent pas; de troisiemes la recommandent, mais de ce ton, dont on recommande une chose, qu'on croit utile, sans se mettre fort en peine si elle réussira ou non; & dont le suffrage est bien impartial. M. JUNKER croit, que personne n'en est exempt. Après 50 ans de pratique, M. MEAD écrivoit, qu'à peine un seul sur mille évitoit cette maladie. M. HAHN repete, dans plus d'un endroit de ses ouvrages, que de mille il en échape à peine un ou deux; & il l'avoit déja dit, bien des années avant qu'on pût le soupçonner de voir les faits d'une maniere favorable à son systeme, si un tel soupçon peut tomber sur un aussi

digne homme. M. SCARDONA, l'un des collecteurs les plus éclairés de nos jours, regarde comme une chose démontrée, qu'elle n'épargne pas un sur mille. M. ROSEN, cet illustre Medecin, pour qui l'un des corps d'Etat les plus sages & les plus éclairés a créé une charge unique ; celle de premier Medecin du Royaume, separée & indépendante de premier Medecin du Roi; & cela, afin que le caprice, ou la faveur, ne pussent pas priver les peuples des secours, qu'ils attendoient, & qu'ils retirent tous les jours de ce choix; M. ROSEN, dis-je, écrivoit en 1754, » Presque tous les Medecins établissent, » que, quand on a eu une fois cette maladie, on en est exempt pour toujours : » il y a cependant quelques exemples du » contraire ; mais en très petit nombre ». Enfin, il y a un an, que M. LUDWIG mettoit au nombre des choses douteuses, s'il y a quelques exceptés : un très petit nombre de gens, dit-il, est peut-être exempt de cette maladie.

Les resultats, que fourniroient ces modernes, seroient bien d'accord avec ceux tirés des anciens, & vous voyez, par là, que ceux des inoculateurs, qui ont

accordé l'exemption d'un vingt-cinquieme, ont accordé tout ce qu'on pouvoit raisonnablement accorder, & peut-être même trop.

Vous dites, l'inoculation donnera la petite verole à des personnes, qui en auroient été exemptes; elle la donnera donc à plus de gens, qu'il n'y en auroit eu, qui l'eussent prise naturellement. Vous oubliez ici un fait, attesté par tous les inoculateurs; c'est, qu'il y a à peu près le même nombre de sujets, un vingt-cinquieme, auxquels il est impossible de faire prendre la maladie; &, de ce fait, je conclus, que l'inoculation étant inutile à un vingt-cinquieme des inoculés, & un vingt-cinquieme des hommes n'ayant pas la petite verole naturelle, elle n'augmente point le nombre de ceux qui essuyent cette maladie. L'on en avoit tiré une autre conclusion; c'est, que ceux que l'inoculation ne peut pas affecter, sont les mêmes que ceux qui ne l'auroient pas euë naturellement. Vous combattez cette conclusion par des raisons, que j'examinerai tout à l'heure; mais auparavant, je vais chercher à l'établir, par une seule comparaison. Je vous demande-

rai d'abord ; ſuppoſez qu'on ait obſervé pendant longtems, que, ſur chaque centaine d'hommes, conduits par le hazard dans un certain air, ou appellés à boire d'une certaine ſource, (j'en connois une près de Frontignan, qui pourroit ſervir à réaliſer cette ſupoſition, & qui donne un flux de ſang aux neuf dixiemes de ceux qui en boivent), il y en a quatre vingt ſeize de ſaiſis par une maladie, & quatre ſeulement, qui conſervent leur ſanté ; ſi l'on envoye dans ce même endroit cent hommes, ſous la conduite d'un chef, dans le deſſein de humer cet air ou de boire cette eau, qu'il arrive à cette troupe, ce qui arrive à tous les autres, que 96 tombent malades, que quatre reſtent en ſanté ; quel eſt l'homme, Monſieur, qui ne dira pas ſur le champ ; ces quatre ſont les mêmes, qui n'auroient pas pris la maladie, s'ils y étoient allés par hazard. Je n'imagine pas, qu'on puiſſe ſe refuſer à l'évidence de cette concluſion ; & la parité me paroit parfaite, entre cet exemple & les deux petites veroles. Il eſt donc évident, que le raiſonnement des inoculateurs eſt juſte, & que, non ſeulement,

ment, la petite verole inoculée ne donne pas la petite verole à plus de gens qu'il n'y en a, qui l'auroient euë naturellement; mais qu'elle la donne aux mêmes. Avant que de quitter ma comparaiſon, permettez moi d'en tirer une réflexion favorable à la préparation. Je ſuppoſe, que l'expérience eut appris, que cette ſource eſt une eau plombée; qu'elle donne la colique de Poitou; ne croiriez-vous pas utile, pour ceux qui y iroient, de boire, avant que d'y aller, quelques onces d'huile, ou de déjeuner, comme les mineurs de Styrie, avec du pain noir & du lard: c'eſt vous, qui nous avez appris l'efficace de ces alimens contre les impreſſions des poiſons de cette claſſe; voudriez-vous la leur ôter contre celui de ma fontaine? En préparant à la petite verole, on ne fait préciſement, que ce que vous conſeillez aux mineurs de faire. Les remedes que l'on ordonne, ou les alimens, que l'on conſeille, ſont le pain noir & le lard deſtiné à empêcher la trop forte impreſſion du venin. Il y a des remedes pour la colique de Poitou, ou plûtôt des barbouilleurs, qui le ſçait mieux que vous, tout comme

me pour la petite verole; mais vous jugez très ſagement dans ce cas, qu'il vaut mieux prendre des précautions, que de courir les riſques d'une maladie violente, facheuſe, & qui, quelquefois, élude l'efficace des meilleurs remedes. Je ne fais que tranſporter votre raiſonnement d'une maladie à une autre; & les circonſtances étant les mêmes, il conſerve toute ſa force. Pardonnez cette digreſſion à un Avocat convaincu de la bonté & de l'importance de ſa cauſe, qui ne veut rien négliger pour perſuader un juge, dont le ſuffrage a une influence déciſive. Je reprens le fil de vos objections.

Vous voulez prouver, que l'inoculation eſt plus puiſſante pour donner la maladie, que la contagion naturelle. Pour cela vous établiſſez une comparaiſon, entre l'efficace de certains venins, inſerés dans une playe & pris par la bouche.

La vingtieme partie d'une goutte du venin de la vipere, mêlée au ſang d'un animal quelconque, en l'appliquant ſur une playe, le tuë ſurement, & ordinairement en quatre heures: l'on avale impunément quelques drachmes de ce venin.

BOSMAN *rapporte, qu'un ſerpent, dont la morſure eſt toujours mortelle, n'ayant pas pu mordre un homme, lui lança un torrent de ſon poiſon contre le viſage; que la violence du jet rendit cet homme comme aveugle pour le moment, mais qu'il n'en reſſentit aucune autre incommodité.*

L'huile de tabac, avalée en fumant, ne nuit abſolument point : miſe ſur une playe, & melée au ſang, elle tuë promptement.

L'on prépare, dans l'iſle de Java, des dards, qui tuent tous ceux qu'ils bleſſent : l'on avale impunément le vin, dans lequel on fait infuſer ces dards, & qui eſt chargé de tout leur poiſon.

Ces obſervations poſées, vous continuez, en diſant; que la comparaiſon, entre le double effet de ces venins, & celui de la petite verole, n'eſt pas exacte; parceque ces premiers ne nuiſent, que mêlés au ſang; au lieu que ce dernier nuit, ſoit qu'on le mêle au ſang, ſoit qu'on l'avale. Cependant, nonobſtant cette diſparité, vous croyez avoir droit de ſoupçonner, que ſon efficace eſt plus grande, quand il eſt mêlé au ſang, que quand il eſt avalé; que, par là même, l'inoculation infectera plus de gens

gens, que la contagion naturelle.

Je pourrois peut-être me dispenser de refuter votre raisonnement, & vous accorder, que le virus varioleux, mêlé au sang, est en effet plus efficace, sans que cela m'empêchât de conclure favorablement pour l'inoculation; en vous niant que, malgré cette plus grande efficace, elle infectât plus de monde. Je n'aurois qu'à établir, je le crois même ainsi, que, s'il y a des gens, qui ne soyent pas attaqués par ce virus, c'est qu'il leur manque cette prédisposition nécessaire, sans laquelle il ne peut pas operer: ils portent avec eux le contrepoison: ainsi, quelle que soit la dose & l'efficace du venin, il n'agira point. Cette idée ne vous étonneroit pas: vous savez, qu'il y a, dans la nature, un grand nombre de corps, qui sont poisons pour une espece d'animal, alimens pour une autre. Nous ignorons, & nous ignorerons vraisemblablement toujours, la véritable raison de ces phénomenes. Sans me servir des secours, qu'ils me fournissent dans ce cas, je me borne à vous prouver, que les exemples, que vous citez, ne peuvent point servir à en tirer vos conclusions.

Dans

Dans des cas de cette nature, il n'y a point de demi raport, il faut qu'il soit entier ou nul. Un venin qui agit en l'avalant & en le mêlant au sang, n'est point de la classe de ceux qui n'agissent que mêlés au sang. Que peut-on donc conclure de l'un à l'autre? Rien du tout. Cela est si vrai, qu'en supposant votre induction légitime, je vous retorquerai votre argument, avec bien de l'avantage; parceque je pourrois me fonder sur un plus grand nombre d'exemples. Je vous dirois, il y a plusieurs poisons, qui empoisonnent, pris intérieurement, & qui ne font rien, appliqués sur les playes; le virus de la petite verole agit, & pris par la bouche & appliqué sur les playes; donc, il agit plus fortement étant avalé. Croyez-moi, Monsieur, faisons nous reciproquement le sacrifice de ce raisonnement: je sacrifie plus que vous; parceque, réellement, il prouveroit plus pour moi que pour vous: mais c'est un de ces sicaires d'Italie, qui assassinera demain celui pour qui il assassinoit hier: les honnetes gens n'en veulent rien.

Dans le paragraphe suivant, votre

ſoupçon eſt changé en certitude; & cette certitude, vous ne la fondez plus ſur des inductions, mais ſur des faits. *Les inoculateurs diſent, que tous ceux qu'on inocule, excepté peut-être un vingtieme, prennent la maladie; au lieu, que, dans la contagion naturelle, la choſe arrive tout autrement. Qu'il y ait dix enfans dans une famille, il y en aura un, deux, quelquefois plus d'attaqués. Cinq, ſix, ſept ne le ſeront point. Dans les hôpitaux, où il y aura ſix cents enfans, pendant une épidemie, il n'y en aura que vingt d'attaqués: dans une autre cinquante, pendant que quelques centaines en ſont exempts. Si l'on inocule dans ce même hôpital, tous, excepté peut-être chaque vingtieme, prendront la maladie: donc il y aura beaucoup plus de gens infectés par la contagion artificielle, que par la naturelle. Si cela eſt, le venin varioleux eſt plus pénetrant étant appliqué par l'art, qu'étant appliqué par la nature. S'il eſt plus pénetrant, il faut néceſſairement, qu'il y ait des gens infectés par l'inoculation, qui, ſans cela, ne l'euſſent pas été.*

J'accorde les faits; mais je nie les conſequences. Ce qui prouve évidemment, qu'il faut les nier; c'eſt qu'elles

les ſe trouvent en contradiction avec un fait, démontré plus haut, qui eſt, que preſque tous les hommes ont naturellement la petite verole, & que, par l'inoculation, il en reſte au moins le même nombre d'exceptés: donc un virus eſt auſſi efficace que l'autre, & infecte également tous ceux qui peuvent l'être. Ce qui donne occaſion à votre concluſion, c'eſt que vous n'enviſagez qu'un point de la vie des hommes; au lieu qu'il faut enviſager le total. Sur ſix cent, vingt ſeulement la prendront par l'épidemie, & 570 par l'inoculation: oui; mais les 580, qui ne l'auront pas euë à cette épidemie, la prendront dans les ſuivantes; aucun n'échapera: donc l'effet des deux virus eſt égal, relativement au reſultat. Vous repondrez; quand cela ſeroit, il n'en eſt pas moins vrai, qu'il eſt plus efficace, puiſque le venin peût être appliqué naturellement pluſieurs fois, ſans produire d'effet; au lieu qu'appliqué par l'inoculation, il le produit toujours ſurement. Ici, l'erreur conſiſte, à ſuppoſer que le venin eſt appliqué naturellement, toutes les fois qu'on ſe trouve dans une épidemie; & c'eſt préciſément

ment ce qui n'arrive pas. Le venin de la petite verole n'eſt pas ſi actif, que le premier moment dévelope ſon effet: il faut, non ſeulement, qu'il pénetre dans le corps, mais encore qu'il y ſejourne; qu'il y trouve une matrice, où il commence peu à peu à s'aſſimiler quelques parties de nos humeurs, qui en infectent d'autres de proche en proche, juſqu'à-ce que la quantité de cette matiere venimeuſe étrangere, ſoit aſſez conſiderable pour produire la maladie. Quand on inocule, toutes les conditions requiſes ſe trouvent réunies; mais, ſans l'inoculation, elles peuvent manquer. Il n'y a gueres que trois voyes, par leſquelles le virus puiſſe s'introduire naturellement; ou par l'inſpiration de la peau extérieure; ou par la reſpiration; ou par la déglutition, en ſe mêlant à la ſalive, & étant avalé avec elle. L'inſpiration de la peau extérieure varie conſiderablement chez les differens ſujets: il y en a, chez leſquels on démontre, qu'elle eſt prodigieuſe: il y en a, chez leſquels on peut ſoupçonner, avec la plus grande vraiſemblance, qu'elle eſt très petite. Elle n'eſt pas la même à toutes les heures du jour:

elle

elle varie ſuivant les differentes temperatures de l'air, ſuivant les differentes affections de l'ame ; ainſi la crainte, par exemple, l'augmente ; & c'eſt ce qui fait, que dans toutes les épidemies contagieuſes, les gens qui ont peur ſont plus vite attaqués que les autres: les habillemens peuvent la varier: l'application des miaſmes venimeux, dépend de la direction des courans d'air; & la variation poſſible de ces courans, eſt indéfinie. L'on ſent aiſément, qu'une infection, qui dépend de tant de circonſtances differentes, doit, très ſouvent, n'avoir pas lieu. Il en eſt un grand nombre, qui peuvent également favoriſer, ou empêcher, la contagion par les poumons & par l'eſtomac, ou par la bouche & les narines, ſous leſquelles je comprens les differens ſinus. Ainſi, l'on ne s'étonnera plus de ce que, parmi ceux qui ſe trouvent dans un air contagieux, il y en a un grand nombre, qui ne ſont pas infectés; mais on comprendra aiſément, que cela ne démontre point l'efficace du venin. Tant d'exemples prouvent, que, dès qu'on peut le fixer ſur quelque partie du corps humain, il produit ſon effet, qu'on doit

être convaincu, que, s'il ne le produit pas, c'eſt parce qu'il n'a pas été aſſez fixé pour agir. Sans parler de l'inoculation, qui réuſſit preſque toujours, quelque légere que ſoit l'inciſion; toutes les autres façons de donner cette maladie, connues & uſitées avant l'inciſion, le prouvent évidemment. Dans quelques endroits, on inſeroit du coton varioleux dans les narines; dans d'autres, on faiſoit tenir longtems la main de celui qu'on vouloit infecter, ſur quelque partie du malade bien chargée de boutons varioleux; dans de troiſiemes, on faiſoit tenir, à ce premier, pendant longtems, dans la paume de la main, une piece d'argent imbue de virus. Ailleurs on faiſoit porter au ſain, une chemiſe ſalie par le pus du malade. Tous ces moyens réuſſiſſoient preſque toujours, quoique le pus ne fut pas plus mêlé au ſang, que dans l'infection la plus naturelle. Ce n'eſt donc point parce qu'il eſt plus pénetrant, qu'il infecte plus ſurement dans l'inoculation; c'eſt parcequ'il eſt plus ſurement appliqué: ainſi toutes les concluſions, fondées ſur cette plus grande efficace, tombent d'elles mêmes.

Les

Les differentes façons d'appliquer le venin, me fourniſſent une remarque, qui doit faire en ſaveur de l'inoculation. L'on a conſtamment obſervé, que, de quelque façon qu'on l'appliquât, la partie ſur laquelle on l'appliquoit, étoit ſenſiblement attaquée plus que les autres. L'on a remarqué d'un autre côté, que ſouvent dans les petites veroles naturelles, la poitrine, d'autres fois l'eſtomac étoient très maltraités. M. *van* SWIETEN lui-même ſe plaint, d'avoir ſouvent obſervé des ſimptomes, qui dénotoient une inflammation d'eſtomac. N'eſt-il pas à préſumer, que tous ces accidens dépendent, de ce que ces parties ont été le ſiege du dévelopement du virus, ſon foyer, ſa matrice; qu'elles ſont dans le même état, dans lequel nous voyons les bras ou les jambes inoculés? Si cela eſt, comme tout tend à le faire croire, il eſt inutile de m'arrêter à faire ſentir l'avantage d'une méthode, qui place toujours le ſiége du dévelopement du venin ſur une partie extérieure. Ces douleurs intérieures, qui retardent quelquefois l'éruption de la petite verole, & que SIDENHAM regardoit comme

toujours très facheuses, ne dépendroient-elles point de la même cause?

Après tant de raisons, que je crois décisives, il paroit peu nécessaire de recourir à l'autorité. Je ne puis cependant me refuser au plaisir de confirmer tout ce que je viens de dire par celle de M. BOERHAAVE: son témoignage est positif sur cet article; & cela, dans le même endroit, que vous aviez cité avant moi, & dont je me suis servi déja plus haut contre vous. *Il n'est point nécessaire, que l'art insere le virus: les exhalaisons putrides d'un corps varioleux, se répandent & infectent les corps qu'elles rencontrent, de façon qu'elles font éclore les mêmes simptomes, que le venin inseré; ce qui prouve, que ce n'est point cette masse sensible, qu'on insere, mais quelque chose de plus subtil, qui s'en exhale; & que, de quelque façon que l'infection se fasse, soit par la respiration, la déglutition, le tact &c., le virus passe toujours, avec une grande facilité, dans le sang.*

Je crois, Monsieur, que je puis actuellement répondre à votre seconde question, & assurer, *qu'il est certain, que, presque tous les hommes, sont tôt ou tard attaqués de la petite verole.* En exami-

examinant cette ſeconde queſtion, vous en avez propoſé une autre: *Eſt-ce que l'inoculation ne procurera pas la petite verole à bien des gens, auxquels la contagion naturelle n'auroit pas pû la donner?* J'ai prouvé que non.

Me voici parvenu à la derniere: *Eſt-il bien certain, que l'inoculation, ſoit qu'elle ait donné la petite verole ou qu'elle ne l'ait pas donnée, mette à l'abri de cette maladie, pour le reſte de la vie?* Vous êtes trop éclairé, pour n'être pas convaincu, que la petite verole inoculée, étant la même maladie que la naturelle, a les mêmes prérogatives; qu'elle doit préſerver d'une rechute auſſi ſurement, que cette derniere: auſſi vous n'avez point voulu conteſter ce droit à l'une en le refuſant à l'autre, comme l'ont fait quelques fanatiques, qui, croyant propoſer une objection, n'ont fait que dévoiler leur ignorance. Vous attaquez la naturelle; parceque vous êtes bien ſur, que, ſi vous prouvez qu'elle ne met pas à l'abri des rechutes, on n'oſera pas prétendre que l'inoculée en préſerve. Il ſe préſente ici une réflexion bien naturelle. Après avoir raſſuré les hommes ſur le danger

de la petite verole; après leur avoir fait esperer, que peu en mourroient, & que plusieurs en seroient exempts, on ne se seroit pas attendu, que vous voulussiez troubler leur joye, en apportant, à ceux qui ont déja essuyé cette triste maladie, l'accablante nouvelle, qu'ils ont fort à craindre de la reprendre. J'ai enlevé aux hommes les espérances flateuses, que vous leur donniez plus haut. Pour me reconcilier avec eux, je vais essayer, dans ce paragraphe, de diminuer les craintes dans lesquelles vous les jettez. Vous tâchez d'ôter à la petite verole les caracteres de singularité, qu'on lui a généralement attribué; vous voulez en faire une maladie commune: je fais mes efforts pour la maintenir dans ses droits. Comme vous citez les anciens en général, pour prouver la duplicité des petites veroles, & que la nier, c'est, selon vous, encourir le blame de les mépriser, & mériter les reproches par lesquels vous avez commencé votre troisieme question; je dois encore commencer par les témoignages de ces mêmes anciens. Je vous préviens, Monsieur, que, dans cette question, comme dans la précédente,

nous

nous ne ſommes en diſpute, que ſur le plus ou le moins. J'avouë que j'ai eu tort de nier trop poſitivement, ſur la foi de quelques grands hommes, la duplicité de cette maladie. D'habiles gens l'atteſtent. Je la crois; mais je ſuis perſuadé, que c'eſt un cas beaucoup plus rare que vous ne le croyez. C'eſt cette rareté, & non point ſa nullité, que je veux prouver. Je reprendrai les mêmes auteurs, que j'ai déja cité; non pas que je ne pus vous en citer une foule d'autres; mais c'eſt qu'en citant les mêmes, l'on prouve que les meilleurs auteurs ſur cette maladie, lui ont reconnu ces trois caracteres ſinguliers, je pourrois dire ſpécifiques, que vous lui conteſtez.

ISAAC poſe en fait, qu'on ne l'a qu'une fois. RHASES recherche pourquoi il eſt ſi rare de l'avoir deux fois; & il repond à cette queſtion, par une comparaiſon fort ingénieuſe, tirée de la fermentation des vins. AVICENNES croit, qu'il y a quelques exemples de duplicité. AVERROES dit poſitivement, que jamais on ne l'a deux fois. FRACASTOR regarde comme une choſe démontrée, qu'on ne l'a

qu'une fois ; presque jamais deux. VANHELMONT, qui croit que tout le monde l'a une fois, explique fort plaisamment pourquoi on ne l'a pas deux ; *c'est que les fabriques de ce venin, après qu'elles ont une fois senti sa tyrannie, instruites par l'horreur & l'aversion qu'elles ont conçu pour lui, se tiennent en garde contre une nouvelle attaque.* On ne l'a qu'une fois en la vie, dit DODONE'E. PRIMEROSE est tout aussi positif. DIEMERBROEK rapporte quelques exemples de personnes, qui l'ont euë deux fois ; mais il en recherche la raison, comme d'un fait étonnant, qu'il ne peut expliquer qu'en recourant à un Τὸ Θεῖον. Si l'on demande, dit SEBISIUS, pourquoi quelques personnes l'ont plus d'une fois, je repondrai ; que si cela est, cela est au moins bien rare. SORBAIT met aussi cette duplicité au nombre des choses les plus rares. LISTER, qui a eu une pratique très nombreuse, n'a vû qu'une seule femme dans ce cas. M. JUNKER regarde ces cas comme extrêmement rares. M. HAHN établit, comme une vérité générale, qu'on ne l'a qu'une fois ; il n'a jamais vu qu'un seul soldat, qui, l'ayant sous

sa

ſa conduite, lui dit, qu'il l'avoit déja euë; les aſſiſtans le confirmerent. On pourroit preſque ſoupçonner, que M. HAHN en doute. JACKSON & M. SCARDONA, Medecins Italiens, ſont perſuadés, que, ſi quelqu'un a cru voir des petites veroles doubles, il s'en eſt laiſſé impoſer par une reſſemblance apparente. C'eſt ce ſoupçon que vous trouvez odieux; parce qu'il eſt injurieux aux anciens. Je ne prétens point diſculper ceux, qui ſe ſont mis dans le tort: je crois cependant, que l'on peut, ſans manquer de reſpect à d'habiles Medecins, les taxer d'avoir quelquefois confondu des maux très légers & très reſſemblans; parceque, ſouvent, ils n'y donnent pas aſſez d'attention: ils examinent très légérement ce qui leur paroit une bagatelle: d'ailleurs, quand les maladies analogues ſont très légéres, il n'eſt pas toujours ſi aiſé de les diſtinguer. Deux plantes naiſſantes ſe reſſembleront preſque parfaitement; cependant M. LINNEUS, ou M. HALLER, les diſtingueront: les autres Botaniſtes, & il eſt des beaux rangs au deſſous des leurs, les confondroient, juſqu'à-ce que leurs caracteres fuſſent mieux

 dévelo-

dévelopé. Il en eſt de même des maladies. Quand elles ſont très légeres, tous leurs caracteres diſtinctifs ne ſont pas aſſez ſenſibles pour être bien ſaiſis: ils n'échaperont pas à un HALLER ou à un LINNEUS; mais ils échaperont à une foule d'hommes, d'ailleurs très reſpectables, & qui ne le feront pas moins, quoiqu'ils commettent cette légere erreur. Je reviens à mes autorités. Après 50 ans de la pratique la plus nombreuſe, M. MEAD aſſuroit poſitivement, qu'on ne pouvoit pas la reprendre. M. BOERHAAVE, dans ces leçons publiées par un de ſes éleves, établit, que, quand on l'a euë on ne la reprend pas. *Si quelqu'un a eu une véritable petite verole, il peut paſſer le reſte de ſa vie avec gens attaqués de cette maladie, ſans craindre que jamais il la reprenne; & cela, parceque, dans cette maladie, comme dans pluſieurs autres maladies febriles, les corps reçoivent un changement, qui les rend incapables d'être affectés dans la ſuite par cette cauſe, quoiqu'elle ſoit fréquemment réapliquée à ces mêmes corps.* Voilà, Monſieur, une déciſion bien formelle; & cette déciſion eſt celle de M. *van* SWIETEN:
&

& quand la donnoit-il? En 1745; ſept ans après la mort de ce reſpectable maitre, dont il a eu le rare & unique bonheur d'être le diſciple pendant vingans; c'eſt-à-dire, après 27 ans d'études; & de quelles études! & 20 ans, d'une pratique très nombreuſe. Il avoit bien lû tous les témoignages favorables à la duplicité; mais il ne jugeoit pas, que ce petit nombre de cas pût être regardé comme une exception. On ſeroit preſque tenté de croire, qu'il les attribuoit à ce qu'on avoit pris pour légitimes, des petites veroles batardes. S'il a eu ce ſoupçon, il faut qu'on puiſſe l'avoir, ſans manquer de reſpect aux anciens: qui les connoit mieux, qui les reſpecte plus que lui? M. DETHARDING, dans une diſſertation qu'il écrivoit en 1754, eſt poſitif ſur cet article. *Des obſervations ſûres & inconteſtables prouvent, que, quand on a eſſuyé une fois la véritable petite verole, on en eſt exempt pour le reſte de ſes jours; quoiqu'on publie quelques hiſtoires de gens, qui l'ont euë deux ou trois foïs: mais ſi l'on eut examiné attentivement tous les ſimptomes, on ſe ſeroit aiſément convaincu, que l'une ou l'autre des maladies étoit*

la petite verole batarde. Presque tous les Medecins établissent, dit M. ROSEN, *que, quand on a eu une fois cette maladie, on ne la reprend pas. On a cependant quelques exemples, mais à la vérité très rares, du contraire. La question, si l'on peut avoir deux fois la petite verole*, dit M. LUDWIG, *est encore pendante: les exemples qu'on cite ne décident rien.* A ces témoignages, j'en joindrai un autre, dont je fais trop de cas pour l'omettre: c'est le votre même. *J'appris*, dites-vous, *par ma propre honte, à ne plus promettre, qu'ils n'avoient rien à craindre de la petite verole, à ceux qui portoient des marques de cette maladie; j'ai vû si souvent des petites veroles doubles, dans ma nombreuse pratique, qu'enfin je riois de la securité de ceux qui s'en croyoient exempts; parce qu'ils l'avoient euë une fois.* Quand promettiez-vous à ceux qui étoient marqués par la petite verole, qu'ils ne reprendroient pas cette maladie? Ce n'étoit pas avant que d'être Medecin: c'étoit donc dans les premieres années de votre pratique; mais avant ce tems-là vous aviez lû les meilleurs ouvrages, & entendu les plus grands maitres; & c'est dans cette

te double ſource, où vous aviez puiſé l'aſſurance, qu'on n'a pas deux fois la petite verole: il falloit donc, que cette opinion fût bien générale, & que les faits qui la démentent fuſſent bien rares & bien douteux. Dès lors vous en avez vu beaucoup : c'eſt un effet du hazard, qui vous a préſenté pluſieurs de ces cas; pendant que des praticiens, qui ont plus d'années de pratique, que vous n'en avez de vie, n'en ont jamais vû. Reſumons tous ces témoignages & concluons. L'on peut les ranger ſous quatre claſſes: les uns nient abſolument la choſe, d'après les faits & les raiſons ; les autres la regardent comme très douteuſe ; d'autres l'admettent comme très rare; vous ſeul l'avez vuë fréquemment. C'eſt, ce me ſemble, être bien raiſonnable, que de vous l'accorder, mais comme une choſe très rare. Quand mille perſonnes ſont comme forcées à voir un fait, qui doit ſe paſſer en differens lieux; ſi cinq cent ne le voyent jamais, & ne le croyent pas poſſible; ſi deux ou trois cent le regardent comme très douteux; ſi cent le voyent très rarement, & un ſeul ſouvent; tout ce que l'on peut légitime-

ment conclure, c'est qu'il est extrêmement rare. Tirer une conclusion contraire, ce seroit manquer de respect à tous, excepté à ce seul; ce seroit leur dire, vous êtes bien mauvais observateurs, ou vous faites bien peu d'attention aux maladies, ou vous les connoissez bien mal. Vous êtes bien éloigné de vouloir mériter un tel reproche : pour l'éviter, il faut nécessairement souscrire à la rareté des secondes petites veroles. C'est, je crois, vous accorder beaucoup, que de vous accorder une recidive sur cent malades ; & je finis cet article, par ce que dit, sur la généralité & sur la duplicité, WILLIS, qui paroit avoir pris le juste milieu. *L'homme, & l'homme seul, est attaqué une fois, & une seule fois en sa vie, par la petite verole. Si par hazard il s'en trouve un, qui ne l'ait jamais, & un autre qui l'ait deux fois ; ce sont de ces faits rares & inusités, qui ne dérogent point à l'observation commune, que tous les hommes sont sujets à cette maladie, & ne l'ont qu'une fois.* Telle étoit l'idée de M. BOERHAAVE: ses leçons, receuillies par M. HALLER, & que j'ai déja cité plus haut, le prouvent. Il y con-

confirme, qu'on n'a la petite verole qu'une fois. Il dit avoir vû un homme, qui l'eût quatre fois: Se seroit-il contredit si grossierement? Non assurement; mais il a crû qu'un seul cas ne ne méritoit pas, qu'on fit exception. *Rara non sunt artis.*

Vous rapportez une observation d'une seconde petite verole: elle est décisive; mais vous voyez, que je n'en ai pas besoin, pour être convaincu. Vous concluez ensuite avec raison, que les petites veroles inoculées, ne préserveront pas plus de recidive, que les naturelles: cela est évident. Vous le prouvez par l'histoire de *Cocanam Timoni*, fille du fameux inoculateur de ce nom. Voici le fait. Elle avoit été inoculée par son pere, & avoit eu la petite verole: son pere meurt; sa mere se remarie, & épouse M. HIBSCH: elle en a des enfans; on les inocule 20 ans après l'inoculation de *Cocanam*, qui est leur garde: en les soignant elle reprend la maladie & meurt. Je ne doute point de la fidélité de cette observation: j'ignore sur quel fondement M. de la CONDAMINE, qui apparemment n'a pas eu en main votre ouvrage, puisqu'il

qu'il ſuppoſe que vous faites deux perſonnes de *Cocanom Timoni* ſous ce nom, & ſous celui de Me. HIBSCH, & que vous les faites toutes deux mourir, ce à quoi vous n'avez pas penſé; j'ignore, dis-je, ſur quel fondement M. de la CONDAMINE, ſi exact d'ailleurs dans toutes ſes allegations, revoque en doute l'inoculation de *Cocanam*, & aſſure, qu'au moins elle n'a pas été faite par ſon pere. J'admets le fait tel que M. MAKENSIE le rapporte: mais de ce fait, & de quelques autres, qui ſont poſſibles, & dont je veux croire que quelques uns ſont arrivés, quoiqu'on en ait cité pluſieurs faux, je ne vois pas qu'on puiſſe tirer aucune inference défavorable à la méthode que je défens.

Il ne manque actuellement, pour ſatisfaire à votre derniere queſtion, que de déterminer, quel fond l'on doit faire ſur une inoculation, qui ne produit pas la petite verole. Il y a un certain nombre de gens, qui ne peuvent pas prendre cette maladie: ainſi il y en aura néceſſairement quelques uns, à qui on ne pourra pas la donner. On ne doit pas eſperer, que l'inoculation réuſſiſſe ſur eux; tout le monde en convient: mais,

mais, pour s'assurer si c'est par cette raison d'impossibilité qu'elle manque, il faut prendre des précautions, moyennant lesquelles on est sûr, que le venin auroit agi, s'il y eût eu un effet à operer. Je n'entrerai point actuellement dans le détail de ces précautions: elles se trouvent dans la seconde édition de l'inoculation justifiée. Ayez la complaisance de les supposer ici; & alors je puis vous repondre. *Il est sans aucun doute, que l'inoculation, faite suivant les regles, soit qu'elle ait fait éclore la maladie, soit qu'elle ne l'ait pas produite, garantit, de toute recidive, tous ceux qui ne devoient pas avoir la maladie deux fois; & le nombre de ces derniers est extrêmement rare.*

Cette possibilité doit-elle faire négliger l'inoculation? Je ne puis que repeter ici, ce que j'ai dit dans mon premier ouvrage, & ce qui se trouvera dans la seconde édition. C'est qu'en accordant, qu'un certain nombre de ceux, qui ont été inoculés, peuvent être attaqués dans la suite, par une seconde petite verole, ce n'est pas une raison pour ne pas les inoculer. Une opération, qui n'est accompagnée d'aucun

cun danger, ne doit jamais être négligée, quoiquelle ne mette pas à l'abri d'un ſecond peril tous ceux qui l'employent: il ſuffit qu'elle ſoit utile au plus grand nombre, & qu'elle n'empire point le ſort des autres. Il ſeroit abſurde d'exiger de l'inoculation, qu'elle préſerve d'une rechûte ceux, que la petite verole naturelle n'en auroit pas préſervé: elle conſerve ici tous ſes avantages; &, s'il y avoit des marques pour connoitre ceux qui ſont menacés d'une double maladie, la raiſon exigeroit, qu'on les réinocula dès qu'ils ſeroient gueris.

J'ai repondu à vos queſtions. Je finirai par vous en propoſer une. « La » petite verole naturelle eſt très dangereuſe: l'inoculation diminuë infiniment ſes dangers, & ne peut la donner qu'à ceux qui l'auroient euë: croyez vous que Dieu blame un moyen ſi propre à arrêter les ravages de cette maladie? Ou elle eſt un fleau, dont il a voulu punir l'humanité, un éguillon auquel il ne veut pas qu'on regimbe; en ce cas, ſans doute, l'inoculation eſt criminelle; ſans doute vous avez eu raiſon de vous élever avec force,

ce, contre cette pratique, & vous auriez pû prendre pour épigraphe

Ne quis discat prodesse improbis.

mais la curation même de la petite verole naturelle cesse d'être innocente. Plus on a travaillé & réussi à la perfectionner, plus on est coupable; personne ne l'est autant que vous. Ou c'est le resultat facheux de l'œconomie de l'univers, un accident physique contingent; & alors, il nous est permis d'en diminuer le danger, tout comme celui des autres maux, dont nous sommes menacés. Nous sommes exposés aux intemperies de l'air & des saisons; nous sommes exposés aussi inévitablement aux dangers de la petite verole; (il n'est question que de ceux qui peuvent la prendre;) nous nous mettons à couvert du premier mal, par des batimens, dont la construction coute souvent la vie, malgré toutes les précautions qu'on prend, à bien des hommes; l'inoculation est le batiment qui nous abrille contre les dangers de la petite verole; batiment qui, avec de bonnes précautions, coutera la vie à infiniment moins de gens, que les arts subordonnés à l'architecture; j'oserois dire à personne; seroit-

roit-elle plus criminelle que les moyens que cette ſcience employe? Je m'en remets à votre déciſion.

Un deſtin irrévocable aſſujettit, tous les habitans d'un païs, à paſſer, une fois en leur vie, ſur une planche extrêmement étroite, ſous laquelle coule un torrent profond, rapide & impétueux. L'expérience de dix ſiecles a apris, que, de dix perſonnes qui paſſent, il y en a au moins une qui tombe, & qui eſt noyée; ſans parler de celles qui tombent, & qu'on peut ſauver, mais qui, ayant été froiſſées, contre les rocs, dont le lit du courant eſt rempli, conſervent ſouvent, pendant toute leur vie, des infirmités, qui leur font envier le ſort de ceux qui ſont peris. Les mêmes obſervations, qui ont prouvé le danger de ce paſſage, en ont fait connoitre les cauſes. L'on a vû que pluſieurs tomboient par la peur de tomber: d'autres, parce qu'ils étoient trop peſants, & qu'ils donnoient à la planche de faux mouvemens: de troiſiemes, parce qu'ils étoient attaqués de vertiges, de défaillance, d'un accès d'épilepſie: de quatriemes, parceque la planche étoit couverte de glace: de cin-

cinquiemes, étoient renversés par un orage violent: d'autres périssoient, parce qu'ils avoient entrepris ce voyage de nuit. Plusieurs femmes enceintes tomboient, par la difficulté qu'elles ont à conserver leur corps en équilibre, & à voir l'endroit où elles doivent poser le pied. Un grand nombre étoit victime des mauvais conseils, que des gens bien intentionnés, & mal instruits, comme il en est tant, leur donnoient. Quelqu'un reflechit, & dit; puisque le passage n'est pas nécessairement mortel; puisque ce sont des circonstances accidentelles, qui le rendent si dangereux; puisque nous devons tous le passer, & que quand nous l'avons passé une fois, il est très rare que nous le passions une seconde: établissons, que tout le monde y passera, dans une certaine époque déterminée par l'abscence des circonstances défavorables. 1. Avant que de connoitre le danger: 2. avant que d'être venu trop pesant: 3. dans un tems où l'on n'aura point à craindre en route quelque accès de maladie: 4. lorsqu'il n'y aura point de glace sur la planche & que l'air ne sera point orageux: 5. en plein jour: 6. les femmes passeront

ront toujours avant l'age de la grossesse: 7. tout le monde passera sous la direction d'un bon guide qui déterminera le tems de son passage. Sans doute tous les gens sensés, tous les bons citoyens, sentiront l'utilité de ce projet: on le mettra en exécution; l'on remarquera qu'il a le plus heureux succès; qu'au lieu d'une dixieme partie des passans, qui perissoit, il n'en perit pas une deux-centieme, & qu'ainsi cet expedient en sauve plus des dix-neuf vingtiemes. Les choses étant dans cet état, pensez-vous qu'un pere raisonnable, qui aimeroit véritablement ses enfans, ne crût pas remplir un devoir, & ne suivit pas les mouvemens d'une tendresse éclairée, en leur faisant passer la planche à l'époque favorable, au risque d'un sur deux cent, plutôt que d'attendre, que le hazard les y conduise, aux risques d'un sur dix. J'espére que vous sentirez la justesse de ma comparaison, & que vous vous rendrez aux consequences.

Je finis; je n'ai peut-être été que trop long: mais j'avois deux puissans motifs pour tâcher de ne rien omettre: l'importance de ma cause; & la recompense

penſe flateuſe, que vous promettez à celui qui levera vos doutes, *une eſtime éternelle.* Si, contre mon intention, il s'étoit gliſſé dans cette lettre quelque expreſſion qui pût vous faire la moindre peine, je la déſavouë, comme abſolument contraire à ma façon de penſer. Souvenez-vous de cette belle ſentence de ST. AUGUSTIN, que vous avez mis à la fin de votre ouvrage. *Si notre ami ſe trompe, il faut l'inſtruire; s'il nous inſtruit, il faut l'écouter.* Et ſurtout, rendez juſtice à la pureté de mes intentions, comme je l'ai renduë aux votres. Notre objet commun eſt la vérité: nous la cherchons avec le même empreſſement; & celui des deux, qui la mettra dans tout ſon jour, eſt bien ſûr d'obtenir le ſuffrage de l'autre. Si vous accordez le votre à mes raiſons; ſi elles peuvent changer votre façon de penſer ſur l'inoculation; toute controverſe, relative au phyſique de cette méthode, (& c'eſt le phyſique, qui doit en regler le moral) ſera terminée. Il n'y a point de Medecins, il n'y a point de parens, qui ne ſe repoſent ſur vous, avec la plus entiere confiance, du ſoin d'aprécier les objections & les reponſes.

Si

Si vous êtes ſatisfait des miennes, tout le monde le ſera : il ne reſtera plus qu'à porter la méthode à ſon dernier degré de perfection; c'eſt la tache que tous ceux qui aiment les hommes vous impoſeront, pour payer les fraix du procès. Vous inoculerez, & le journal de vos attentions, & de vos ſuccès, deviendra le code des inoculateurs.

J'ai l'honneur d'être avec la conſidération la plus diſtinguée, &c.

FIN.

LETTRE

A MONSIEUR

HIRZEL

Premier Medecin & de la Societé Physique, de ZURICH ; *de la Soc. Oecon. de* BERNE, *&c.*

SUR QUELQUES CRITIQUES DE

M. DE HAEN,

Prem. Med. de LL. MM. Imp. Prem. Prof. &c.

PAR M. TISSOT,

D. M. de la Soc. Roy. de LONDRES, *de l'Acad. Med. Phyf. de* BASLE, *& de la Soc. Oecon. de* BERNE.

Fear not the anger of the wise to raise ;
Those best can bear advice, who merit praise.



A LAUSANNE,

Aux dépends de FRANÇOIS GRASSET.

MDCCLXII.



LETTRE

A

MONSIEUR MONSIEUR

HIRTZEL,

PREMIER MEDECIN DE LA VILLE DE ZURICH &c.



JE viens, Monsieur, de finir la lecture du nouvel ouvrage de Mr. de HAEN (*a*), contre Mr. DE HALLER. Ce dernier ne répondra point, parce qu'il n'a rien trouvé

A dans

(*a*) *Vindiciæ Difficultatum circa modernorum systema &c. Vien.* 1762.

dans ce volume, excepté les articles qui m'interessent, à quoi il n'ait déja répondu. D'ailleurs, pour faire une duplique, permettés-moi ce terme de barreau, en parlant d'un procès litteraire, il faudroit, ou qu'il fit préalablement biffer par un tribunal civil les injures personnelles dont cet ouvrage est rempli, ou qu'il mit son stile à l'unisson de celui de son adversaire; que ce dernier procédé est éloigné de son caractère. Toutes les vérités qu'il a retranché, de la derniere édition latine de l'*Apologia*, uniquement parce que, sans être utiles au procès, elles pouvoient faire de la peine à Mr. de HAEN, prouvent combien il lui repugne de blesser même par l'exposition des faits, bien loin d'aimer à le faire par l'aigreur des termes.

Son silence, dans ce cas, est conforme à la façon de penser d'un de ses plus illustres amis; *depuis que cette lettre est écrite*, me marquoit ce grand Medecin, par un postcript du 16. Janvier 1762. » J'ai reçu l'ouvrage de Mr. de HALLER, » sur l'irritabilité (l'*apologie*); » Je crois » que desormais il pourra se passer de ré» pondre à des critiques &c.

Vous savez que c'étoit aussi la maxime

me



me de Mr. de FONTENELLE; » ou » les critiques ſont bonnes, (diſoit-il, » ou elles ſont mauvaiſes; ſi elles ſont » bonnes on n'y ſauroit répondre, ſi el- » les ſont mauvaiſes elles tombent d'el- » les-même; il ne faut pas perdre ſon » repos, ni ſon tems, pour le donner à » l'envie, à la jalouſie, ou au caprice de » ceux QUI NE VEULENT PAS PENSER » COMME NOUS, on ne ſauroit les » mieux mortifier qu'en ne faiſant point » attention à eux.

Quelques perſonnes ont été ſurpriſes du ſtile injurieux de Mr. de HAEN; je ne l'ai point été. Cet habile Medecin a eu la candeur, à jamais louable, d'avouer dans la préface de ſes difficultés (*b*), que craignant, que ſes amis ne trouvaſſent trop amer le ſtile dont il ſe ſervoit contre des gens des lettres, il l'avoit adouci; mais qu'après ces adouciſſemens, les objections lui avoient paru ſi fort affoiblies, (l'on doit le croire), qu'elles ne pouvoient plus ſervir d'apui à ſa cauſe (*c*); ainſi il étoit bien à préſumer, que dans ce ſecond volume, qui, par une pro-

(*b*) *Difficultates circa modernorum ſyſtema &c.* Vien. 1761.

(*c*) *Difficultates pref. pag.* 4.

greſſion naturelle devoit être plus nerveux que le premier, l'*amertume des termes*, c'eſt, de ſon aveu, le ſynonime de *forces des raiſons*, ſeroit conſidérablement augmentée. Auſſi je ne connois point d'ouvrage plus vigoureux, au moins en ce ſens, & point d'homme plus mépriſable que Mr. de HALLER, ſi on l'eſt à proportion du mépris qu'on nous témoigne. Que ſes amis ſe ſont trompés ſur ſon compte, que l'Europe en a mal jugé! Mr. de HAEN diſſipe la prévention, il lui arrache le maſque trompeur qui en avoit impoſé juſques à préſent; l'homme reſte à nud, & ne fait pas un ſpectacle aimable; ayons cependant le courage de l'examiner, ne fut-ce que pour admirer la force du pinçeau & la vivacité des couleurs. Nous verrons un homme qui ſappe, d'une maniere honteuſe, la reputation du plus grand de ſes maitres (*d*); un homme qui croit avoir ſeul le droit de former des accuſations, ſans fondement & ſans preuves, contre les défenſes les plus claires (*e*); un homme qui ſe méle d'écrire de medecine, & qui voit & atteſte, ou

(*d*) Vindiciæ p. 18.
(*e*) p. 22.



ou atteste, contre ce qu'il voit, le contraire de ce qui se passe sous ses yeux (*f*). Un homme qui se conduit de façon à faire rougir pour lui ses adversaires même (*g*); qui accumule injustices sur injustices (*h*); qui avoit usurpé, en Europe, le rang d'un de ses premiers anatomistes, & qui est dans le fait fort inférieur à HEISTER (*i*); cette place n'est pas propre à enfler la vanité anatomique; infiniment petit comparé à WINSLOW (*k*); qui atteste des faits dont il connoit la fausseté aussi bien que sa propre existence (*l*); qui accuse ses amis pour éblouir le lecteur, & l'empêcher de s'apercevoir qu'il ne répond point aux principales objections qu'on lui fait (*m*); qui rejettant les causes des maladies qui tombent sous ses sens, en imagine d'autres dans des parties invisibles & qui ne sont pas susceptibles d'examen (*n*). Un homme que la

 passion

(*f*) p. 27.
(*g*) p. 28.
(*h*) ibid.
(*i*) p. 44.
(*k*) p. 133.
(*l*) p. 46.
(*m*) p. 50. Ses amis lui pardonnent.
(*n*) p. 66. Ce trait n'est pas particulier à Mr.

paſſion pour ſon ſyſteme rend fol (*o*); qui paroit avoir renoncé à l'humanité, & qui eſt le plus ingrat des hommes envers ceux auxquels il doit infiniment (*p*); qui mérite l'indignation des Juges de la vérité (*q*); qui a obligé un de ſes maitres à ériger des monumens éternels à ſa honte, dans leſquels on lui prouve qu'il s'eſt arrogé des decouvertes anatomiques, qu'il ſavoit avoir été faites, & mieux qu'il ne les énonce, avant même qu'il s'apliquât à l'anatomie (*r*); qui, malgré ſes proteſtations du contraire eſt, de tous les hommes, celui qui aime le mieux à parler de lui (*s*); qui eſt parvenu au comble de l'abſurdité (*t*); qui rampe en Medecine avec les anguilles, nage avec les poiſſons, coaſſe avec les grenouilles (*u*). Qui eſt indignement confondu en citant, comme

Mr. de HALLER, il lui eſt commun avec Mr. MORGAGNI, qui dit la même choſe que Mr. HALLER a dit. *De ſedibus & cauſis morborum per anatomiam indagatis*. p. 7. C'eſt un air de famille.

(*o*) p. 76.
(*p*) p. 78. 79.
(*q*) p. 82.
(*r*) p. 90.
(*s*) p. 92.
(*t*) p. 103.
(*u*) p. 123. 124.



me lui étant favorables, des témoins qui, dans l'examen, deposent contre lui (x); dont le misérable systême ne peut être étayé que par de tels apuis (y); qui étant convaincu de la vérité, la nie opiniatrement (z); qui défend misérablement sa cause par le secours des ruses (a); dont la candeur, qu'il vante sans cesse, est sur ses levres bien plus que dans son cœur (b). Ce n'est pas tout, & Mr. de HAEN est trop exact pour rien omettre; ainsi continuons a regarder, nous verrons un homme, qui n'a pas conservé, même l'ombre de la vérité, en parlant de son adversaire, & de lui relativement à leur maitre commun (c); qui attaque indecemment, avec une impétuosité aveugle, sans se souvenir des armes employées reciproquement (d); qui aime mieux diffamer un autre, en l'accusant de mensonge (c'est je pense la force de *sugillare mendacii*), que d'avouer sa propre erreur (e);

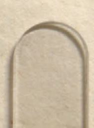
(x) p. 131.
(y) p. 132.
(z) p. 134.
(a) p. 140.
(b) p. 148.
(c) p. 152.
(d) p. 146. 161.
(e) p. 147.

dont les expressions, comparées aux expériences font horreur (*f*); dont les expériences, commodes mais ridicules, méritent peu de créance, & servent également à prouver le blanc & le noir, le jour & la nuit, le froid & le chaud (*g*); un homme que l'amour d'un systéme demicuit, & le vil desir de la reputation porte à étoufer la voix de la nature, & à ne publier que les expériences qui lui sont favorables, qui prostitue imprudemment une reputation mal acquise (*h*); qui rencontrant mille fois la vérité sur sa route, la repousse mille fois pour soutenir son glorieux systéme (*i*), & qui abuse indignement de la simplicité de ses lecteurs (*k*).

Voilà les traits principaux, j'omets les ombres & les nuances, elles sont de la même main. Qu'en penserésvous, Monsieur, vous qui, en gemissant de n'avoir trouvé, dans le premier ouvrage de M. de HAEN, que *des resultats*, tirés d'observations indeterminées de maladies, & presque tous refutés d'avance, le tout propo-

(*f*) p. 165.
(*g*) p. 181.
(*h*) p. 187. 188.
(*i*) p. 193.
(*k*) p. 247.

proposé avec un zele qui deceloit bien plus l'esprit de parti, qu'un amour sincére de la vérité, vous consoliés en esperant que Mr. de HAEN prouveroit, par un aveu sincere de ses erreurs, à tout l'univers, combien un Sage peut tomber, mais jusques à quel point il peut, par une victoire sur lui-même, s'élever au-dessus de sa chûte? Que dira notre ami Mr. ZIMMERMAN? Humilié d'avoir si mal connu son Parent, son hôte, son maitre, son ami, il ne s'apliquera pas le mot du CORREGE *ed io anche son pittore?* Ou s'il l'est il l'est bien mal-adroitement; & il me rapelle les plaintes de TACITE, dans la préface de la vie de son beau-Pere. Dans les tems vertueux qu'il regrette, » plusieurs, non par orgueil mais » par cette confiance que la probité in- » spire, oserent écrire leur propre vie. » RUTILIUS & SCAURUS n'en furent ni » moins estimés ni moins crus; tant il » est vrai que les siecles où il y a le plus » de vertus en jugent le mieux". Observation heureuse, à l'aide de laquelle on explique une infinité de phœnomenes, qui, de nos jours, paroissent incomprehensibles à ceux qui ne l'ont pas faite. Du tems de TACITE non seulement



personne n'écrivoit plus sa vie, mais on n'osoit écrire celle des autres qu'après leur mort, & il falloit même s'en justifier. » At mihi nunc narraturo vitam » hominis defuncti venia opus fuit, quam » non petissem, ni cursaturus tam sæva » & infesta virtutibus tempora.

Mr. ZIMMERMAN a-t-il donc cru les hommes regenerés depuis TACITE, & ses contemporains meilleurs que ceux de ce grand historien? ou n'a-t'il vécu que dans l'heureux païs des Troglodites? Aux yeux du public il se justifieroit par la raison que Mr. de HAEN lui fournit, j'ai écrit dira-t'il parce que Mr. de HALLER m'a fait écrire; mais ses amis instruits du contraire, & qui conservent ses lettres, se contenteront-ils de cette defaite? Vous savés, que l'acceuil brillant que les Poësies de Mr. de HALLER reçurent à Paris, quand la traduction Française parut en 1750, ont été l'occasion de cette vie. Chacun vouloit connoitre l'auteur qui faisoit les delices de cette capitale, & l'on interrogeoit continuellement Mr. le Docteur HERENSCHWANTS que la reputation dont il jouissoit, a si juste titre, repandoit dans le plus grand monde. N'ayant jamais eu

occasion de vivre avec Mr. de HALLER, il demanda, plusieurs details, qu'il ignoroit, à Mr. ZIMMERMAN, qui le satisfit, par la lettre que vous avés vu dans le Mercure de Neufchâtel; ou un autre ami l'obligea de la faire inserer; persuadé, sans doute, que cette lecture ne seroit point indifferente à des ames patriotiques.

Il arriva à l'Auteur ce qui arrive tous les jours à ceux qui esquissent un sujet riche & interessant; un essai ne les satisfait pas, & la brochure devient volume. Cette metamorphose est heureuse entre les mains de ceux, qui, comme Mr. ZIMMERMAN, paroitront toujours trop courts, même après avoir fait un gros livre; mais que de cas, dans lesquels on desire la métamorphose contraire, & que d'in-folio l'on voudroit changer en brochures. Si Mr. de HALLER, qui connoissoit les lecteurs modernes, avoit été le maitre, l'ouvrage n'auroit pas paru. Mr. ZIMMERMAN, qui pensoit que les usages louables des anciens vertueux, étoient utiles dans tous les siecles, le publiat; & s'il a joui, pendant plusieurs années, de la satisfaction d'aprendre que le projet & l'exécution é-

toient aplaudis, il l'a payé bien chérement aujourd'hui, par la honte d'avoir ſi mal jugé, ou ſi ſort deguiſé l'homme dont il avoit fait ſon étude. Il lui reſte une reſſource, c'eſt d'oppoſer Mr. de HAEN à lui-même, & de répondre à ceux qui le chicaneront, cet homme dont vous venés de voir le portrait eſt *un excellent homme* (1).

Il nous reſte des monumens précieux de la tendre amitié des grands hommes, qui ornoient les beaux jours de la Grece & de Rome; notre ſiecle ſeroit fletri aux yeux de la poſterité, ſi les libelles, fruits de l'envie, de la jalouſie & de la haine, qui animent, contre leurs collegues, tant de gens de lettres, pouvoient lui parvenir; mais, heureuſement, ils paroiſſent faits pour mourir avec les petites paſſions qui les ont dictés; ſemblables à ces inſectes horaires, qu'un coup de ſoleil vivifie, & qui retombent dans l'engourdiſſement au moment où la chaleur ſe ralentit.

Les Medecins futurs loueront, comme nous les louons aujourd'hui, tous les ouvrages pratiques de Mr. de HAEN; ils

(1) *Vindiciæ* p. 174. & ailleurs.



ils ignoreront qu'il a volé quelques heures de ſon tems, à la ſcience de conſerver les hommes, à laquelle il s'eſt conſacré avec tant de ſuccès, pour dechirer un de ſes contemporains dont la mémoire leur ſera très chere, & dont les expériences lumineuſes les éclaireront, quand le ſouvenir même des tâches dont on a voulu les obſcurcir ſera éteint. La vérité leur parviendra : les petits moyens employés pour l'étouffer périront avec nous, & n'iront point nous deshonorer à leurs yeux.

En tirant cet horoſcope des ouvrages polemiques, il ne paroit pas conſequent de les refuter, & d'en faire en les refutant ; auſſi je n'aurois point pris la plume pour repondre à Mr. de HAEN, ſi je n'avois vû dans ſon ouvrage que des erreurs de doctrine ; d'ailleurs, je ne me bats point pour plus fort que moi ; je haïs les diſputes ; je dois les craindre avec un adverſaire dont je reconnois la ſupériorité des talens & des lumieres ; je n'ai pas de tems à perdre en guerre litteraires ; celle-ci n'eſt point néceſſaire à l'affermiſſement des vérités qui l'occaſionent, & elle ſera très inutile pour

y ramener ceux qui n'ont pas été convaincus jusques à présent; mais dois-je, & puis-je voir en silence, que par un procedé, qu'il convient de ne pas trop analyser, *latet anguis sub herbâ*, l'on s'apuye de mon autorité pour condamner un ami sur deux articles sur lesquels je pense précisément comme lui. Que diroit Mr. de HALLER, non de la chose, que lui importe mon assension? mais du procedé? Que diriés-vous, que diroient tous mes autres amis, ceux-même de Mr. de HAEN, tous ceux enfin qui liront son ouvrage & l'*Avis au Peuple*, si je ne devoilois pas des sophismes, qui paroissent fort propres à me commettre avec un homme a qui, heureusement, les sophismes n'en imposent pas?

Je n'ai pas assés de cette sublime philosophie de Mr. de HAEN qui lui fait regarder la reputation comme rien (*l*). Je crois avec Mr. de HALLER, avec vous (*m*), avec beaucoup d'autres petits hommes, que le sentiment de la considération & de l'estime de nos contemporains, est un des plus vifs & des plus agréables dont nous puissions être

(*l*) pag. 17.

(*m*) *Socrates rustique* p. 201.

être affectés, & je croirois très dangereux d'en afoiblir la force; c'est le mobile le plus puissant des actions humaines; l'on se fait plus souvent un cal sur la conscience que sur la vanité; & tel, que l'amour du devoir, qui devroit être le premier des motifs, & qui l'est encore pour les cœurs vraiment vertueux, tel dis-je que l'amour du devoir ne retient ni ne pousse, est souvent empeché du grand mal & porté au grand bien par l'ambition de cette reputation que Mr. de HAEN vilipende, par l'amour de l'honneur, dont vous dites si bien, » en voiant » ce ressort agir si généralement chés » tous les hommes & dans tous les états, » pourrions nous y méconnoitre une des » plus sages vuës du Créateur, qui sem» ble inviter fortement le legislateur a » en profiter.

La Societé seroit perdue, si, avant que d'avoir regeneré les hommes, on éteignoit chez eux, l'envie qu'ils ont de se distinguer dans les differents rolles qu'ils ont à remplir. Je sens que, comme Medecin, je serois extremement flatté de la reputation dont Mr. de HAEN jouit à ce titre; mais il y en a une, c'est celle d'homme vertueux que j'ambitione bien

plus

plus vivement ; la mériterois-je si je me prête au temoignage erroné qu'on tire de quelques foibles productions, pour concourir à battre l'un des hommes, auxquels je suis le plus attaché. Ce seroit le comble de la bassesse, & mentir à la vérité.

Le siege de la pleuresie, & l'origine du miliaire, sont les deux objets, à l'occasion desquels, Mr. de HAEN m'a mis dans la nécessité de lui repondre, en me faisant dire le contraire de ce que je pense ; mais puisque j'ai la plume à la main, je saisirai cette occasion pour toucher quelques autres articles, ou du précédent ouvrage, (*Difficultates*), ou de ce dernier (*Vindiciæ*), dans lesquels je suis interessé.

Mr. de HAEN, s'est excusé sur la vivacité de ses expressions dans le premier, par la trop bonne raison, comme je l'ai deja dit, quelles étoient l'ame de l'ouvrage ; un aveu aussi humble doit les faire oublier ; & je n'ai pas à me plainde ses mots dans le dernier ; mais quels qu'ils eussent été, je n'aurois pas crû devoir m'avilir jusques à la grossiereté pour punir celle d'un autre, & l'auteur du traité de la *colique de Poitou*, de *la degluti-*

glutition difficile, de *l'histoire d'une maladie rare*, des differents volumes du *ratio medendi*, *de la division des fievres*, *des theses sur les hemorroides*, retrouvera, dans cette lettre, le stile de celle que je lui addressai il y a trois ans, & la façon de penser, sur le Medecin, que vous avés vû dans celles à M. ZIMMERMAN & à M. de HALLER. J'espere que je ne pourrois pas m'oublier jusques à écrire un libelle; on trouve rarement du fiel dans les ouvrages de ceux qui n'ont pas apris à le sanctifier par des passages, ou par des elans de devotion; mais je suis sûr que je n'oserois pas vous l'adresser; & je voudrois fort que vous pussiés dire de ma lettre ce que vous avés dit de l'*Apologie*; » J'ai » vû jusques à quel point l'on peut op- » poser la modestie & la douceur aux » passions les plus animées, & conserver » la considération, & même l'amitié & » le respect pour le mérite de son ad- » versaire, sans deroger en quoique ce soit » aux droits de la vérité.

Je sens cependant que quand un homme connu, & en place, lache contre un homme respectable, un ouvrage tel que celui qui vient d'échaper à Mr. de

Haen

HAEN, il seroit peut être à souhaiter, pour l'honneur de l'humanité, pour le bien de la Societé, pour la tranquilité des gens de lettres, tranquilité si essentielle aux progrès des sciences, que quelque homme courageux traita ce procedé d'une façon digne des sentimens qu'il inspire; mais il y a des emplois très-néceſſaires, au maintien de l'ordre, dont les honnêtes gens voient la néceſſité, & dont ils ne se chargent pas. Cette police des corps qui leur donne de certains droits sur tous leurs membres, n'exigeroit-elle point que ceux auxquels apartient l'auteur d'un libelle, lui donnaſſent, au moins, des marques éclatantes de leur improbation, s'ils ne se croyent pas autorisés à faire plus.

Mr. de HALLER a établi, d'après les faits, que la pleure est insensible, & qu'elle n'est pas le siege de la pleuresie. Indépendamment de toute autre preuve, il allegue une observation journaliere de pratique, attestée par Mr. BOERHAAVE même, c'est que le point pleuretique augmente dans le tems de l'inspiration, qui est celui ou la pleure, étant le moins tendue, devroit le moins souffrir. Je ne crois pas inutile de vous

rapel-

rapeller ici un passage de Mr. TRALLES, l'un des Medecins de nos jours, qui a vû le plus de malades, qui les a le mieux vû, & qui a le plus heureusement allié les connoissances théoretiques a une vaste pratique. »Il faut observer, (dit-il), » que le siege de cette maladie, n'est point, » comme on le pense vulgairement, » L'INSENSIBLE PLEURE; cela est certai- » tainement demontré très clairement par » cette observation, c'est que la pleure est » plus tendue pendant l'expiration, & que » le point redouble pendant l'inspiration; » qu'ainsi les pleuretiques souffrent moins » quand la pleure est le plus tendue, & » souffrent plus quand elles se relache (4). Cetre opinion n'est pas nouvelle; Mr. VAN SWIETEN a prouvé quelle remonte jusques à HIPPOCRATES; qu'elle a eu dans tous les siecles des protecteurs du plus grand nom, & qu'un grand nombre d'ouvertures de cadavres lui sont favorables. Mr. de HAEN qui veut la détruire, s'apuye sur l'autorité de six auteurs qu'il cite (5). Mr. de HALLER lui répond que Mr. LIEUTAUD qui a dissequé plus de deux mille cadavres est pour lui. Mr. de

(4) *De opio part. 2. p. 101.*
(5) *Difficultates* p. 42 – 49.



de HAEN infirme cette autorité par un argument qui n'est pas insoluble ; mais, ce a quoi je ne me serois pas attendu, il m'atteste comme partisan de son opinion qui met le siege de la pleuresie dans la pleure. J'avois declaré, trop positivement, le contraire, pour craindre qu'on ne m'entendit pas ; comment est-ce qu'on a pû s'y méprendre ? L'erreur de Mr. de HAEN est ingenieuse. Il supose, comme une vérité établie, que tous les Medecins n'apellent jamais pleuresie, que l'inflammation de la pleure ; & ajoute, vous dites, Mr. de HALLER, que la pleuresie est très rare ; Mr. TISSOT dit qu'elle est une des maladies les plus fréquentes, donc Mr. TISSOT vous condamne. Le sophisme est aisé à demêler comment Mr. de HAEN a-t-il pû se laisser éblouir. Mr. de HALLER, parlant anatomiquement, dit que la pleuresie, en entendant par la *une inflammation de la pleure est une maladie très rare* ; il ne dit pas un mot de la rareté ou de la fréquence de cette maladie qu'on apelle pleuresie en pratique, & qu'on connoit par le point, la fièvre aigue, la difficulté de respirer & la toux, sans s'embarasser du siege. Moi je dis que cette mala-

maladie, telle que je viens de la décrire est très fréquente, mais qu'elle *ne depend pas de l'inflammation de la pleure, & que cette inflammation est très rare.* Où est notre opposition?

Mr. de HAEN cite le §. 88. de mon ouvrage. Je dis dans le 83, la pleuresie n'est point une maladie différente de la peripneumonie; dans le 84, sa cause est, tout comme de cette premiere maladie, une inflammation du poulmon; j'ajoute, dans le 85, quelques fois l'inflammation du poulmon se communique à la pleure, mais cela n'est pas ordinaire. Peut-on établir plus clairement & plus positivement que l'inflammation de la pleure est une maladie très rare, ce qui est précisement le sentiment de Mr de HALLER; peut-on être plus d'acord, & qui auroit pu croire qu'on feroit servir des expressions aussi claires à condamner ce qu'elles établissent. Si Mr. de HAEN n'a pas mieux compris les autres témoins qu'il cite, son ouvrage répondra mal à son but; & si quelqu'un lit celui-ci, sans avoir lû le sien, quel jugement portera t-il du tout par l'échantillon? Croira-t-on, sans recourir à l'ouvrage de Mr. de HAEN qu'il a pû faire une telle méprise, &

com-

comment l'expliquer ? Il semble qu'il a prevû cette difficulté il y a trois ans ; & qu'il ait voulu en donner d'avance la solution, dans l'épitre dedicatoire qu'il m'adressa ; permettés-moi de raporter le morceau. » Comment, n'avés-vous pu voir, » Monsieur, me dit-il, après plusieurs po» litesses, dans les auteurs que vous ci» tés, que ce que vous en cités ? Et com» ment n'y avés vous pas trouvé ce que » j'y trouve ? Je crois en entrevoir la rai» son, & j'ose vous la revéler. Vous avés » le foible de tous les partisans de l'inocu» lation.

Quel homme est sans défaut, & quel Roi sans foiblesse ?

» Vous avés aperçu dans vos livres, » quelques mots, quelques passages peut » être qui, au premier aspect, vous ont » paru decisifs pour vous ; l'enthousiasme » vous a gagné ; & trop enyvré d'une dé» couverte si flateuse, vous avés confié au » papier ces monumens précoces de votre » gloire, persuadé qu'il étoit inutile de lire » en entier un auteur dont le sentiment » vous favorisoit au premier abord. Qu'ai-je à ajouter ? *Mutato nomine, de te, fabulam narrasti.*

Ce

Ce que je n'ai pas dit, dans l'*Avis au Peuple*, où cela étoit inutile, mais que je dois dire ici où il eſt néceſſaire, c'eſt que de ſept cadavres, morts avec le point pleuretique, dont j'ai ouvert & examiné la poitrine, *voulant l'examiner & chercher la cauſe du mal*, je n'en ai trouvé aucun qui eut la pleure affectée. Le poulmon, chez trois, exceſſivement enflammé, chés un, commençant à ſe gangrener, chez trois enflammé généralement, & commençant à ſupurer, étoit le ſeul ſiege du deſordre qui avoit cauſé la mort.

Ne pourroit-on pas, ſans avoir jamais ouvert de pleuretiques, conclure que la pleure eſt très peu ſuſceptible d'inflammation, par le bon état dans lequel on la trouve ordinairement, dans des cadavres dont les poulmons ſont enflammés, ſcirreux, petrifiés, ſupurés, gangrenés? Ne peut-on pas le conclure de la nature de cette membrane & de ſa ſituation?

L'aptitude à l'inflammation depend de pluſieurs cauſes; la premiere c'eſt le nombre des vaiſſeaux qui ſe diſtribuent dans une partie. Quelles parties, à cet égard, ſeront moins ſuſceptibles d'inflammation que celle dont je parle, & toutes

toutes les autres membranes qui lui ressemblent ? J'en apelle au témoignage des anciens, ce tribunal favori de Mr. de HAEN, qui ont rangé ces parties dans la classe des spermatiques, qu'ils croyoient n'être ni formées ni nourries par le sang.

La seconde cause du plus ou moins d'aptitude à l'inflammation, c'est la facilité que les vaisseaux ont, ou à se dilater avec phlogose, c'est l'inflammation par engorgement, ou à laisser échaper leur sang dans la cellulosité voisine, c'est l'inflammation par épanchement : trouvez-vous cette facilité bien grande dans la pleure ? Rapellés vous, Monsieur, les ophtalmies que vous avés traitées ; elles vous fourniront un exemple frapant de la vérité de cette observation ; vous avés vû la conjonctive, qui n'est qu'une cellulosité lache & très vasculaire, enflammée à un degré étonnant, pendant que la sclerotique, membrane serrée & peu vasculaire, qui lui est unie, n'est que peu ou point alterée.

La position, relativement aux impressions des corps étrangers, est encore, pour ne pas parler de plusieurs autres, une cause qui influe beaucoup, toutes les

autres

autres égales, ſur la fréquence ou la rareté de l'inflammation.

En comparant la pleure au poulmon, n'eſt-on pas frappé de la différence ſenſible qui ſe trouve, à tous ces égards, entre ces deux parties ; & ne juge-t-on pas aiſément, que le poulmon doit être enflammé infiniment plus ſouvent que la pleure? Cependant l'on obſerve beaucoup plus ſouvent la maladie qu'on apelle en pratique pleureſie, que celle qu'on apelle peripneumonie. Cette ſeule remarque n'eſt-elle pas ſuffiſante pour perſuader que la pleureſie n'eſt ordinairement qu'une inflammation de poitrine, accompagnée d'une douleur.

Les obſervations faites dans les ouvertures du bas ventre confirment ces idées. L'on trouve tous les jours les inteſtins, & les autres parties de cette cavité, enflammés, ſans que le peritoine le ſoit ; mais le peritoine eſt de la nature de la pleure ; ces deux parties ſont donc moins inflammables que le poulmon & les inteſtins ; & qui peut en douter? Il n'y a que quelques ſemaines que j'ai vu cette obſervation verifiée, d'une façon marquée, dans le cadavre d'une femme morte d'un mal dans la veſſie, dont je donnerai peut-être un jour l'hiſtoire ; les in-

testins, l'omentum, la vessie étoient excessivement enflammés, & commençoient à se gangrener, le peritoine étoit très sain.

L'Insensibilité du péritoine est proprement étrangere à mon sujet; permettés-moi, cependant, de joindre ici une observation toute recente qui paroit la demontrer. Je fus apellé le 29. May par un pauvre homme, qui me dit que sa femme étoit très mal, & que le Chirurgien ne vouloit plus rien faire sans mon avis. Je trouvai une femme de quarante quatre ans au sixieme jour d'une septieme couche, avec une hernie inguinale, assés considérable, qu'elle portoit depuis quelques années, qui avoit augmenté pendant la couche, & qui étoit étranglée depuis trois fois vingt-quatre heures. Le Chirurgien, apellé seulement la veille, avoit employé, sans succès, les remedes les plus convenables; il tenta encore une fois, en ma présence, la reduction avec beaucoup d'adresse; mais elle étoit impossible. La malade perdoit ses forces d'un moment à l'autre; le ventre étoit excessivement tendu, & elle y souffroit des douleurs atroces. Depuis deux fois vingt-quatre heures elle vomissoit

ſoit tout ce qu'elle prenoit, & une quantité de matieres vertes & extremement fœtides ; les lochies étoient ſupprimés ; la mort étoit ſure dans vingt-quatre heures ſans l'opération, qui, dans l'état actuel, étoit un remede très incertain. Nous lui préſentâmes les choſes ſous ce point de vuë ; & elle ſe determina à la ſouffrir avec beaucoup de fermeté. Nous revinmes au bout de trois quart d'heures, les forces avoient ſi fort dechu, que nous balançames de nouveau ſi nous hazarderions l'operation. La régle de CELSE nous decida. Mr. LEVADE la fit avec toute l'habileté poſſible. Quelque prompte que fut la ſection de la peau, qui étoit deja rouge & enflammée, la malade jetta les hauts cris. Quand nous fumes parvenus au péritoine, qui avoit acquis beaucoup d'épaiſſeur mais qui n'avoit point changé de couleur, pendant tout le tems qu'on employa à en couper les differentes lames, la malade nous aſſura qu'elle n'avoit d'autres douleurs que ſes douleurs atroces du bas ventre, & une vive cuiſon des bords de la playe, mais qu'elle ne ſentoit pas l'inſtrument. L'inteſtin étoit exceſſivement enflammé, & nous fumes perſuadés, que dans deux

matoires de la pleure observées quelquesfois prouvent, que chez quelques sujets, cette membrane n'est pas absolument denuée de vaisseaux sanguins, mais on doit au moins en conclure combien les observations contraires sont rares.

Si, aux observations anatomiques, on joint les observations pratiques, elles sont également favorables au parti que je défens. Le point de côté, ce signe caractéristique, dans l'esprit de tant de gens, de l'inflammation de la pleure, ne disparoit-il pas tous les jours, où après une saignée, ou après quelques crachats de sang un peu abondans, quelquesfois après un simple lavement, après une sueur même, qui dissipe ce symptome sans soulager la maladie; & cette évanescence, n'est-elle pas une forte presomption, pour ne pas dire une preuve, que l'inflammation de la pleute n'en est pas la cause; puis qu'autrement la maladie auroit fini avec la douleur; car s'il est de l'essence de la pleure enflammée d'ocasionner le point, & cela ne se peut pas autrement si elle est sensible, parce que dans une membrane le plus petit engorgement produit une distension considerable, il faut nécessairement que la maladie

die finiſſe quand la douleur ceſſe. Mais elle continue cependant après la ceſſation du point, elle tuë le malade ſans que jamais cette douleur reparoiſſe, & ſans que l'on trouve dans le cadavre aucune læſion de la pleure; quoi de plus frapant contre l'opinion que M. de HAEN adopte. N'eſt-ce pas plutot au poulmon qu'on doit attribuer cette douleur; il eſt peu ſenſible, mais enfin il l'eſt, l'on ne peut pas en douter; il l'eſt même aſſés chez quelques malades, j'en ai vu pluſieurs qui y éprouvoient des douleurs vives, & le prompt ſoulagement qu'ils recevoient en reſpirant une vapeur émolliente ne laiſſait pas de doute ſur le ſiege du mal. Il a des nerfs & la pleure n'en a point; une foible ſenſibilité paroit même eſſentielle a ſes fonctions, & non point à celles de la pleure. L'on comprend aiſément, comment dans un organe mol & flexible, l'inflammation ne produit pas toujours le même effet relativement à la douleur; comment elle peut naitre, ou ne pas naitre, diſparoitre, revenir, ceſſer tout à fait. La compreſſion de la partie charnuë du diaphragme, n'eſt-elle point dans certains cas la cauſe du point?

L'obſervation précédente mêne à une reflexion très naturelle, c'eſt que s'il eſt bien demontré qu'il y a des pleureſies telles que tous les Medecins les definiſſent par les ſymptomes (8), ſans une véritable inflammation de la pleure, la douleur qu'on ſent quand elle eſt réellement enflammée, ne prouveroit pas ſa ſenſibilité; 1°. par ce qu'il eſt rare, ſi même jamais on l'a vu, qu'elle ſoit enflammée ſans une partie du poulmon, ou des muſcles intercoſtaux, ou du diaphragme; & dans ces cas l'inflammation ſeule de ces parties produiſant la douleur, cette douleur ne prouve point la ſenſibilité de la pleure. 2°. En la ſupoſant enflammée ſeule, la compreſſion qu'elle occaſionne ſur les parties qui l'environnent eſt la cauſe de la douleur, tout comme un foie ſcirreux, incapable de tout ſentiment, occaſionne tous les jours de violentes douleurs au creux de l'eſtomac. Ainſi ſi l'état maladif ne prouve point la ſenſibilité, les expériences poſitives faites dans l'état de ſanté qui en prouvent l'inſenſibilité, reſtent dans toute leur force; & quand on accorderoit à M. de HAEN, aude-

(8) BOERHAAVE Aphor. 875.

au-delà de ce qu'il peut demander, sur le siege de la pleuresie, la pleure n'en resteroit pas moins insensible telle que le Créateur l'a faite; & quelques observations positives contraires, qui seroient l'effet d'une aberration de la nature, ne lui donneroient pas plus le droit d'en conclure sa sensibilité, que l'observation qu'il nous a donné, sur l'insensibilité des très sensibles parties qu'on coupe dans l'opération de la taille, ne lui donneroient le droit d'en tirer une conclusion générale; conclusion, contre laquelle, il a lui-même prémuni ses lecteurs (9).

Une autre observation, qui paroit prouver que le siege de la pleuresie n'est pas dans la pleure; c'est la terminaison fréquente de cette maladie par les crachats. Je sais que SYDENHAM, M. FREIND, M. de HAEN, & d'autres, ont écrit, avec raison, que cette terminaison n'étoit pas plus utile dans ces maladies que dans d'autres; mais sans examiner si elle est utile, je vois qu'elle se fait; je vois que les crachats abondans,

(9) *Ratio medendi part. 6. p. 184. & Vindiciæ.*

& bien caracterisés, amandent quelques fois dans un quart d'heure l'état d'un malade que tous les Medecins du monde apelleroient pleuretique. Je leur demande à tous, s'ils conçoivent que la cause que ces crachats enlevent fut dans la pleure. Je n'ignore point tout ce qu'on a écrit pour expliquer ce fait, mais j'avouë que je n'ai rien trouvé qui me satisfit ; & je comparerois volontiers tout ce qui s'est dit sur cette matiere, aux ouvrages qu'ocasionna la dent d'or de Silesie. Qu'on m'objecte tant que l'on voudra les resorptions de pus, les metastases, j'en sais l'histoire, j'en vois frequemment, mais je n'y vois rien qui eclaircisse le fait en question. J'en apelle à tous les Medecins veridiques & éclairés ; qu'ils oublient ce qu'ils ont cru la-dessus sur la foi d'autrui & sans examen ; qu'ils se fassent table rase, c'est le seul moyen de decouvrir le vrai dans la nature, quand on a été imbus de la doctrine des livres ; qu'ensuite ils ouvrent une poitrine, qu'ils l'examinent attentivement, qu'ils observent plusieurs pleuretiques, qu'ils remarquent attentivement leurs crachats, qu'ils remarquent ce qui se passe dans un de ces cas comme celui dont je parlois, ou les crachats

tirent tout à coup un homme des portes de la mort, & qu'ils me disent s'ils croient que la pleure en étoit la source, que c'est de la pleure que viennent ces matieres, si elles peuvent en venir? Non Monsieur, vous ne jugerés pas la chose possible, & la créance de vingt siecles peut accréditer cette erreur, mais non pas en faire une vérité.

Les vomiques après les inflammations de poitrine proprement dites, & après les pleuresies ne sont pas rares. Je vois qu'après l'une & l'autre maladie elles ont les mêmes symptomes, elles se vuident également par l'expectoration, elles se remplissent avec la même facilité; je reconnois la même maladie. Je conçois distinctement qu'après les pleuresies, si leur siege étoit dans la pleure, les vomiques devroient toujours se terminer par l'empyeme, & je conclus de tout cela que dans la pleuresie comme dans la peripneumonie le mal a été dans le poulmon. Ce qui acheve de me le persuader c'est que je vois que parmi les vomiques dont le siege est évidemment le poulmon, les unes ne sont jamais remplies sans des douleurs assez vives, les autres n'en occasionnent jamais; Je con-

clus que puisque de deux vomiques l'une produit de la douleur & non pas l'autre, il est très possible que la même chose ait lieu pour deux inflammations de poulmon. Et tous ces faits resumés me fondent à établir 1°. que M. de HALLER a eu raison de croire l'inflammation de la pleure très rare. 2. Que j'ai eu raison de le croire & de le dire comme lui. 3. Que M. de HAEN se trompe en affirmant le contraire. 4. Qu'il a eu tort de ne pas lire plus attentivement mon ouvrage avant que de s'en servir pour condamner la vérité & mon ami. Comparés cette conduite avec la vive apostrophe dans laquelle il reproche à M. de HALLER *d'être indignement confondu en citant, comme lui étant favorables, des temoins qui, dans l'examen, deposent contre lui* (10), & après la comparaison jugés. A qui apartient plus legitimement ce droit, qu'à vous, Monsieur, qui vous êtes donné la peine de traduire les deux ouvrages qu'on met en opposition, & qui les avez orné l'un & l'autre d'une préface. Ce seroit le moment de vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait;

(10) *Vindiciæ* p. 131.

fait; mais pour m'éxprimer avec le premier écrivain de nos jours, *comment faire des remercimens à ceux qui nous louent?* & que dire à un homme qui parle de moi comme vous en avés parlé : Il n'est possible d'envisager ce morceau qui depare le reste de votre admirable préface, que comme l'effort d'une ame aussi sensible & aussi poëtique que la votre, en faveur d'un ami dont l'intention lui a paru belle. Avez-vous vû, en vous appropriant ces deux ouvrages, qu'ils renfermassent des doctrines contraires?

J'allois passer à un autre article, mais je reçois dans ce moment l'immortel ouvrage de M. MORGAGNI; je vois que la lettre vingtieme & la suivante, traitent du siege des maladies inflammatoires de la poitrine, & quoique cette question me paroisse suffisamment éclaircie, il est bien naturel d'examiner si les observations de ce grand homme, me seront favorables où contraires. Il en raporte trente & une de VALSAVA, & dix-huit des siennes propres. Des trente & une premieres, il y en a vingt-quatre sur des cadavres dont la maladie avoit été bien évidemment, ce qu'on appelle

appelle en pratique pleuresie (*), le cas de sept autres est moins évident, ils apartiennent si l'on veut aux peripneumonies ; voyons ce qu'on a observé. M. MORGAGNI fait cette analyse luimême (11).

Vingt-sept n'ont eu aucune alteration quelconque de la pleure. Des quatre autres deux l'ont euë enflammée, mais si legerement en comparaison du poulmon qu'on voioit évidemment que c'étoit l'inflammation du poulmon qui s'étoit communiquée à la pleure ; ce qui, pour le dire en passant, confirme l'exactitude de ce que j'ai avancé dans l'*Avis au Peuple*. Dans le troisieme cette inflammation étoit considérable, mais moins que celle du poulmon ; dans le quatrieme il y avoit inflammation de ces deux parties sans adhérence.

M. MORGAGNI se fait ici une question

(*) Cette proportion de 24. à 7. prouve qu'en Italie, comme ici l'inflammation de poitrine avec point, est plus fréquente que celle sans point. Les observations de M. MORGAGNI le confirment aussi.

(11) *De sedibus & caussis morborum per anatomen indagatis* T, I. p. 202.

ſtion intereſſante ; lors même, dit-il que la pleure a été enflammée, eſt-ce cette inflammation qui a été la cauſe de la douleur ? Il remarque (12) que dans un des cas où la pleure s'eſt trouvée enflammée, & c'eſt un des deux où elle l'étoit le plus, il n'y avoit point eu de point pleuretique ; obſervation très importante. Il avoit dit (13) precédemment » juſques à préſent, nous avons été » contraints de deduire par conjecture, la » cauſe du point, de la connexion du » poulmon à la pleure, mais il y a des » obſervations dans leſquelles, outre cet- » te connexion, il y avoit inflammation » de la pleure, ſans qu'il y ait eu dou- » leur pleuretique ; quoique ce ſoit à » cette inflammation que pluſieurs l'attri- » buent ; & il avoit deja rejetté (14) l'adheſion du poulmon enflammé à la pleure pour cauſe du point. Il paroit (15) pancher, & je vois avec plaiſir que j'ai penſé comme cet excellent homme, à l'attribuer au poulmon même, en donnant une obſervation qui prouve l'erreur de ceux, qui, pour prouver que le ſiege

(12) p. 202. §. 57.
(13) p. 201.
(14) p. 199.
(15) p. 202. §. 62.

ge de cette maladie eſt la pleure, & non pas le poulmon, ôtent toute ſenſibilité à ce viſcere.

De ſes propres obſervations onze ſont ſur des cadavres de pleuretiques ; dans huit la pleure n'eſt pas du tout attaquée, dans deux elle a quelques vices, mais qui ne paroiſſent point la cauſe de la maladie ; dans un ſeul elle eſt enflammée, mais avec le muſcle triangulaire qui la couvre, & une partie du diaphragme.

Reſumons ces faits, voilà vingt-quatre pleureſies d'un coté, onze de l'autre ; en total trente-cinq. Six pleures læſées, car nous avons vû qu'une de celles que VASALVA avoit trouvée la plus læſée, avec une legere læſion du poulmon, n'apartenoit pas à un pleuretique. De ces ſix, dans deux de VALSAVA la læſion très legere de la pleure eſt évidemment la ſuite de celle du poulmon qui eſt conſidérable ; dans deux de M. MORGAGNI, cette léſion de la pleure eſt ſi peu conſidérable qu'il la regarde comme ne faiſant rien à la maladie ; il n'en reſte donc que deux dans leſquelles cette læſion ſoit conſiderable ; mais dans celle de VALSAVA la læſion du poulmon eſt très conſidérable auſſi ; dans celle de MORGAGNI les muſcles qui l'entourent ſont enflammés. Il

n'y

n'y a donc proprement que deux obſervations ſur trente cinq, une ſur dix-ſept & demi, dans leſquelles la pleureſie ait été accompagnée d'inflammation de la pleure ; & dans les deux cas, avec une forte inflammation des parties voiſines dont la ſenſibilité eſt bien demontrée, pendant que dans un ſeul cas ou l'inflammation de la pleure étoit le mal le plus conſidérable il n'y eut pas de douleur. Après un examen attentif & impartial de ces faits, peut-on ſe refuſer à ces trois vérités, 1°. que la pleure n'eſt point le ſiege de la pleureſie ; 2°. qu'elle eſt très rarement enflammée ; 3°. que lors même quelle l'eſt, elle n'eſt pas la cauſe de la douleur. L'on peut objecter, ne pas ſe rendre, mais non pas ne pas croire.

Quapropter quamvis cauſſando multa moreris,
Tamen fateare neceſſe eſt.

Suivons encore un moment M. MORGAGNI, & voions ce qu'il juge de ces obſervations. Il établit (16) qu'il eſt extrêmement rare, (*quam rariſſimum*), que la pleure ſoit le ſiege de la pleureſie,

(16) p. 202. §. 52.

sie, dans le païs qu'il habite; & il est aisé de voir que s'il l'admet, même très rarement, c'est uniquement en faisant attention à quelques observations étrangeres; car de toutes celles qu'il raporte aucune ne le conclut. Il cite ensuite quelques observations, entr'autres, deux de VESALE, qui paroissent favorables au siege de la pleuresie dans la pleure; mais il craint qu'elles ne soient pas exactes; & il en joint un beaucoup plus grand nombre de celles qui combattent ce sentiment. Il prend le parti de ne pas nier, contre un petit nombre de faits, l'inflammation de cette membrane; mais s'il falloit absolument choisir un parti decisif, après avoir examiné les monumens des anciens & des modernes, il prendroit le parti de ceux qui croyent que le sige de la pleuresie est dans le seul poulmon (17).

Comparés ce jugement d'un anatomiste de ce rang, qui a pratiqué lui même & dont la lecture est immense, à celui d'un Praticien, M. HOFMAN, dont on peut presque dire la même chose. Ce dernier est tout aussi précis; & dans une dissertation sur cette matiere, dans laquelle

(17) p. 217.

qu'elle il se décide sur les observations de plusieurs auteurs qu'il cite, & sur les siennes propres, il dit, positivement, » c'est à tort que l'on attribue la pleu-» resie vraie à l'inflammation de la pleure. » Dans cette maladie, tout comme dans » la peripneumonie, c'est toujours le » poulmon qui est primairement & prin-» cipalement affecté; la pleure ne peut » l'être que par accident. Il insiste ensuite sur l'impossibilité que cette maladie se guerit par les crachats (18). Si les suffrages reunis & aussi bien motivés du plus grand Anatomiste, & d'un des plus celebres Praticiens, ne donnent pas un grand poids à une cause, dont le jugement depend de l'anatomie & de la pratique, je ne sais plus sur quel fondement l'on pourra asseoir les vérités medicinales.

J'ajouterai encore une remarque de M. MORGAGNI. » Il peut arriver, dit-il, » (19) comme je l'ai vû plus d'une fois, » qu'un Medecin plus accoutumé à voir » des malades, qu'à dissequer des cada-» vres,

(18) *Dissertatio medico practica de pleuritide & peripneumonia passim.* Oper. omn. suplement. *part.* 2. *p.* 165. *&c.*

(19) p. 203.

»vres, se trouve à une ouverture faite »par un Chirurgien peu expérimenté, »& qu'en rompant un abcès dans l'en»droit du poulmon attaché à la pleure, »il prenne les restes du pus & de la »membrane du poulmon adhérente à la »pleure, pour la pleure suppurée. Il fait cette observation à propos d'un cas dans lequel ce fait arriva; l'on en trouve un très semblable dans le sixieme volume du Journal de M. de HAEN (20); & M. HOFMAN paroit deja avoir fait cette conjecture.

Vous vous rapellerés, peut-être, Monsieur, comme je me le rapelle à présent, que M. MORGAGNI ayant deja rendu public son sentiment sur le siege de la pleuresie, il y trente ans, avoit des lors indiqué cette même source d'erreur, comme la cause du sentiment de ceux qui placent cette maladie dans la pleure.

Vous voyés que l'ouvrage de M. MORGAGNI ne pouvoit pas arriver plus à propos; quel acte plus propre à decider le procès, qu'un jugement rendu par MM. VALSAVA & MORGAGNI qui sont, non seulement les premiers anato-

mistes

(20) p. 282.

mistes de leurs siecles, mais en même tems les anatomistes les plus depouillés de systemes, les plus libres de préjugés.

J'avouë que je n'ai pas trouvé dans l'ouvrage de M. MORGAGNI, les termes que, peut-être M. de HAEN exigera pour ajouter une entiere foi à leurs observations; *J'ai vu en ouvrant le cadavre pour* (21) *voir*. Il traitera ces Messieurs comme il traite M. LIEUTAUD, dont il rejette le temoignage, énoncé de la façon la plus positive & la plus claire, parce qu'il n'a pas dit, » J'ai vû » en dissequant le cadavre dans l'inten- » tion de voir la pleure. Il pouvoit dis- » sequer six mille cadavres, dit-il, sans » voir de pleuresie s'il ne les dissequoit » pas pour la voir. Mais peut-on dire plus positivement qu'on cherchoit à voir qu'en s'énonçant comme cet habile Anatomiste & Praticien s'énonce, dans le chapitre de l'inflammation de poitrine? » La vraie pleuresie est une maladie très » rare, si l'on doit s'en raporter à l'in- » spection anatomique qui seule peut de- » cider cette question. Sur un très » grand nombre de sujets morts de l'in- » flammation de poitrine, je n'en ai trouvé » que

(21) Voyés *Vindicias* p. 153.

» que deux attaqués de la véritable pleu-
» resie. Il entend par pleuresie, l'inflammation de la pleure. A-t-on pû réellement esperer d'infirmer ce témoignage, en disant, *il a pu ne pas voir s'il ne dissequoit pas pour voir ?* M. de HAEN reproche à M. de HALLER *d'abuser indignement de la simplicité de ses lecteurs* ; il conte beaucoup sur la crédulité des siens.

Le second article sur lequel M. de HAEN a opposé mes observations à celle de M. de HALLER, avec autant de raison que sur le siege de la pleuresie, c'est sur l'origine des fievres miliaires. Dans plusieurs endroits de son *ratio medendi*, que je ne me lasse point de lire, parce que j'y trouve toujours a apprendre, & dans le petit ouvrage qu'il a intitulé *Divisiones febrium*, il a cherché à prouver que le miliaire où le pourpre, en Allemand *Friezel*, étoit bien moins le symptome naturel & carateristique d'une fievre particuliere, qu'un symptome morbifique, occasionné épigenomenement, dans plusieurs fievres, par l'abus du regime & des remedes chauds.

M. de HALLER qui a vû cette maladie très fréquemment, en Allemagne, même

même avec un regime rafraichiſſant, & qui n'en voit que très peu dans ce païs parmi le païſan abandonné à ſon regime chaud, a du conclure naturellement que le miliaire n'étoit pas l'effet de ce regime, & il a pû oppoſer cette obſervation à M. de HAEN, pour lui prouver qne le miliaire n'eſt pas un mal artificiel.

En blamant le regime chaud & en decrivant ſes triſtes effets, je dis qu'il produit des petechies, & je ne parle point du miliaire; c'eſt donc une preuve que je n'ai pas vû qu'il fut, dans ce païs, l'effet de ce regime. J'ai donc vu à cet égard tout comme Mr. de HALLER.

Dans un autre endroit (22), je parle d'un mal de gorge qui chez quelques ſujets, qui n'uſoient pas d'un regime chaud, fut accompagné du vrai miliaire. Je le regarde donc comme une maladie propre, particuliere & non point comme l'effet des mauvais remedes; ici, encore nous ſommes parfaitement d'accord M. de HALLER & moi. Comment a-t-on donc pû, (je ſuis obligé, malgré moi, de repéter ſouvent cette phraſe), nous

(22) *Avis au Peuple* §. 109. Num. 12. p. 146.

nous oppoſer l'un a l'autre ? Comment dire à M. de HALLER qu'il à pu voir mon livre, c'eſt-à-dire, y lire le contraire de ce qu'il dit ; pendant qu'en le liſant il y trouvoit la confirmation de ſes obſervations ? Comment l'envie de donner plus de poids aux miennes ; n'a-t'elle pas laiſſé ſentir à M. de HAEN ce qu'il y a de deſobligeant dans l'apoſtrophe par laquelle il cherche à diminuer l'autorité de celles de M. de HALLER. M. TISSOT lui, dit-il, *qui voit plus de malade dans un mois que vous dans des années !* Je vois tous les jours beaucoup de malades ſans doute, quelques fois trop, puiſque je ſuis convaincu avec M. de LA METTRIE, que qui voit tant de malades voit peu de maladies, mais qui a dit a dit à M. de HAEN que M. de HALLER n'en voit pas & n'en a pas vû. La pratique a été ſa premiere vocation ; il en a eu une très nombreuſe à Berne, pendant pluſieurs années, avant que d'aller à Gœtingue ; ſi pendant le ſejour qu'il à fait dans cette derniere ville, il a peu exercé la pratique clinique, pouvoit il faire autrement, étant accablé d'autant d'occupations ſi differentes.

Depuis ſon retour, pendant ſix ans à Berne,

Berne, il a été conſtamment obſe-
dé par les malades, & dans tous
les cas graves l'on n'étoit point tran-
quille ſans ſon avis; ſes lettres prouvent
combien ſes travaux litteraires en ſouf-
froient. A Roches il eſt continuellement
fatigué par les malades qui viennent
le conſulter, non ſeulement de ſon voi-
ſinage, mais de differents endroits du
païs, de Berne, de Geneve; par ceux
qui viennent de loin, s'établir le plus
près de lui qu'il leur eſt poſſible; par
les conſultes de tous les païs de l'Euro-
pe. Je le conſulte par lettres ſur mes
cas les plus graves; je voudrois avoir
ſes conſeils pour tous mes malades, par-
ce que je les lui demanderois pour moi,
ſi j'avois le malheur de l'être; parce que
quand j'ai eu des occaſions, trop rares,
d'en voir avec lui; quand nous avons
parlé de pratique enſemble; qnand j'ai
vû de ſes conſultes, ou qu'il m'a com-
muniqué l'hiſtoire des malades qu'il
voïoit; j'ai reconnu partout, comme je
l'ai deja dit dans ma lettre à M. ZIM-
MERMAN, un Medecin auſſi habile en
Pratique qu'éclairé en theorie; ſaiſiſſant
au premier coup d'œuil la cauſe du mal;
en prevoiant tous les effets; ſe decidant

ſur le champ pour le genre de remedes le plus convenable, & pour l'eſpece la plus éficace de ce genre ; laiſſant tous ceux qui n'ont point de force, & jugeant avec une juſteſſe que je ne me laſſe point d'admirer, de ce qu'on peut attendre de chacun. Les plus belles cures, mettent le ſceau à ſa reputation en qualité de Praticien ; & s'il veut bien, comme je l'eſpere, ajouter, à la ſeconde édition de ſes *Opuſcula Pathologica*, non ſeulement de nouvelles ouvertures de cadavres, mais encore les obſervations de maladies rares & difficiles qu'il a gueries, ce receuil précieux prouvera s'il ne voit point de malades, & comment il les conduit. Je lui ai ſouvent apliqué ce qu'il dit de C. GESNER, *Medicam equidem praxim non valdè quæſivit cum & Medicinam doceret ex officio*, & civilibus, & academicis muneribus, & ſuis obrueretur laboribus, & commercio epiſtolico ; *cum tamen eruditione excelleret, ab ægris etiam in deſperatis morbis adhibitus, maſculam & felicem medicinam magnâ cum laude exercuit.*

Cette digreſſion étrangere au fond de la matiere, ne l'eſt pas, Monſieur, au retabliſſement de la vérité læſée à mon

mon occasion ; & j'ai vaincu en faveur de ce motif, la repugnance que j'ai a parler longuement de mes amis. Je reviens , & après avoir prouvé que ce que j'ai fait imprimer , n'est point en opposition avec ce que M. de HALLER a dit sur le miliaire , je déclare positivement , c'est le seul moyen d'être entendu de M. de HAEN , *que je n'ai jamais vû que le miliaire fut dans ce païs l'effet du regime chaud.* En général , cette maladie n'est pas aussi fréquente ici qu'en Allemagne , dans le Nord , dans quelques villes d'Italie. Elle paroit quelques fois épidemiquement ; elle le fut ici très abondamment, en 1756. elle l'est actuellement à Vevey ; elle se joint quelques fois à d'autres maladies épidemiques ; elle n'est pas commune chez les accouchées , & celles chez lesquelles je l'ai vûe ne m'ont pas confirmé dans l'idée de M. WERLHOF, qu'elle n'est presque jamais que la suite de la læsion de l'uterus par la trop violente extraction du placenta ; j'ai vû des inflammations de matrices mortelles , produites par cette cause , sans miliaire ; j'ai vû le miliaire sans aucune læsion de la matrice. Je l'ai très rarement vuë sporadique où jointe à d'autres maladies sporadiques.

Nous sommes d'accord jusques à présent Mr. de HAEN & moi; nous avons vû les même choses; mais ce qu'il a vû souvent, & moi jamais, c'est qu'elle est le plus souvent l'effet de l'art mal administré. La discussion exacte de cette question entraineroit dans des longueurs que je veux éviter, je me bornerai à quelques reflexions.

1°. A moins qu'on ne veuille revoquer en doute l'historique de la medecine, le plus autentiquement attesté, l'on est obligé de convenir, que la fievre miliaire ou pourprée, a commencé à paroitre dans le millieu du siecle dernier. Des Medecins & des critiques très éclairés & très respectables, ont crû voir la petite verole decrite dans les ouvrages des Medecins anciens, il n'en est pas moins vrai qu'elle n'a pas existé en Europe, & même en Asie avant la fin du sixieme siecle. De tels efforts, pour reculer l'origine du miliaire, (l'on en a deja fait), auront le même succès; & quelque rempli que je sois de respect pour M. TRILLER, dont les manuscripts incendiés sont une perte que la medecine ne reparera jamais, quelle que soit ma deference pour les opinions de cet homme illustre,

illustre, je ne suis point convaincu par ce qu'il dit sur le peu de vraisemblance qu'il y a que nous ayons plus de maladies que les anciens, & que nous devions porter la peine du péché d'autrui (23). Il en est donc de cette maladie comme de la petite verole, elle a une époque d'origine fixe & connuë.

2°. Elle se repandit très promptement; c'est un second raport avec la petite verole, & parut en peu de tems dans presque toutes les parties de l'Europe. Il s'est donc introduit, à cette époque, un nouveau miasme morbifique, qui, peut-être, ne s'éteindra jamais; mais qui demande, pour agir, un concours de cir-

(23) *Epistolæ duæ de anthracibus & variolis veterum* p. 16. C'est dans ce même ouvrage que se trouve un fragment, que je n'aurois pas pu manquer d'inserer dans cette lettre si je l'avois adressée à M. de HALLER: *Interim tibi, amicorum præstantissime, ex animo gratulor, quod in clarissimo experientissimoque* WERLHOFIO *Adversarium nactus es non solum eruditissimum; sed quod omni eruditioni multis parasangis præferendum, quia rarissimum est, modestissimum quoque, humanissimum & ab omni verborum vilitate & vocibus a vulgi fæce imaque caveâ petitis, salibusque felle suffusis, abstinentissimum* p. 32.

constances qui ne se trouvent pas reunies chez tous les individus. La petite verole germe presque en toute terre ; il n'en est pas de même du venin miliaire ; il y a beaucoup de climats qui lui sont defavorables, comme il y en a un ou deux dans lesquels la petite verole ne peut pas naitre. Il y a, dans les climats qui lui sont les plus favorables, un grand nombre d'individus qui ne paroissent pas en être susceptibles; aussi il n'y a peut-être pas la deux centieme partie des hommes qui en soient attaqués. Dans quelques villes d'Allemagne où l'on tient les accouchées sur un lit de plume, dans des poëles chauds, ou on les nourrit de choses putrescentes, où on les abreuve de sudorifiques, ou on ne leur donne que des remedes du même genre, elles meurent du miliaire; elles en meurent aussi à Turin, à Coni avec un regime & des remedes très differens. Dans d'autres villes d'Italie, en France, dans ce pays cette mort est rare.

3°. Si le miliaire étoit l'effet d'un regime chaud, il auroit parû beaucoup plutôt, il auroit été dans sa vigueur sur la fin du seizieme siecle qui étoit le tems du triomphe des besoardiques; il auroit dû

dû paroitre en même tems dans tous les endroits ou le regime qui doit l'enfanter est en usage ; il n'auroit jamais paru ailleurs. L'on n'auroit pas pû en faire une maladie particuliere, mais un nouveau symptome dans les maladies. Je dis plus, s'il eut été l'effet du mauvais regime il auroit été ce que sont dans ce païs les petechies symptomatiques ; presque toujours un signe mortel, qui ne paroit qu'avec l'agravation de la maladie, qui prouve la corruption totale des humeurs, l'afoiblissement de la nature, qui ne produit jamais aucun soulagement, ni près de la, & qu'on craint excessivement ; au point que dans quelques endroits de la France, & dans ce païs ou les petechies symptomatiques sont généralement appellées le pourpre, l'on regarde comme mort un malade qui l'a poussé, & l'on a souvent raison.

4°. La marche du miliaire est bien differente. L'on voit une maladie aiguë accompagnée de symptomes singuliers qu'on ne connoit pas, elle aboutit à une eruption qui soulage & calme la fievre ; l'on attribue la fievre & tout l'orage précedent au virus qui vient de se deposer sur la peau, & qui infectoit les

humeurs ; & l'on ne peut pas plus se refuser à cette vérité, qu'à celle qui établit que la fievre d'apparat, dans les petites veroles, étoit l'effet du virus varioleux contenu dans le torrent de la circulation.

Il est vrai que la fievre ne cesse pas, ordinairement, aussi complettement après l'éruption du miliaire, qu'après l'éruption d'une petite verole discrette ; quelques fois même elle ne diminue point pendant plusieurs jours ; il se fait éruption sur éruption ; ce n'est qu'après un long terme qu'elle baisse ; & si le venin est excessivement abondant elle tue. Mais quel Medecin n'a point vû les mêmes symptomes dans la petite verole des mauvaises especes ? M. de HAEN a très bien dit, parlant de cette derniere maladie, *que pour que la maladie cessa il faloit que tout le venin se deposat a la peau* (24), & vous avez vû dans ma lettre à M. de HALLER, quels sont les cas dans lesquels la fievre doit subsister ou s'éteindre.

5°. La petite verole & la rougeole rentrées occasionnent les maux les plus facheux

(24) *Rat. med. t. 2. p.* 110. 111.

facheux ; il en eſt de même du miliaire. Ces maladies, les ébullitions (*rash* des Anglois), toutes les autres maladies cutanées , même les plus legeres, ſi l'éruption ſe fait mal, ou ſi elles rentrent, laiſſent ſouvent une toux extrêmement opiniatre qui dure des années, ſans fievre & ſans expectoration ; & qui a été ſi peu obſervée juſques à préſent que je ne me rapelle aucun auteur qui en ait donné l'hiſtoire ou le traitement. Qui ignore que le miliaire rentré produit le même mal. Je traite actuellement une malade, deſolée depuis deux ans par cette toux, qu'elle contracta en Allemagne après un miliaire qui diſparut trop tôt, & j'ai été conſulté depuis peu, pour une Dame hydropique de poitrine , dont le mal a commencé, a ce qu'on m'écrivoit, par une violente toux, enſuite d'un miliaire rentré.

Pourrois-je , à propos de cette maladie, ſoumettre ici, au jugement de M. de HAEN la ſolution d'une queſtion qu'il propoſe dans l'excellent chapitre dans lequel il en traite (25) ; *Pourquoi les hydropiques de poitrine ſont ils attaqués d'angoiſſe*

(25) *Rat. med. t. 6. p. 94.*

d'angoisse dans leur premier sommeil même lorsqu'ils dorment sur un siege ? M. YOUNG a donné le fondement de l'explication de ce phénomène, & je l'ai expliqué avec assés de détail dans la lettre à M, de HALLER (26). Le sommeil produit les effets de la plethore & de l'obstruction; c'est à dire qu'il augmente toujours la proportion du liquide contenu dans les vaisseaux, relativement aux vaisseaux; mais cet état est précisément celui du poulmon dans cette maladie; l'effet du sommeil est donc nécessairement d'augmenter la cause de la maladie, & de la nait inévitablement l'angoisse. Sans doute que l'augmentation qui vient de cette cause est plus forte que la diminution qui nait du sejour hors du lit; diminution qui a pour causes principales. 1°. Une moindre quantité d'humeur dans les vaisseaux du poulmon, parce qu'il s'en amasse davantage dans les jambes. 2°. Plus d'espace pour l'abaissement du diaphragme, par la differente position des visceres du bas ventre; 3°. Peut-être un peu moins de chaleur. Je vois tous les jours combien il y a de mala-

(26) *Epistola* HALLERO *pag.* 17-24.

maladies dont le ſommeil augmente la cauſe, & dans leſquelles il aggrave les ſymptomes ou en produit de nouveaux. Il y a dans l'hydropiſie de poitrine, & dans quelques autres maladies du poulmon, une cauſe particuliere qui augmente le mauvais effet général du ſommeil; c'eſt que le nombre des reſpirations étant un peu moins nombreux, comparé au battemens du cœur, pendant le ſommeil que pendant la veille, & cela parce que la volonté à quelque part au mouvement de la poitrine & point à celui du cœur, il s'amaſſe plus d'humeurs dans le poulmon que pendant la veille. Les hydropiques de poitrine ne peuvent pas parler longtems; mais un ſilence total ne pourroit-il pas cependant contribuer à l'augmentation de l'embarras du poulmon pendant le ſommeil; & un leger exercice n'eſt-il point néceſſaire à ce viſcere? Je reviens au miliaire.

5°. Il paroit ſouvent fort tard; mais M. de HAEN a vû les petites veroles ſortir le quatorzieme jour (27).

6°. Les petites veroles ne ſe compliquent pas auſſi aiſément avec d'autres

(27) T. 2, p. 118.

maladies ; cela eſt vrai généralement ; cependant cette complication arrive quelques fois. M. de HAEN a vû la petite verole ſe joindre, comme épigenomene, le dix-huitieme jour de la maladie, chez un malade attaqué d'une peripneumonie, du pourpre, de la fievre ſcarlatine, & de la dyſenterie (28).

7°. M. de HAEN établit que le pourpre n'eſt gueres primitif qu'épidemiquement, presque jamais ſporadiquement. La petite verole & la rougeole ſont très rarement ſporadiques.

8°. Il y a donc pluſieurs raports entre la petite verole & le miliaire ; ces deux maladies ont des caracteres communs, également fréquents chez l'une & chez l'autre ; elles ont quelques caracteres communs, mais plus fréquens dans l'une que dans l'autre ; chacune en a qui lui ſont très particuliers, & l'on eſt bien en droit de conclure que l'une eſt une maladie tout auſſi primitive, tout auſſi eſſentielle, tout auſſi peu factice que l'autre.

Je demande à M. de HAEN, s'il trouvera le même raport entre le miliaire

(28) *Ibid.* p. 106.

liaire & les petechies ſymptomatiques. Je demande aux Medecins les plus employes, s'ils n'ont pas trouvé des differences bien marquées entre les fievres petechiales primitives, & les ſymptomes qui accompagnent l'éruption des petechies ſymptomatiques. Reliſés le beau morceau de M. van SWIETEN ſur cette matiere (29). La ſeule reſſemblance, mis à part ce qu'il y a de commun dans toutes les fievres, eſt dans l'aparence des taches; & cette reſſemblance eſt bien imparfaite; les tâches ſymptomatiques reſſemblant aux critiques comme ces eſpeces de veſſies blanches, qui paroiſſent ſouvent dans les mauvaiſes fievres, reſſemblent aux boutons ſupurants des petites veroles.

9°. Le ſeul aveu de M. de HAEN que les fievres miliaires ſont épidemiques, en raporte la cauſe à un miaſme febrifere, d'une eſpece ſinguliere, qui produit conſtamment une fievre d'un genre particulier, & que l'art le plus pernicieux ne peut pas imiter. Et l'on doit regarder, *a priori*, leur production par le regime chaud, comme auſſi impoſſible

(29) T. 2. pag. 401.

ble, que celle de la petite verole. L'expérience combat-elle ici la raiſon, & prouve-t-elle le contraire ? Oui bien aux yeux de Mr. de HAEN. Mais, de ſon aveu, il n'a pas vû beaucoup de ces fievres ; & un grand nombre de Medecins éclairés qui en ont vû beaucoup, en employant le regime le moins propre à les créer, n'ont point penſé que ce fut une maladie artificielle ; ils l'ont attribuée a un virus particulier independant du regime. Comment refuſer créance à leurs obſervations ſans rejetter toute certitude en Medecine.

10°. De ce que M. de HAEN n'a vû que dix-ſept fievres pourprées, dans ſon hopital, ou le regime eſt très rafraichiſſant, a-t-on quelque droit d'en conclure qu'elles ſont l'effet du regime contraire, ſi l'on en voit un très grand nombre annuellement, dans un autre hopital ou M. STORCK employe le même regime, & ou il guerit, quels hopitaux peuvent en dire autant les vingt vingtuniemes des maladies aigues ? L'exemple eſt concluant ; ſi le miliaire étoit le produit de la mauvaiſe conduite de M. STORCK il ſeroit ſymptomatique, il ſeroit auſſi mortel que les petechies ſymptoma-

ptomatiques ; mais c'eſt le contraire ; il n'y a peut-être jamais eû d'hopitaux ou l'on ſauva plus de monde ; il eſt donc évident, que les malades y ſont très bien conduits, & que le miliaire y eſt une maladie naturelle & eſſentielle, dont la marche eſt renduë extrêmement benigne, par les ſoins des deux Medecins auxquels cet hopital eſt confié. Si vous n'êtes pas ſatisfait de ces généralités, je vous invite à relire les deux volumes du Journal de M. STORCK ; *& decies legiſſe non pœnitebit.*

S'il y a moins de miliaires dans l'hopital de M. de HAEN, ce peut être l'effet du hazard ; celui du Quartier dans lequel il eſt ſitué, difference qui, ſuivent les obſervations de M. THIERY a des influences ſi conſiderables à Vienne, & dont on a vû d'autres exemples ; celui de quelques autres circonſtances ignorées à deux cent lieues.

11°. Reſumons ces differentes obſervations. En remarquant que dans le plus fort du regne des beſoardiques il n'y avoit point de miliaire, ou preſque point ; que cette maladie a eû une naiſſance connuë ; qu'elle a ſa marche particuliere ; ſes ſymptomes caracteriſtiques, differens

de

de ceux des autres maladies, & très differens de ceux qui accompagnent l'éruption des petechies symptomatiques qui sont l'effet ou de la violence naturelle de la maladie, ou du mauvais regime; que dans quelques uns des endroits ou ce regime chaud est porté au plus haut point, comme dans ce païs, elle n'en est jamais la suite; qu'elle est fréquente dans quelques endroits ou le regime est très different; je crois pouvoir en conclure très certainement, ce que j'ai deja établi plusieurs fois, 1°. que c'est une maladie particuliere produite par un virus singulier, qui ne ressemble a aucun autre. *Il y a des miasmes*, dit M. de SENAC, qui *en s'insinuant dans le corps, y portent le levain de la fievre pourprée* (30). M. de HALN ajouteroit, *& dont les poudres & les potions, mal ordonnées, sont le vehicule.* 2°. Que le regime ne la produit point, mais qu'il a sur cette maladie l'influence qu'il a sur toutes les autres, de l'adoucir ou de l'empirer. L'effet d'une chaleur excessive sera le même par raport au miliaire, que par raport à la petite verole.
Une

(30) *Traité du Cœur L. IV. Chap. XII.*

Une petite verole qui auroit été très legere, si on l'eut bien conduite, qui n'auroit eû que quelques boutons très discrets, devient affreuse à l'aide des sudorifiques, qui ne créent cependant point le virus varioleux, mais qui en aident la fermentation; il en est de même du miliaire. Si à cette reflexion on ajoute les deux suivantes; premierement que quelques grains de miliaires, repandus sur tout un corps, peuvent échaper à l'observateur beaucoup plus aisément que quelques grains de petite verole; en second lieu que le miliaire s'associe beaucoup plus souvent à d'autres virus, que le virus varioleux, & se develope comme epigenomene, l'on comprendra aisément, qu'il peut souvent n'être point aperçu par un Medecin qui, par ses ses soins, en diminuë la quantité; & n'être remarqué, dans plusieurs cas, que parce que le regime chaud l'a excessivement multiplié.

Il y a peut-être plus de facilité a obtenir *miliaria sine miliaribus*, que *variolas sine variolis*; & alors le miliaire paroitra rarement avec un regime si propre à faire les *variolas sine variolis*. Sera-ce un grand bien? Vous n'ignorés pas, Mon-

Monſieur, ce que je penſe là-deſſus. Si M. STORCK penſe comme moi, il ſe borne peut-être a écarter le danger, ſans vouloir rendre l'expulſion du virus abſolument inſenſible.

Ce Principe de bienfaiſance pour tous les hommes, qui paroit, dans toute la conduite de M. de HAEN, faire la baſe de ſon caractere, contribue, peut-être un peu, Monſieur, à lui faire illuſion; il voudroit que les hommes fuſſent exempts de miſeres; & non content d'adoucir nos maux, en applaniſſant pluſieurs voyes de gueriſon, & en nous en ouvrant de nouvelles, dont pluſieurs, pour leſquelles je lui fais ici mes plus ſinceres remerciemens, m'ont très bien réuſſi, il voudroit en diminuer le nombre. Il a crû les petites veroles moins générales, & plus benignes qu'elles ne le ſont; il eſt ſeul, actuellement, à croire que les miliaires ſont preſque toujours l'effet de l'art, & qu'on les anéantira en le perfectionnant. Quelque beau, quelque grand, quelque généreux que ſoit le principe de cette erreur, elle ne ceſſe pas d'en être une; & malgré toute la bonne volonté de M. de HAEN, malgré tonte l'autorité qu'il

s'eſt

s'est acquis en Medecine, les habitans de plusieurs contrées, n'en seront pas moins exposés aux attaques du miliaire. Si sa fréquence diminue dans quelques endroits, comme M. THIERY l'a observé à Vienne, si enfin il s'éteint entierement, on en aura l'obligation à une cause aussi obscure que celle qui l'avoit fait naitre. Mais l'on ne persuadera jamais à beaucoup de gens que les WELCHS, les LENTILIUS, les STHAALS, les HOFMANS, les FANTONS, les SCHULZES, les VALTER, les WAGNER, les GMELINS, & tant d'autres; qu'aujourdhui, sous nos yeux, MM. TRALLES, THIERY, STORCK, quels noms en pratique! ayent pû se méprendre, sur le caractere d'une maladie; au point de la croire naturelle, lors qu'elle n'est que le fruit de leurs soins; quelle tire son existence de leurs mauvaises methodes; & *quelle doit être un pesant fardeau pour leurs consciences* (31). Ils ne passent pas, ces trois derniers surtout, pour artisans de mauvaises œuvres.

Je finirai l'article du miliaire par observer que ce n'est pas M. de HALLER, qui

(31) *Ratio medendi.* T. *V.* pag. 36.

qui accuse M. de HAEN d'avoir confondu cette maladie avec la fievre de prisons de M. PRINGLE, c'est M. PRINGLE lui-même, (M. de HALLER le cite), dans ce court mais nerveux postcript, dans lequel il prouve à M. de HAEN qu'il ne l'a pas trop bien compris sur les articles sur lesquels il a eû occasion de parler de lui. J'ignore si la reponse de M. HUXAM a paru; mais on m'écrivoit de Londres, il y a un an, M. de HAEN *va être refuté par M.* HUXAM *comme il l'a été par M.* PRINGLE. Cet habile Medecin devroit prendre actuellement pour epigraphe, *nec pluribus impar*. Mais s'il continuë a s'élever contre toutes les nouveautés medicinales, qui lui paroitront erronnées, il faudra, peut-être un jour, la quitter & se reduire à dire :

Quod si deficiant vires, audacia certè
Laus erit. In magnis & voluisse sat est.

S'annoncer comme censeur général est un moyen peu propre, de nos jours, à se rendre vraiment utile ; on se defie de la repréhension de ceux qui font metier de reprendre ; c'est un metier qui

qui doit repugner, par la même on se previent aisément contre ceux qui paroissent s'en charger avec allegresse ; c'est une espece de tribunal d'inquisition, élevé dans un païs libre, qui choque tout le monde ; & dont les arrets, lors même qu'ils seront justes, courront risque de n'être pas respectés. M. de HAEN *voudroit-il passer ses jours dans la deplorable occupation d'Ismaël ? Manus ejus contra omnes, & manus omnium contra eum.*

Si l'on me parloit d'un Jurisconsulte, (encore un écart dirés-vous), qui s'imaginant voir l'innocence écrasée dans les quatre coins de l'Europe, s'eleveroit en cause, sans autre titre que ceux que lui donne sa vertu ; plaideroit pour l'opprimé, repandroit ses *factums*, je dirois, voilà un homme qui, sans doute, aime beaucoup la vertu, mais peut-être il n'a pas une haine bien marquée pour les procès. Si je lisois ses factums, & que je les trouvasse remplis d'aigreur, d'amertume, de personalités, je croirois qu'un peu de gout pour les procès, il y a beaucoup de très honnêtes gens qui les aiment, & la haine des méchans, ont autant de part à son belliqueux enthousiaf-

thousiasme que sa tendresse pour l'innocence. Si l'on me disoit cet homme, qui écrit si acrement, est l'homme du monde qui parle le plus de pieté, de devotion, de vertu, de motifs sains, d'amour du prochain, d'amitié pour ses adversaires.

Si l'on ajoutoit qu'il s'est brouillé avec son ami, son bienfaiteur, son protecteur; qu'il a formé contre lui, une espece de ligue, avec un autre homme qui auroit également dû le respecter & l'aimer; qu'il a été très mal; que son bon ami, qui est très bon Medecin, l'a gueri; qu'ils n'en ont pas été mieux; qu'il declame avec passion contre un de ses collegues les plus estimables; qu'il a voulu faire imprimer, contre lui, des theses, telles que le censeur a été obligé d'en défendre l'impression, de refuser le Doctorat au Candidat, de menacer de l'indignation du Prince; étonné & ne pouvant concilier les contradictions de la conduite de cette homme avec ses discours, je ferois peut-être la sottise de m'écrier.

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Devots!

Si

Si ce mot échapé lui revient, sa bile, si tant est qu'il croie à la bile, qui n'a plus la foi que des Charlatans & du Peuple, se mettra en mouvement, & produira un accès de goutte, s'il y est sujet, & un factum contre moi. S'il apprend que j'ai écrit pour repondre à M. de HAEN, & s'il lit cette lettre, où il trouvera beaucoup d'antiques vérités opprimées, peut-être il écrira pour les vanger; peut-être il jugera que l'attaque ne mérite pas même une defense; & je trouve avec lui l'attaque très foible, mais la place l'est encore plus, il n'y a pas moyen de la défendre ni de la radouber. Peut-être il prendra le parti d'attaquer la forme de cet ouvrage, sans toucher au fond; il aura alors un vaste champ; il me reprochera des longueurs, des repetitions, un manque total d'ordre, des digressions deplacées, des citations inutiles & frivoles, un stile lache & incorrect, une phrase très obscure sur les causes de l'inflammation, des plaisanteries froides, un ton tantôt serieux, tantôt plaisant, &c. &c. il aura raison; Je conviens avec lui de tous ces défauts; mais tout ouvrage polemique m'ennuye, & tout homme ennuyé ne peut ni bien

parler

parler ni bien écrire ; & quelle que ſoit ſa critique à cet égard, ma reponſe eſt toute prête,

Non potes in nugas, dicere plura, meas,
Ipſe ego quam dixi.

Après cela, je prierai ſon Medecin qui eſt un homme reſpectable, & qui aime la paix, de lui deconſeiller les factums, parce qu'ils troublent l'ordre & qu'ils nuiſent à ſa ſanté. Quand on les compoſe avec autant de feu que lui, la circulation s'anime, & par là même la machine s'uſe ; peut-être même que pour reparer le deſordre actuel, après avoir doucement évacué les humeurs peccantes, avec un peu de crême de tartre & de tamarins, il lui conſeillera un long uſage du Kina, qui diminuera la mobilité & l'irritabilité ; & ſon temperamment devenant moins prompt, il jugera mieux des objets. Il comprendra que ſa volonté ne fait pas une erreur d'une vérité, ni d'une verité un menſonge ; qu'on peut penſer, autrement qu'il ne veut penſer, & n'avoir pas tort ; qu'on peut avoir tort ſans mériter des injures, & qu'il a encore plus tort d'en dire ; qu'on

n'a

n'a jamais remis perſonne dans la bonne voye par la groſſiereté; & que les bons procedés avec les honnêtes gens ſont un caractere de la vertu tout auſſi eſſentiel, que l'enthouſiame pour ce qu'on croit vrai. Je finirai par prier ſes Collegues de vouloir bien le menager & ne pas heurter ſon avis, juſques à ce qu'il ait recouvré plus de fermeté dans les nerfs; parce que juſques alors il ne ſera preſque ſuſceptible, que de perceptions trop vives, pour ſe determiner avec une conviction eclairée.

Omnia quippe movent animum . . . . .
Turbaturque animi quavis præſentia cauſa.

Quand le Pyhſique ſera parfaitement retabli, j'eſpere que le moral ſe trouvera auſſi remis. Si, cependant, l'on avoit à craindre que la force de l'habitude ne lui ocaſionnat quelques rechuttes, je prierois ſon Directeur ou ſon Paſteur, de vouloir bien lui repreſenter que les plus beaus talents & les plus vaſtes connoiſſances, illuſtrent beaucoup moins ſolidement que le bon uſage qu'on en fait. Il lui citera ce beau vers d'Ariſte

Mon estime toujours commence par le Cœur;
Sans lui l'esprit n'est rien.

Il lui faira envier le sort de l'homme heureux de M. de VOLTAIRE

Qu'il est grand qu'il est doux de se dire à soi-même
Je n'ai point d'Ennemis, J'ai des rivaux que J'aime.

Il lui dira avec le même Poëte

Eh! pourquoi censurer? Quel triste en vain abus!
On ne s'embellit point en blamant sa rivale.

Il ajoûtera que tout critiquer est la preuve d'un Esprit faux ou d'un cœur gâté; comme trouver tout mauvais, dans un festin, est la marque d'un vice dans les organes du goût.

Convives degoutés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, & un poison pour vous.

Enfin il lui representera que, celui qui reprend continuellement, qui deprime tout ce qui pourroit elever les autres, qui se fait un devoir de prouver la futilité de

de leur reputation, court risque, vû la mechanceté du siecle, de faire soupçonner la pureté de ses intentions; qu'il doit craindre qu'on ne dise de lui,

Le merite étranger est un poids qui l'accable.

& que l'application meritée de ce vers seroit la plus humiliante des satyres. J'espere que moyenant ces secours on le ramenera à avoir moins de prevention contre tout ce que ses contemporains alleguent de nouveau; à ne pas commencer par decrier leurs decouvertes, pendant qu'eux seroient charmés de profiter des siennes; & que lors même qu'il sera appelé à dire qu'il ne les croit pas exactes, il le dira avec cette politesse & cette modestie qui caracterisent l'honnête homme qui a raison.

Ce plaideur m'a arrêté trop longtemps, je reviens à mon procés; & je vais lutter pour la troisieme fois, avec M. de HAEN, sur l'inoculation. Ne vous efrayés pas, je tacherai d'être court.

M. de HALLER convaincu de l'utilité de cette pratique, qu'il a employé dans sa propre famille, reprochoit à M. de HAEN, dans la premiere édition de

ſon apologie, car cet article a été rayé dans la ſeconde, comme inutile à l'éclairciſſement de la verité, qu'en exagerant trop ſes dangers, & en diminuant trop ceux de la petite verole naturelle, il avoit erré d'une façon dangereuſe pour l'humanité. M. de HAEN lui repond qu'il devroit demontrer ſon erreur avant que de la lui reprocher, & que dans ſa *refutation de l'inoculation* il a ſuffiſamment vangé ſes premieres aſſertions contre mes reponſes; il ajoute, que dès lors perſonne n'a ecrit contre lui, & que par la même puiſque ni lui, ni moi, ni qui que ce ſoit n'a pû refuter ſa *refutation*, ſon accuſation eſt *très inique.*

M. de HAEN me paroit ſe tromper ſur deux points; 1°. en croyant avoir repondu à ma lettre; 2°. en penſant que perſonne n'a écrit contre ſa *refutation.*

Vous ſavés que dans ſes *quæſtiones* M. de HAEN avoit propoſé quatre queſtions 1°. L'inoculation eſt elle permiſe? 2°. Sauve-t-elle plus de Monde que la petite verole naturelle? 3°. Tous les hommes ſont-ils aſſujettis à avoir cette maladie une fois en leur vie? 4°. L'inoculation preſerve-t-elle d'une rechûte? Sous ces quatre queſtions, M. de HAEN avoit renfermé

mé toutes les objections essentielles, qu'on peut faire contre l'inoculation. Je les examinai toutes successivement, je repondis à toutes aussi fortement qu'il me fut possible, & surtout très directement, afin de satisfaire M. de HAEN qui ne se paye pas de reponses indirectes. Je ne vous rapellerai point le jugement que des Juges très éclairés & très impartiaux ont porté de ma reponse (32); ce que je puis vous raporter d'après un témoin irrecusable, c'est le jugement qu'en porterent à Vienne, les amis de M. de HAEN, chez les quels j'aurois pû craindre de trouver des juges un peu prevenus en sa faveur. Ils sont hommes, & qu'els sont les hommes dont on puisse s'assurer, avant l'évenement, que dans un cas douteux l'amitié ne faira pas pencher la balance de son côté? *Ils louent le stile comme très poli, ils louent la façon dont vous avés traité la question; ils approuvent beaucoup vos arguments, ils croyent qu'il y aura de la difficulté a y repondre; en un mot, voulés vous sçavoir ce que communement on en pense? C'est que vous avès fait M. de* HAEN *echec & mat.*

 Quel-

(32) *Lettre à M. de* HAEN, *en reponse &c.*

Quelques mois après parut la *Refutation de l'inoculation.* Si le suffrage des amis de mon adversaire m'avoit donné quelque vanité, le sien m'auroit fait rentrer en moi même. *Je vous avoüe franchement*, me dit-il dans l'Epitre dedicatoire, *que j'ai vû croitre mes doutes & mes difficultés par votre lettre & par la seconde dissertation de M. De la* CONDAMINE; (l'association avec cet illustre academicien diminua un peu mon humiliation), *l'une & l'autre n'ayant servi, qu'à me faire de plus en plus envisager, & connoître la foiblesse du systême de l'inoculation; &, vous le dirai-je, qu'à me convaincre que ce systême est insoutenable.*

Vous auriés crû, Monsieur, que quand un homme a demandé des reponses directes à ses questions, si, loin de lever ses doutes, les reponses les changent en certitude du contraire, il n'a d'autre parti à prendre, s'il veut dire quelque chose, que de faire voir la futilité de chacune de ces reponses. Ce n'est point celui que prit M. de HAEN; *il craignit de former un volume fastidieux, s'il entreprenoit de repondre de point en point à ma lettre.* Il s'est guéri de ces craintes depuis trois ans; & n'a pas eu peur d'ennuyer en

repondant



repondant à tous les mots de l'apologie de M. de HALLER. *Et pour éviter ces longueurs il se proposat de s'attacher à refuter le systême même de l'inoculation, & à aller par ce moyen aux sources mêmes de la question.* Il auroit du prendre ce parti d'abord, & ne pas demander des reponses, pour les mettre de côté après les avoir recues, en se contentant de repeter ce qu'il avoit déjà dit, & ce à quoi il avoit été repondu. Son second ouvrage, plus long, mais renfermant moins de choses, que les *quæstiones*, n'est qu'une expansion, je dirois presque un *dilutum* de quelques objections proposées dans le premier, avec l'addition d'un petit nombre de nouvelles.

Son premier chapitre est destiné à prouver, par des authorités, deux choses, 1°. que tous les hommes ne sont pas sujets à petite verole ; eh qui l'ignore ! Tous les inoculateurs en conviennent, je l'ai dit avant lui, nous ne varions que sur la proportion; mais ce n'est pas comme inoculateurs ; car que nous importe, dès qu'il est demontré que l'inoculation ne la donne pas à ceux qui ne doivent pas l'avoir. Le second objet de ce chapitre c'est d'établir que l'on peut l'avoir souvent deux fois.

Il cite plusieurs autheurs qui l'établissent ainsi; mais qu'est ce que douze, vingt, cent même, contre le corps entier des Medecins de l'Europe,. dont les nonante neuf centiemes meurent, sans avoir vû ces secondes petites veroles, & sans y croire. M. TRALLES & aucun Medecin de Breslaw n'en ont vû; voila donc une très grande ville où elles sont très rares; où il n'en paroit peut être pas une par generation; mais où les femmes croyent souvent en voir, parceque quelques fois la petite verole bâtarde, ressemble beaucoup à la naturelle, & assés même pour tromper un Medecin (33).

En accordant à M. de HAEN que toutes ses authorités sont d'une force égale à celles que j'ai cité, ce que M. KIRKPATRICK nie pour quelques unes, qui ressemblent plus, dit-il, à une histoire de legende, ou à une avanture de Roman qu'à une histoire, & qu'on ne peut point digerer sans la credulité la plus extraordinaire (34); en lui accordant qu'il pourroit

(33) TRALLES *de methodo medendi variolis hactenus cognita &c. p.* 10.

(34) *The analysis of inoculation, second edition p.* 41.

roit ſe renforcer d'autant de nouvelles citations que moi, qu'en pourroit-il conclure, comme le dit très bien M. KIRKPATRICK, ſi ce n'eſt qu'il faudroit alors rejetter les authorités & s'en tenir à l'experience, qui declare hautement, ajoûte cet habile Praticien, que la vraie petite verole, ſouvent mortelle, n'attaque que très rarement, ſi jamais deux fois, le même ſujet dans les Royaumes de la grande Bretagne. Il ne croit pas qu'on puiſſe raiſonnablement croire qu'il y à plus d'une dixmillieme partie des hommes qui ſoyent dans ce cas. Il ajoûte *ſi rara non ſunt artis, perrara nequaquam.*

Enfin, en cedant à M. de HAEN tout ce qu'il ſouhaite ſur cette duplicité, j'ai prouvé il y à plus de huit ans, que ce ne ſeroit pas une objection contre l'inoculation. Je pourrois dire plus aujourd'hui.

Le ſecond depouillement de l'inoculation, pour me ſervir des termes de M. de HAEN, ſe tire de ce que les dangers de l'inoculation ſont fort diminués, ceux de la petite verole naturelle fort exagerés. L'on ſe fonde d'un côté ſur les necrologes publics, de l'autre ſur les liſtes des inoculés & le nombre des morts, ainſi il ne peut point y avoir d'erreur à moins que les inoculateurs ne ſoyent des

fourbes. Ce n'est pas à moi à juger dans ma propre cause, mais que M. de HAEN prononce. Si les inoculateurs falsifient les faits, ils sont des scelerats; croit-il qu'ils en soyent? Point de reponse ambigue; biaiser seroit l'injure la plus atroce.

En attendant sa decision, veuillez bien, Monsieur, croire qu'on peut être inoculateur sans être un homme à pendre.

Par raport au danger de la petite verole, il n'est que trop prouvé; & il me tombe sous la main un nouvel exemple frapant. Dans un village, distant de quatre milles de Florence, (*alla Pieve à Brozzi*), dans l'été de 1761. une epidemie confluente, a attaqué tous ceux qui n'avoient pas eu la petite verole, excepté quelques enfans au teton; ce nombre n'est pas allé à 150, il en est mort 41. Quel vuide dans ce village (35). Que l'on questione tous les praticiens, que l'on feuillete les necrologes, que l'on interroge tous ceux qui sortent de l'Eglise & du spectacle, que l'on consulte toute la terre, tout deposera que la petite verole

(35) MANETTI *della inoculazione del vajuolo.* pag. 132. Les Italiens fourniront bientôt sur cette matiere, une bibliotheque plus nombreuse que les Anglois même.

role eſt une maladie meurtriere & ravageante; dont l'art, il eſt vrai, diminue beaucoup le danger; mais un art dont plus des trois quarts des hommes ſont privés, & qui veut être employé à temps.

Que M. de HAEN liſe l'ouvrage de M. TRALLES, il verra demontré, par les faits les plus frappants, que la petite verole eſt mortelle entre les mains d'un des meilleurs praticiens de l'Europe; malgré les ſecours les mieux indiqués. Suivés, Monſieur, l'hiſtoire de ſa maitreſſe, tachés de ſurmonter aſſès l'impreſſion de triſteſſe que faira ſur vous l'horreur de la ſituation d'un homme auſſi ſenſible que paroit l'être M. TRALLES, qui voit, pluſieurs jours à l'avance, l'impuiſſance de l'art à ſauver ce qu'il aime; ramaſſés-vous tout entier ſur le phiſique, & jugés s'il a negligé aucun des ſecours, (oſerois-je dire aux parfums de vapeurs acides près), que l'on connoit aujourd hui. Quel en a eté le ſuccès? Peut-on encore regarder la petite verole comme une maladie benigne, quand un Medecin qui a autant pratiqué & autant lû que lui & qui juge de tout avec autant de juſteſſe & d'impartialite, a ecrit uniquement pour prouver que l'inſuffiſance des me-

thodes connües est une raison pour employer l'inoculation.

Le troisieme chapitre est destiné a trouver les inoculateurs en opposition; à lancer quelques traits qui pourroient faire suspecter leur bonne foi; à jetter du doute sur l'exactitude des listes, & à ajouter cependant qu'on est bien éloigné d'avoir de tels soupçons. J'ai repondu tout à l'heure à ces deux articles, & je crois que j'ai mal fait. Quoique j'aie promis, & je tiendrai parole, de repondre ailleurs à tout ce qui meriteroit reponse, je demanderai cependant ici à M. de HAEN, comment peut il, après les citations de ma lettre, après avoir autant lû, dire que ce sont les inoculateurs qui ont objectés, (c'est-à-dire objecté les premiers, sans cela son objection n'auroit point de sens,) & donné comme une observation générale, que presque tous les hommes doivent avoir cette maladie, & qu'elle n'attaque presque jamais une seconde fois la même personne. (36).

Vous voyés, Monsieur, que M. de HAEN n'annulle pas tout à fait celles de mes réponses qu'il entreprend de refuter,

(36) *Refutation de l'inoculation p. 121.*



ſuter, & il y a pluſieurs nouvelles raiſons dans ma lettre dont il ne dit mot; ainſi c'eſt à moi & non à lui à avancer qu'on n'a point répondu à mon ouvrage. J'avois répondu d'avance au trois quarts & demi du ſien.

Je ſais qu'il demande des reponſes *ex professo*, & qu'il croit n'en avoir pas eu de telles; c'eſt le ſecond article ſur lequel il ſe trompe. Qu'eſt donc l'ouvrage de Mr. TRALLES ſi ce n'eſt pas une reponſe? Puiſqu'il renverſe ſon plus fort argument, ſon cheval de bataille, la benignité de la maladie? » L'expérience à laquelle on ne reſiſte » point, (M. TRALLES ſe trompe, il y a des gens qui reſiſtent à tout), » demontre que depuis le ſixieme ſiecle, » jusques à nos jours l'on a vû des épi- » demies benignes, que l'on en a vû » de très malignes, & que la petite ve- » role a tué des hommes ſans nombre, » même dans les tems les plus recens, » & depuis que la methode de Siden- » ham a pris le deſſus par tout (37). M. de HAEN ignore-t-il la courte mais energique reponſe de M. TAYLOR (38)? J'ai

(37) *De methodo* p. 16.
(38) *Epiſtola critica ad Cl.* WILMOT 1761.

J'ai repondu moi-même à plusieurs articles, dans ma lettre à M. ZIMMERMAN : on lui a annoncé d'autres reponses ; & j'espere que M. MATY en donnera une sur un des articles sur lesquels M. de HAEN insiste le plus. Son triomphe n'est donc point averé, & M. de HALLER qui a vû les raisons pour l'inoculation préponderer, à été en droit de lui dire ce qu'il lui a dit. M. de HAEN regardera peut-être comme une retractation, le retranchement que M. de HALLER a fait ; il se trompera, mais ce n'est qu'une erreur de plus ; ce retranchement n'a eu d'autres motifs que celui que j'ai indiqué ; & ayant annoncé moi-même à M. de HALLER qu'on tireroit peut-être cette conclusion, il me repondit, » M. » de HAEN a trouvé un adversaire qui, » de tout tems, s'est beaucoup plus ap» pliqué à corriger ses propres fautes, » qu'à relever celles de ses antagonistes, » & je suis l'ami des hommes aussi bien » que l'ami de la verité (39). Je termine cet article, j'espere que dans moins d'un an, je pourrai publier la seconde édition de l'inoculation justifiée, que j'annonce depuis

(39) *Lettre du 12. Fevrier 1762.*

depuis si longtems, *montes parturient murem*, & je ne négligerai rien, pour qu'elle renferme tout ce qui peut contribuer à hâter les progrès d'une méthode, dont les succès demontrent journellement l'utilité. Mais convaincrais-je ceux qui ne veulent pas l'être? Rien ne change les volontés. *L'on ne me demontre rien, l'on ne me persuade pas même*, dit le Marquis François dans le *Français à Londres*. Au reste, c'est bien mériter de la Posterité que de s'opposer avec acharnement aux nouvelles vérités; l'on oblige par là leurs defenseurs à les établir avec plus de force, à les demontrer avec plus de rigueur, à les rendre plus solidement stables. Ma lettre à M. de HAEN a fait à l'inoculation des proselytes très respectables & très propres à l'accréditer; c'est lui qui est leur convertisseur; sans lui ils erreroient encore; & leurs enfans, leurs descendants les plus reculés beniront sa mémoire, où seront ses ingrats. Si l'on examinoit attentivement l'histoire de la physique, on verroit peut-être que ce sont les fauteurs de l'erreur qui ont le plus contribué à la propagation des vérités, & à en faire decouvrir de nouvelles.

L'homme,

L'homme est de glace aux vérités, & pour se donner de la peine en leur faveur, il a besoin d'être animé par un motif aussi puissant que les contradictions. L'amour propre opere dans le moral ce que l'irritabilité produit dans le physique, il augmente l'action pour enlever les obstacles.

Il me reste à répondre à quelques articles relatifs à l'irritabilité, sur lesquels M. de HAEN m'avoit deja critiqué dans son premier ouvrage, & sur lesquels il revient à la charge dans le second.

Le premier tort que j'ai à ses yeux, c'est d'avoir donné trop d'eloges à cette proprieté, d'avoir dit que la méchanique animale roulant sur ce principe, sa decouverte produiroit un très grand changement dans l'explication des faits, & qu'on devroit la Physiologie à la Suisse comme on doit la Physique à l'Angleterre (40). Ce qui choque le plus M. de HAEN, à ce qu'il dit, c'est que par là je reduis à rien la physiologie de l'école de Leide. A DIEU ne plaise, Monsieur, que quelqu'un venere plus les grands hommes qui ont illustrés, & qui

(40) *Discours Préliminaire p. XIV.*



qui illustrent aujourd'hui cette Academie, que moi. Mais cela empêche-t-il que si l'irritabilité est dans la nature animale, elle n'en soit le plus grand agent; la circulation même n'est que son effet; elle est la cause de beaucoup d'autres faits auxquels on en avoit vainement cherché une raisonnable jusques à présent; elle repand le plus grand jour sur une foule de phenomenes; elle opere par la même, dans la theorie de la Medecine, le même changement que les decouvertes principales de NEWTON, les loix de la gravité, celles du mouvement ondulatoire de l'air, l'anatomie du rayon de lumiere, &c. opererent dans la theorie de la physique. Quiconque lira, sans prévention, le passage de mon discours préliminaire que je viens de citer, jugera que ce que j'ai dit ne porte point sur la collection des faits, sur leur assemblage, leur liaison, mais uniquement sur l'explication de ces faits, par la découvertes d'une de ces proprietés que j'ai appellé *Clefs de la Nature*; terme, qui seul, auroit dû faire comprendre ma pensée. Me suposeroit-on l'intention d'avoir voulu dire qu'il n'y avoit point de physique avant NEWTON? GILBERT, KIRCHER, GALILE'E, BACON,
GE-

GERIKE, PASCAL, HUIGHENS, WALLIS, n'avoient-ils pas écrit ? Les mémoires de l'Academie del *Cimento*, les immortels ouvrages de BOYLE n'existoient-ils pas ? Les illustres Fondateurs de la Societé Royale des Sciences de Londres, ne travailloient-ils pas depuis quarante ans, n'avoient-ils pas commencé à publier les premieres parties de leur ouvrage depuis près de vingt ans, quand NEWTON commenca à écrire ? Je savois tout cela quand j'écrivois mon discours préliminaire ; je n'ai pas voulu le nier ; & je n'ai pas plus cherché à annihiler la physiologie qui existoit avant la publication du mémoire sur l'irritabilité, c'eût été travailler contre M. de HALLER lui-même, qu'à anneantir la physique antérieure à la publication de l'optique & des principes de NEWTON. Ignorois-je alors que GALIEN avoit deja donné une physiologie où il y a de très belles choses ? Voulois-je oter au grand BOERHAAVE l'honneur d'avoir tiré, des faits connus, quand il écrivoit, un parti qui prouve l'étenduë de son genie, & d'avoir par la laissé bien loin derriere lui ses contemporains ; quoiqu'il y ait d'excellentes choses dans le *circulus* de

BOHN,

BOHN, & que le traité de *natura humana* de BERGERUS, écrit ſept ans avant les *inſtitutions*, faſſe encore les plaiſirs des connoiſſeurs. Peut-on cependent dire qu'il y ait dans ces *inſtitutions* quelques nouvelles decouvertes, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à des hypotheſes bien conçues, bien liées, très vrai-ſemblables, mais très peu vraies? N'avés-vous jamais été inſtruit d'un fait que je tiens depuis bien des années d'un témoin oculaire; c'eſt que M. BOERHAAVE aſſiſtoit ſouvent aux leçons d'un de ſes plus illuſtres éleves, & que ſouvent toute la leçon étoit employée à la refutation de ſes erreurs? M. de HAEN n'a-t-il point vû dans les *Adnotationes* de M. ALBINUS pluſieurs point eſſentiels de la phyſiologie de ce grand homme refutés, & meritoirement refutés? Son livre n'eſt donc point, ni près de là, un phyſiologie finie. Qu'avoit produit dès lors en ce genre l'école interne de Leide, quand j'écrivois, en May 1754? Je ne doute point de l'excellence des leçons de M. ALBINUS; mais je n'ai point eu l'avantage de l'entendre; & dans ce tems là il n'avoit rien publié ſur la phyſiologie. Etoit-ce donc, Monſieur, l'inſul-

l'insulter que de ne pas donner des éloges à ses travaux sur cette science ? Et quand j'en aurois eu le dessein, aurois-je osé le faire à la tête d'un ouvrage de M. de HALLER. Tous apprennent à le respecter comme un des grands hommes de nos jours; & le ton que M. ALBINUS a pris avec lui, n'a pas pû encore lui faire quitter celui de la politesse & du respect. Je n'ai donc eu auaucun tort à cet égard, je n'ai pu juger que de ce que je connoissois, & s'il y a du tort, il est chez M. ALBINUS, qui nous a envié si longtems ses decouvertes, & qui nous en retient encore une grande partie. Le public ne tient aucun compte des plus beaux ouvrages tant qu'ils sont renfermés dans le cabinet; il ne s'enrichit point de ce qu'on voit, mais de ce qu'on lui fait voir; plus l'on recule la datte de ses decouvertes, plus il a droit de se plaindre; & prouver par le témoignage d'un *professeur* qu'on a vû telle chose en tel tems, par celui d'un Apoticaire qu'on a employé tel remede il y a dix ans, ne sont point des titres pour s'en attribuer l'invention; elle est à ceux qui ont publié les premiers, quoique, peut-être, ils ayent vû les derniers. Sans cette régle, quel moyen

moyen auroit-on de constater l'origine des decouvertes & leur véritable inventeur. D'ailleurs quelles que soyent celles de M. ALBINUS, si l'irritabilité, qu'il ne revendique pas, est aussi importante que je l'ai dit & que je le crois, si c'est à M. de HALLER que nous la devons, il est réel qu'il change la forme de la Physiologie. MM. GAUBIUS, TRALLES, CRANTZ, ce ne sont pas des Ecoliers en Medecine, ont connus toute l'importance de cette proprieté; ils en ont fait le plus bel usage; & ce dernier a crû devoir confirmer ce que j'avois dit de plus essentiel sur cette matiere. Il a bien senti, en même tems, combien il est plaisant que je sois blamé de n'avoir pas loué la physiologie de BOERHAAVE, à propos de l'irritabilité dont il n'a pas parlé, par un homme qui, dans tout l'ouvrage dans lequel il m'accuse, ne la suit, à ce qu'il dit, en aucun point. Vous verrés avec plaisir un fragment d'une lettre de M. de SENAC; qui avoit été fort surpris qu'on employat son authorité contre l'irritabilité; il voudra bien me permettre d'en faire usage en faveur de la vérité; son suffrage n'est pas de ceux que l'on néglige. » Je ne » sais

» ſais, dit ce grand Medecin, ce qu'on peut » oppoſer contre l'irritabilité; c'eſt un prin-» ci e de force qui repand un grand jour » ſur la Medecine; il peut y avoir quelque » difference d'opinions ſur les details, mais » pour le fond il eſt évident; on a l'o-» bligation à M. de HALLER d'avoir fixé » les eſprits ſur ce principe qui n'avoit » attiré l'attention de perſonne. Je ſuis » ſi perſuadé que l'irritation domine dans » les maladies, que j'ai crû qu'on ne pou-» voit exactement definir la fievre, qu'en » diſant qu'elle eſt une irritation univer-» ſelle. Je ne ſais ce qu'on peut tirer » de mon traité du cœur contre une telle » cauſe; puiſque c'eſt à elle ſeule que » j'attribuë le mouvement de cet organe; » mais je n'ai pas été plus loin; il n'y » a que M. de HALLER qui ait examiné » cette force dans toute ſon étenduë; il » a fait là deſſus ce que HARVEY a fait » ſur la circulation. Ce morceau, plein de choſes, me paroit renfermer, en bien peu de mots, un jugement très exact & très detaillé ſur l'irritabilité. Si j'ai eu quelque tort dans celui que j'ai porté, c'eſt de n'avoir pas tout-à-fait aſſés priſé ce que GLISSON avoit dit ſur cette matiere; j'aurois dû le relire, & non pas

l'ap-

l'apprecier de mémoire. M. TAYLOR a eu raiſon de ſe plaindre, & mon aveu ſervira de reparation à la memoire de ſon compatriote. Je me fais un plaiſir & je m'en fairai toujours un de dire avec SIDENHAM, *je ne tiens point à mes erreurs & je n'ai point accoutumé de me facher de celles des autres.* C'eſt le ſeul moyen de parvenir un jour au vrai; dès qu'on s'irrite la bile s'epanche, la couleur naturelle des objets diſparoit, & l'on voit jaune.

N'eſt ce point trop m'écarter de la matiere que d'ajouter deux mots, ſur l'imputation que M. de HAEN fait à M. de HALLER, de n'avoir pas fait à MM. BOERHAAVE & ALBINUS un hommage auſſi complet de ſes travaux que M. SGRAVESENDES à fait des ſiens à NEWTON, & M. van SWIETEN à BOERHAAVE; c'eſt-à-dire apparemment, en appelant ſa phyſiologie *Boerhaaviano-Albiniana*, & en la dediant à l'un de ſes maîtres & aux manes de l'autre. Par raport à M. SGRAVESENDES que je regarde comme un des premiers hommes de ce ſiecle, & dont les ouvrages ſont, ſans doute, ce que l'on à de plus complet dans ce genre, il a eu une raiſon très for-

te d'appeler ſon ouvrage du nom de NEWTONI, puiſqu'il n'eſt qu'une application des principes de ce grand hommes aux phénomenes de la nature. Mais trouvons nous Monſieur dans les ouvrages de M. BOERHAAVE ou de M. ALBINUS de ces principes tels que ceux qui font la baſe du ſyſtême de M. NEWTON, & dont la Phyſiologie de M. de HALLER ne ſoit qu'une application? Cette application faite comme M. SGRAVESENDES l'a faite, ne pouvoit peut être l'être que par lui; il n'y avoit peut être que lui qui put decouvrir autant de phénomenes nouveaux, imaginer autant d'expériences nouvelles & heureuſes; mais avec tout cela, ſi vous vous donnés la peine de lier les differens chainons de la chaine, depuis la publication des ouvrages de M. NEWTON, juſques à celle des inſtitutions de M. SGRAVESENDES quarante ans après, ſi vous ſuivés les ouvrages des amis du philoſophe Anglois, de ſes éleves, les tranſactions philoſophique, les ecrits d'HAUSKBEE, de COTES, de GREGORI, de KEIL, de SMITH, de DESAGULIERS, de PEMBERTON, de FERGUSON, ſi vous examinés ce que les Memoires de l'Academie Royale ont fourni

fourni pendant le même intervalle sur toutes les parties de la Physique, si d'un autre côté vous faites une comparaison semblable pour les institutions de M. BOERHAAVE, jointes aux ouvrages anatomiques de M. ALBINUS, & les *Elementa physiologiæ*; Je suis persuadé que vous jugerés avec moi que le saut est bien plus grand des écrits de BOERHAAVE à ceux de M. de HALLER, que de ceux de NEWTON à ceux de M. SGRAVESENDES. Vous penserés que personne ne demandera pourquoi ce dernier a donné à son ouvrage le titre qu'il lui a donné, & que personne ne comprendroit trop pourquoi les *Elementa physiologiæ s'appellent Boerhaaviano-Albiniana*. Qui peut mieux faire ce parallelle, & rectifier mon jugement, si je me trompe, que vous, à qui les matieres de physique la plus sublime sont aussi familieres que celles de medecine; qui conversés alternativement & avec la même facilité avec HIPPOCRATE, & NEWTON, BOERHAAVE & SGRAVESENDES, MUSCHEMBROEK & M. ALBINUS.

Que M. van SWIETEN qui a été vingt ans l'éleve & l'ami de M. BOERHAAVE lui fasse tout l'honneur de son ouvrage,

 c'est

c'eſt un de ces grands traits qui a été à juſte titre admiré par de bons Juges; mais cet exemple fait-il une loi ? Oblige-t-il ceux même qui pourroient ſe trouver dans les circonſtances preſque uniques de M. van SWIETEN, oblige-t-il, ceux qui ſe trouvent dans des circonſtances abſolument differentes. Parce qu'on a aſſiſté quinze ou ſeize mois aux colleges d'un Profeſſeur, ſera-t-on reputé ne ſavoir que ce qu'il nous a appris? M. van SWIETEN, M. SCHWENCKE, M. GAUBIUS, M. de HAEN lui même, M. HOVIUS qui tous ont été les auditeurs de M. BOERHAAVE plus long temps que M. de HALLER, lui doivent-ils donc tout leur ſavoir. Pourquoi M. GAUBIUS qui ne nomme pas même ſon maître n'a-t-il pas mis ſa pathologie ſous ſon nom? L'hommage étoit aſſurement bien digne d'être offert. M. de HALLER va publier une petite hiſtoire de ſes études anatomiques & rendra à chacun de ſes maîtres ce qu'il lui doit. Voyés ou mêne le ſyſtême de M. de HAEN; ſi M. de HALLER doit tout à M. ALBINUS, celui-ci doit tout à RAW, RAW au grand DUVERNEY, & DUVERNEY, ſi je ne me trompe à un GASTALDI. En remontant ſucceſſi-

successivement, il se trouvera que toute l'anatomie & la physiologie de nos jours ont existé dans la tête d'HIPPOCRATES; que tous ceux qui ont écrit dès lors n'ont été que les éditeurs de ses posthumes; que dès qu'il y a eû un homme illustre dans un genre, il ne peut plus y en avoir d'autres; que quand on a été l'éleve d'un grand homme on ne peut pas le devenir, mais que l'on est reduit à ramper le reste de ses Jours. Cela n'est ni satisfaisant ni propre à exciter l'émulation.

Laissons de côté les mémoires sur les parties irritables & sensibles, ne reste-t-il rien dans les ouvrages de M. de HALLER qui ne soit sorti de l'école de Leide? Revendique-t-elle cette foule de dissertations de ses éleves, toutes pleines d'observations entierement neuves, faites par son conseil, sous sa direction, sous ses yeux, celles des ZINN, des BRUNN, des MECKELS, des OEDERS, des ASCH, des MUHLEMANS, des WALSTORFF, des SPROEGEL, des REMUS, des DETHLEEF; &c. revendique-t-elle les mémoires sur les monstres, sur les hermaphrodites; l'histoire de la cellulaire, celles des vaisseaux humains; les observations sur la formation du poulet, sur les os, sur la circulation

du sang, la respiration, la voix, le cerveau des poissons, leurs yeux ; toutes celles qui sont repandües dans les quatre premiers volumes de la physiologie, celles dont est rempli le cinquieme qui va paroitre, celles qui feront la base du huitieme? Dans quelles theses des autres universités, dans quelles leçons, dans quel receuil secret, M. de HALLER à-t-il puisé tous ces morceaux, dont chacun suffiroit pour faire une belle reputation à son autheur? Seroit-ce peut être dans le septieme & le huitieme des ADVERSARIA de M. MORGAGNI, que M. de HAEN possede sans doute en manuscript, puisqu'il cite ce dernier (41) & que faisant si vivement sentir à M. de HALLER le danger de quelques citations erronées, il se garderoit bien d'en faire d'imaginaires; on le renverroit à sa page 152.

M. de HAEN tache dans quelques endroits (42) d'infirmer l'analogie, qui, des experiences faites sur les animaux, tire des conclusions pour l'homme. Quoiqu'il ne dirige point contre moi

(41) *Vindiciæ p.* 41. il cite *Adverf. Anatomic. N.* 8. *C.* 19. Si cela ne signifie pas *adversaria octava* cap. 19. j'ai tort.

(42) *Vindiciæ p.* 101. 123.

moi son attaque, qui est moderée, comme j'ai employé quelques pages du discours preliminaire à prevenir son objection, je crois devoir faire quelques remarques sur ses arguments ; non point assurement par impatience de voir attaquer un sentiment que j'ai adopté en le defendant ; mes amis sçavent & me reprochent que je tiens trop foiblement aux miens, & que trop souvent j'aime mieux paroître les abandonner que de disputer ; mais parce qu'il me paroitroit très facheux que l'authorité de M. de HAEN, etayé du nom de M. ALBINUS, jetta des doutes sur l'utilité infinie de l'anatomie comparée. Peu de reflexions me suffirent ; d'autant plus que M. de HAEN ne paroit pas vouloir proscrire cette science, il en restraint seulement l'usage ; nous ne sommes pas en opposition nous ne differons que du plus au moins. La premiere, c'est qu'il n'a pas du citer M. ALBINUS dans ce cas ; parce qu'il le condamne. Mais vous avez déjà vû que les citations de cette espece sont pour lui un malheur habituel. Tout ce que ce grand Medecin dit, dans ce beau discours *sur la vraie route pour parvenir à connoitre la véritable*

 structu-

structure du corps humain (43), dans l'endroit que M. de HAEN cite, regarde uniquement la precipitation de ceux qui ont établi étourdiment la ressemblance des parties, sans l'avoir vérifiée, & ont osé decrire & même peindre l'homme après avoir dissequé les animaux ; il a en vüe le genre d'erreur dont VESALE a repris si souvent GALIEN ; mais il est bien éloigné de craindre les consequences qu'une chaste Analogie tire des observations, faites sur les animaux, pour les fonctions parfaitement semblables dans l'homme ; & quoi qu'il ne raporte, dans ses ouvrages, que très peu de faits tirés de l'anatomie comparée, il ne faut pour juger qu'il en connoit tout le prix que lire sa belle harangue sur cette science, prononcée peu de tems avant celle que je viens de citer (44). Il l'étend non seulement aux animaux, mais aux plantes & aux mineraux. Il trouve dans la formation, la nutrition, l'accroissement de tous ces êtres ; une analogie singuliere avec les états correspondants dans l'homme

(43) *De vera via quæ ad fabricæ humani corporis cognitionem ducat* Leid. 1721.

(44) *De anatome comparata*, 1719.

me. *Vous trouverés uniformité par tout,* dit-il, *si vous faites attention avec moi que l'animal & la plante different très peu, si ce n'est en ce que l'animal est une plante mobile qui porte ses racines avec soi &c.* Lisez tout ce beau morceau. (45). *Le tout est regi par un très petit nombre de regles generales, auxquelles les plus grands & les plus petits corps sont également sujets, & quod justo calculo ex his deduxeris, id illis sine errore applices* (46). Que peut-on demander de plus positif en faveur des conclusions tirées de l'animal à l'homme, quand la parité des faits a été constatée? *Ne croyons point dit-il ailleurs que l'anatomie comparée serve seulement à faire connoitre la structure des parties du corps de l'homme, car elle éclaircit aussi plusieurs de ses fonctions.* Depuis le tems où M. ALBINUS composat cette harangue, sa façon de penser n'a point changé. Dix-sept ans après, dans la préface qu'il a mis à la tête des ouvrages de HARVEI, il est encore plus précis. Le passage paroit fait pour me justifier contre ceux qui pourroient croire que je suis allé trop loin. *Il faut dissequer les animaux dont les par-*

 ties

(45) p. 27. (46) p. 6.

ties sont les mêmes où semblables à celles de l'homme, dont nous voulons connoitre les fonctions; elles nous fairont juger sans crainte d'erreur de celles de l'homme; & même les autres, si elles ont seulement quelque ressemblance à celles de l'homme, quelque petite qu'elle fut, nous fourniront quelque chose d'utile. Personne n'ignore la façon de penser des autres grands anatomistes, sur la justesse des conclusions que l'on tire de l'anatomie comparée pour l'œconomie animale humaine. Consultés VALSAVA; l'excellent autheur de *l'essay on comparative anatomy*, celui de la lettre qui est à la tête de cet ouvrage; BLASIUS, & plusieurs autres, ils sont positifs. *Que les Ennemis de l'anatomie comparée*, apprennent, dit M. MORGAGNI, *combien elle est utile pour la guerison des maladies* (47). M. de HALLER a donc eû raison de l'aveu de VALSAVA, de MM. MORGAGNI, MONRO, ALBINUS, pour ne rien dire de BLASIUS, DUVERNEY, &c. de conclure, dans les cas de ses experiences, de l'animal à l'homme. J'ai eu raison de m'enoncer comme je l'ai fait (48); J'ai eû d'autant plus raison

(47) *Adversaria Anatomica altera p. 40.*
(48) *Discours prelimin. p. 38.*

raiſon que toutes les experiences ont pour ſujet les parties dont la parfaite reſſemblance eſt abſolument demontrée, dont la texture, les fonctions, l'uſage, ſont les mêmes; qui ſe trouvent généralement & ſans aucune varieté eſſentielle. S'il s'agiſſoit de quelques organes deſtinés à des fonctions qui ne s'operent pas parfaitement de même chez tous les animaux, l'on auroit quelque pretexte pour faire des objections, mais il n'eſt queſtion que des muſcles, des inteſtins, de la peau, des membranes, des tendons, & l'on nie cependant la juſteſſe des conſéquences. Tous les animaux, ſoumis aux experiences, ce ſont les ſeuls dont je parle, n'ont-ils pas une peau, des muſcles, un cœur, des inteſtins, une dure mere, une pleure, un peritoine, un perioſte, des tendons? Ces parties different elles eſſentiellement, où autrement que par leurs accidents externes, pour me ſervir du langage de l'école? Peut-on penſer que la cauſe qui fait mouvoir le cœur dans l'homme ne ſoit pas celle qui le fait mouvoir dans le chien? Croira-t-on que les mouvements de leurs autres muſcles ayent deux cauſes prochaines differentes? Y a-t-il une cauſe du mouvement periſtaltique dans

l'homme, & une autre dans le chien? La dure mere, la pleure, les autres membranes ont elles d'autres uſages dans l'un que dans l'autre. Si rien de tout cela n'eſt, ſi la reſſemblance de configuration & de fonctions eſt complette, l'on eſt obligé d'admettre, que ce que l'experience demontre être vrai de ces parties dans l'animal, eſt auſſi très vrai dans l'homme. Ce ſeroit ſaper entierement l'anatomie comparée que de le nier. Elle n'eſt d'aucun uſage dans l'œconomie animale, elle ne peut fournir aucune concluſion, ſi celles ci ne ſont pas ſures. C'eſt ici où l'analogie doit être dans toute ſa force; ſi elle eſt imparfaite dans ce cas, elle eſt nulle par tout ailleurs. Affirmons donc, que les obſervations de M. de HALLER quoique faites ſur des animaux, le mettroient en droit de conclure, *ſans crainte d'erreur*, que les nouveaux faits qu'il a vû ont lieu chez l'homme; ſupoſé même que cette vérité ne fut pas conſtatée par les experiences faites ſur l'homme même.

Quel eſt, au reſte, l'inventeur en phyſique dont les expériences n'ayent pas été niées, mal refaites par d'autres, combatuës par de prétendus faits opposés? Au bout d'un certain nombre d'années, les

les mauvaises expériences ont été oubliées, les vraies sont restées, & la decouverte a été généralement admise. Celui qui écrira dans cinquante ans contre l'irritabilité, jouera le rolle qu'HOMOBO PISO a joué de nos jours en s'élevant contre HARVEI. COPERNIC, GALILEE, TORICELLI, HARVEI, NEWTON ont eu leurs detracteurs. Il y a eu dans tous les siecles des hommes qui ont rejettés toutes les vérités qu'ils ne tenoient pas de leur nourrice, il y en aura toujours; ne nous en effrayons, ni ne nous en fachons; n'en examinons même point les motifs; cette examen ne fourniroit pas un éloge; souvenons nous seulement des deux raisons d'HORACE.

Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi, ducunt:
Vel quia turpe putant parere minoribus, & quæ
Imberbes didicere, senes perdenda fateri.

Je vois, qu'en examinant le petit nombre d'articles dans lesquels j'étois interessé, j'ai été entrainé plus loin que je ne le pensois, & que j'ai repondu pres-

que à tout l'ouvrage; cela me determine à completter la reponse, en disant quelque chose, même avant que de finir ce qui me regarde des attaques contre l'insensibilité de quelques parties, établie par M. de HALLER.

Les objections de M. de HAEN ne sont point nouvelles; on peut les ranger sous trois classes. Les premieres sont des observations recueillies de differens auteurs, qui n'avoient jamais pensé à examiner si les parties en question étoient sensibles où ne l'étoient pas, mais qui les croyoient sensibles, parce qu'ils l'avoient ainsi appris; qui le voyoient parce qu'ils le croyoient, & qui l'ont dit parce qu'ils avoient crû le voir. M. de HALLER a repondu aux observations de cette espece, qu'ajouterois-je à sa reponse. La seconde classe renferme les observations de M. de HAEN, où plutôt le resultat de ses observations vaguement énoncées. Celles qui ont été faites avant les disputes sur cette matiere rentrent dans la premiere classe; & l'on peut appliquer à celles qui leurs sont posterieures, ce que dirai plus bas.

Les observations de MM. RADNICZKY & VANDELLI forment la troisieme classe,

&

& M. de HALLER les a examinées en detail ; ainſi la refutation du tout eſt toute faite ; & je puis hardiment reiterer ici la remarque que je faiſois tout-à-l'heure, & qui eſt très exacte.

Toutes les fois qu'un Phyſicien a propoſé quelque decouverte nouvelle, & l'a produite étayée d'obſervations, pluſieurs autres, ſouvent avec la meilleure foi du monde, en ont fait de toutes oppoſées. Je ne vous citerai que l'exemple de MARIOTTE l'un des Phyſiciens les plus ſenſés, les plus vrais, les plus verſés dans l'art de faire des expériences, qui ne put jamais faire bien celle des priſmes, qu'un écolier de Phyſique ne ſauroit pas manquer aujourd'hui. Les premieres expériences ne reuſſiſſant pas, on ſuſpecte celles des autres ; l'on n'en fait plus pour chercher, mais pour detruire. Tant de circonſtances peuvent deguiſer le reſultat, l'homme a tant de facilité à voir ce qu'il ſouhaite de voir parce qu'il le croit vrai, qu'il eſt très aiſé de voir des expériences oppoſées dans des expériences ſemblables.

L'homme que des faits nouveaux desabuſent le premier d'une ancienne erreur, eſt dans un cas tout oppoſé. Ces fait ont

ont contr'eux le préjugé, l'autorité, l'amour propre. Ce n'est qu'après avoir vû longtems, attentivement, distinctement, qu'il parvient à croire qu'on a & qu'il a mal vû pendant si longtems. Il reitere, il varie, il multiplie ses expériences avant que d'être convaincu; & lors même qu'il l'est, il les renouvelle encore avant que de les annoncer. La presomption est donc toute en sa faveur; & quel degré de certitude n'acquiert-elle pas, si en annonçant la decouverte, il publie les expériences auxquelles il la doit, s'il indique la façon de les faire, les difficultés qui les accompagnent, les observations contraires qui se sont quelquefois presentées; enfin s'il en produit un nombre si considérable qu'il soit impossible de les croire précipitées ou erronnées! Quel moyen alors de se refuser à la vérité? Il n'y en a qu'un de la combattre, je l'ai indiqué il y a plusieurs années. C'est de se présenter dans le même apareil à tous égards, & qui s'est présenté ainsi?

Je trouve encore une objection dont je dois dire un mot (49). »Les Mede-»cins

(49) *Vindiciæ p.* 187.

» cins de Prague & plusieurs d'Italie, dit-on à M. de HALLER, » ont vû si » souvent le contraire de ce que vous di- » tes, qu'il est impossible que vous ne » l'ayés pas vû aussi ! Comment donc » l'amour d'un systeme demi cuit & le vil » desir de la reputation ont-ils dû vous » porter à étouffer la voix de la nature, » & à ne dire que ce qui vous est favo- » rable. Accordons que l'objection est bonne ; quand elle porteroit sur M. de HALLER, il auroit toujours la ressource de la retorquer ; il diroit à M. de HAEN, des Medecins & des Chirurgiens connus, ont vû si souvent le contraire de ce que vous dites, qu'il est impossible que vous ne l'ayés pas vû aussi, comment donc, tels & tels motifs (je les laisse en blanc), ont-ils dû vous porter à étouffer la voix de la nature, & à ne dire que ce qui vous est favorable ? Mais l'objection ne tombe point sur M. de HALLER, puisqu'il a raporté le très petit nombre d'observations contraires qui forment l'exception, tout comme celles qui forment la régle. En observant il n'a pas eu la volonté de voir telle ou telle chose, mais uniquement ce qui se présenteroit ; elle retombe sur ses adversaires.

Qu'elle autorité n'acquierent pas les nouvelles expériences, si elles trouvent une foule de sectateurs, dont les uns les admettent parce qu'ils leurs trouvent tous les caracteres qu'on desire pour admettre des faits sur la foi d'autrui ; les autres parce qu'en les reiterant ils ont eu les même resultats ; & qu'elle decouverte à jamais eu aussi promptement un aussi grand nombre de sectateurs dans les païs les plus eloignés ? Elle a eû ses detracteurs, j'en conviens ; mais comparés le nombre de leurs expériences à celui des expériences de ses partisans & jugés.

Ici encore la présomption est pour ceux qui adoptent, parce qu'ils ont à sacrifier deux motifs, qui, au contraire, animent les detracteurs, le préjuge pour la doctrine dont on a été imbu dans ses premieres études, & l'amour propre, si prompt à se gendarmer contre ceux qui viennent nous aprendre que nous errons.

Ces Partisans dira-t-on sont des éleves ! Il y a tels de ces éleves qui ne pouvoient reconnoitre pour maitre que l'interprête de la vérité, qu'un tact exquis ne leur permettoit pas de confondre

avec

avec le faux le plus ſpécieux ; mais pour éviter toute diſpute mettons les de côté.

Ce ſont des gens qui ne ſont ni Medecins ni Chirurgiens ! Cette objection eſt de M. de HAEN, ou au moins il la repéte, & cela paroitra fort plaiſant à M. TAYLOR, qui lui reproche de ne point craindre de ſe ſervir de l'autorité des matrones (50). Ont-elles donc plus d'autorité en pratique, que de bons Phyſiciens en anatomie ? Mais en écartant encore cette ſeconde claſſe de témoins, nombrons ceux qui reſtent. J'en decouvre un nouveau dans ce moment, c'eſt l'illuſtre M. CAMPER qui remplit aujourd'hui la chaire de RUISCH, & qui dans la premiere partie de ce bel ouvrage qui manquoit à la Medecine, & dont il l'enrichit (51), établit poſitivement l'irritabilité independante des nerfs, & l'inſenſibilité des aponevroſes ; c'eſt établir celle des autres membranes analogues, & des tendons ; c'eſt établir tout

(50) *Epiſtol. critic. p.* 23. 24.

(51) *Demonſtrationum anatomico - pathologicarum, liber primus, continens brachii humani fabricam & morbos. Amſt.* 1760. *fol.*

tout ce que M. de HALLER établit. Qu'on nous oppose un BILGUER.

Quand le nombre des observations pour & contre l'insensibilité, seroit le même, l'on devroit presumer que l'insensibilité est l'état naturel, si, comme je crois qu'on l'observe assés généralement, la nature erre plutôt en excès qu'en defaut. Il seroit plus vraisemblable qu'elle donne une sensibilité superflué, qu'il ne le seroit qu'elle en ote une nécessaire. Ceci n'est au reste qu'une conjecture très hazardée, dont on faira tout ce qu'on voudra.

L'on accuse M. de HALLER de mepriser l'antiquité; mais ce reproche est-il legitime? Est-ce la mépriser que de dire qu'elle a crû vérité une erreur que de nouveaux faits refutent? Où nous meneroit ce systeme, & dans quelles obscurités ne sommes nous pas replongés, si nous devons regarder comme vrai tout ce quelle nous a transmis comme tel. Examinons de sens froid, & peu de gens seroient aussi à même que M. de HAEN de faire cet examen, comment cette erreur s'est introduite; l'on verra qu'elle est fondée sur un hypothese & non pas sur des faits. Les anciens Mede-

Medecins n'ont jamais fait beaucoup d'expériences relatives à l'œconomie animale; ils croyoient les membranes nerveuses, ils connoissoient la sensibilité des nerfs, ils ont raisonnés & ont dit, les membranes sont donc très sensibles. Ils ont observé deux maladies aigues inflammatoires dont le siege étoit dans la poitrine, l'une accompagnée d'une douleur vive, l'autre presque sans douleur; ils ont dit le poulmon qui est parenchimateux est peu sensible, la pleure qui est une membrane l'est beaucoup, donc l'une de ces maladies a son siege dans le poulmon, l'autre dans la pleure. Dès la, par tout où il y aura eû douleur dans le voisinage d'une membrane, d'une aponevrose, ou d'un tendon, ces parties auront été le siege de la douleur. Cette conclusion hypothetique devient un principe, on le croit, on l'adopte, on le transmet, on est si sûr de sa vérité, que quand l'occasion de le verifier se présente, l'assurance qu'on doit le voir empêche de voir le contraire. Que d'erreurs plus aisées à decouvrir qui se sont transmises pendant aussi longtems? Combien d'autres peut-être dont nous sommes encore imbus, & dont nos neveux se defairont!

tont ! L'unanimité dans des cas de cette eſpece ne fait point loi, c'eſt tout un corps qui opine du bonnet, & dont le premier opinant s'eſt trompé. Ceux qui de tems en tems voyent le contraire de ce que tout le monde croit voir ſont ceux dont le ſuffrage doit être compté. Cette marche de l'eſprit humain eſt-elle vraiſemblable ? Elle ne l'eſt que pour le petit nombre de ceux qui, comme vous, l'ont étudié, & en ont vû la petiteſſe ; elle eſt vraie pour tous ceux qui ont jetté les yeux ſur l'hiſtoire des ſciences phyſiques.

Les objections même qu'on fait pour prouver que les expériences ſur l'animal jurent avec celles faites ſur l'homme, & ainſi ne concluent rien, ſont en notre faveur ; les mauvaiſes raiſons d'une des parties font bien augurer de la cauſe adverſe. Le chien à qui l'on a coupé le tendon marche ſelon vous avec aiſance, dit-on à M. de HALLER, l'homme au contraire chez qui ce tendon eſt rompu marche difficilement ; voyés donc combien ſont imprudentes vos concluſions ! Je veux bien ne pas inſiſter ſur la difference prodigieuſe qui doit ſe trouver dans l'état des muſcles après qu'on a coupé

coupé le tendon fort dextrement, où après qu'il s'eſt rompu par la violence d'un effort; je puis hardiment ne pas me ſervir de tous les avantages de ma cauſe, elle n'en a pas beſoin; mais en mettant de côté cette raiſon & quelques autres, je dis que l'objection de M. de HAEN ne ſeroit juſte que dans un ſeul cas; c'eſt ſi M. de HALLER avoit voulu conclure de ſes obſervations que l'homme eſt auſſi leſte & auſſi ingambe que le chien; mais comme cette propoſition ne ſe trouve dans aucun de ſes ouvrages la cenſure tombe d'elle même.

Examinés, Monſieur, ſi de l'exacte parité entre la nature des tendons, ce n'eſt que de cette parité dont il s'agit ici, il ſuit que les effets d'un tendon rompu dans l'homme & coupé dans le chien doivent être les mêmes. Examinés la nature & le volume des deux jambes, la façon de l'inſertion, la paſſibilité beaucoup plus grande du chien, la difference immenſe qui reſulte dans ce cas de l'état de bipede & de quadrupede & ſans que j'inſiſte tædieuſement ſur tous ces details, jugés.

Une objection d'une autre eſpece, mais de la même force, c'eſt celle qu'on tire

tire des pretendües contradictions de M. de HALLER. Vous ririés de moi si j'entreprenois serieusement d'en prouver la futilité; elle ne prouve que les angoisses du parti qui l'a fait; mais je vous dirai simplement, lisés; & je vous rapellerai que c'est une de celles qu'on a pressé le plus souvent & le plus fortement contre les livres saints, c'est celle qu'ont fait tous les critiques de metier contre les ouvrages qu'ils vouloient depriser & dans les quels ils ne trouvoient pas à mordre. L'on appelle souvent contradiction ce qu'on ne sçait ou ce qu'on ne veut pas lier.

Je placerai ici une observation que vous aurés faite souvent. Il semble que la sensibilité & la mollesse marchent chez l'animal d'un pas égal. La partie solide la plus molle c'est le nerf depouillé de ses enveloppes & expandu pour sentir; les parties où il sent le plus vivement, ce sont celles où il est deployé dans des parties très molles, comme l'estomach & les intestins. Les personnes dont la fibre musculaire est molle sont celles chez les quelles le sentiment est le plus vif! Il diminue à mesure que l'âge, le travail, les remedes diminuent cette mollesse. La

sensibilité

ſenſibilité eſt moins grande chez le païſan que chez la Dame; moindre chez celle qui s'exerce que chez la pareſſeuſe; exquiſe chez l'enfant, nulle chez le vieillard qui perd le tact, l'odorat, le goût, l'ouie, la vüe. Les adſtringents la diminuent, les émollients l'augmentent, excepté dans les cas où ils agiſſent ſur la cauſe de la douleur; l'animal le plus dur eſt auſſi celui qui a la plus grande paſſibilité. Ne pouvons nous pas de tous ces faits, dont il ſeroit aiſé d'augmenter le nombre, en conclure avec raiſon, que les parties de l'homme ſont d'autant moins ſenſibles quelles ſont plus ſerrées, plus dures, plus compactes; & cette concluſion ne demontre-t-elle pas toute la doctrine de M. de HALLER ſur l'inſenſibilité? Si les faits ne decidoient pas la queſtion, s'il falloit la diſcuter *à priori* ſur les bancs de l'école, il y a d'autres arguments qui concourroient également à la démontrer, mais qui deviennent inutiles parce que l'experience depoſe. Quand nôtre génération aura paſſé perſonne ne verra de la ſenſibilité la où il n'y en eût jamais; nos neveux jouiront avec reconnoiſſance des vérités decouvertes par M. de HALLER; Ils ne craindront point de lui devoir

voir la lumiere qui les conduira dans plusieurs ſentiers de l'œconomie animale, parce que la réputation dont il jouit, les honneurs qu'il reçoit ne pourront point être l'objet de leurs paſſions.

Paſcitur in vivis livor; poſt fata quieſcit, &c.

» La cruelle envie, pourſuit l'homme » de merite juſques au bord de la tombe, » là elle diſparoit & fait place à la Juſtice » des ſiécles.

Il eſt temps de revenir aux articles de l'ouvrage de M. de HAEN, qui me regardent plus particulierement. Il avoit attaqué, precedemment (52), le ſyſtême que M. de HALLER avoit indiqué, & que nous avions propoſé après lui, M. ZIMMERMAN & moi, ſur la cauſe de l'irritabilité placée dans le gluten; & il avoit allegué quelques raiſons qui lui paroiſſoient detruire ce ſentiment. Il revient à la charge dans le ſecond ouvrage, d'un ton triomphant & ironique, comme un homme qui a remporté une victoire; enſuite il paſſe à des ſentiments de commiſeration, il deſcend juſques à la pitié, il s'atendriroit volontiers ſur le ſort de

(52) *Difficultates p. 142, &c.*

de ces pauvres éleves de M. HALLER qui adorent son systême de très bonne foi, & aux quels un SAGE vient montrer qu'ils n'embrassent qu'une ombre & les laisse confus, humiliés, miserables, desolés, desesperés; mais en s'en allant il pleure sur eux. M. de HALLER n'avoit pas répondu à ces premieres objections, il n'en indique qu'une raison, *de glutine non valde quæro. Hypothesis est, causæ viscera non ingreditur.* (53) il auroit pû ajouter qu'elles n'exigoient pas une refutation. M. de HAEN a pris ce silence pour un aveu de vaincu; c'est un Général qui juge de sa victoire par la poudre qu'il a brulé, le bruit qu'il a fait, le mouvement qu'il s'est donné. Il faut le tirer de l'état de malaise dans le quel sa bonté le met sur la triste situation des éleves de M. de HALLER; mais je commencerai par reiterer ce que j'ai déjà dit ailleurs, & ce que l'epitre dedicatoire de mon traité des fievres dit très clairement, c'est que je n'ai point eû l'avantage de l'être. Il y avoit six ans que je pratiquois la Medecine quand j'ai commencé à soutenir quelques relations avec lui, & je ne l'ai vû que

(53) *Apologia edit. prim. p.* 27.

quelques temps après. J'avois écrit avant ce temps la le traité de l'inoculation, & l'on peut voir qu'elle étoit alors ma façon de penser ſur ſon compte. Ce n'eſt donc point une prevention d'écolier pour ſon maître qui m'a fait adopter ſes principes; c'eſt uniquement leur caractere de vérité & de conformité à la ſimplicité de la nature; c'eſt la froideur marquée de l'autheur pour tout ce qui n'eſt qu'hypotheſe, ſon goût pour tout ce qui eſt obſervation & fait; c'eſt cette candeur, plus dans ſon ame que ſur ſes levres, & ſi bien marquée dans la ſuitte de ſes ouvrages, qui le porte à reformer ſes propres erreurs quand il peut les decouvrir; qualité ſi propre à inſpirer de la confiance, puiſqu'elle perſuade qu'on ne riſque rien en ſuivant un guide, qui, cherchant continuellement à s'éclairer, ſera le premier à vous ramener, dès qu'il verra qu'il eſt hors du bon chemin & dont la maxime eſt,

Melius recurrere e medio curſu, quam male currere.

C'eſt après avoir lû les meilleurs autheurs ſur l'œconomie animale, que j'ai ſuivi

ſuivi celui qui m'a le plus ſatisfait. Ceux qui ont lû mes ouvrages peuvent-ils me ſoupçonner de jurer aveuglement *in verba Magiſtri.* Mais je m'apeſantis ſur ces details, peu importants, & je perds de vüe les arguments de M. de HAEN contre le ſiege de l'irritabilité dans le gluten.

Une veſſie trop tendüe par l'urine retenüe perd, dit-il, la faculté de ſe contracter & ne la recouvre ſouvent pas de longtems, quoiqu'elle ait été evacuée par la ſonde; mais cette diſtenſion ne peut pas en detruire le gluten, ni par la même l'irritabilité, donc ce n'eſt pas l'irritabilité qui eſt la cauſe de ſa contraction (54). Vous voyés, Monſieur, qu'on doit nier également la mineure & la conſequence; & ce que vous verrés en même tems, parce que vous aimés à voir l'homme partout ou il ſe trouve, c'eſt la puiſſance de la prévention ſur les eſprits les plus fermes & les plus éclairés. La raiſon, les lumieres, tout eſt aneanti par la paſſion; l'on ne voit plus que le but dont on eſt occupé, & l'on embraſſe ſans les examiner tous les moyens qui paroiſſent devoir nous y conduire. Puiſſe l'illuſi-

(54) *Difficultates* p. 141. 148.

on demeurer toujours, au moment où elle finira l'amour propre aura à souffrir.

Suivons Monsieur de HAEN, en examinant les objections qui precedent celle-ci. » Plusieurs malades, souffrent pendant plusieurs années des douleurs intolerables occasionnées par une pierre dans la vessie; ils font usage d'eau de chaux, ou *duva ursi*, les douleurs finissent entierement, la sonde prouve cependant que la pierre existe encore; la vessie fait cependant très bien ses fonctions; elle renferme une cause irritante & n'est point irritée; peut on admettre ici une irritabilité, & supposer que la vessie très irritable par une cause plus legére, ne l'est point par une cause plus forte.» *Rien de plus discordant que de le dire* (55). Se peut-il qu'une telle objection vienne de cette source. M. de HAEN aura sçu que l'effet du rémede pouvoit produire un changement capable de detruire la sensibilité maladive de la vessie, & il ne veut pas que ce changement opere de la même façon sur l'irritabilité; il veut bien que son rémede empeche un des effets du stimulus & non pas

(55) *ibid. p.* 132.

pas l'autre. Pendant un tems les douleurs étoient continües & accompagnées d'une envie fréquente d'uriner, parce que l'action du stimulus étoit morbifique; le rémede detruit cette action morbifique, la douleur cesse, l'on n'en est point surpris, & l'on s'étonnera que l'envie frequente d'uriner finisse; l'on en conclura que l'irritabilité est nulle. Cet effet est si necessaire que le contraire seroit inconcevable. Des nerfs trop nuds, des fibres charnües trop dépouillées produisent l'excès de sensibilité & d'irritabilité; le rémede detruit cet état maladif, les deux symptomes disparoissent. Doublés un intestin vivant de peau morte, appliqués sur cette peau un stimulus, vous ne mettrès en jeu ni l'irritabilité ni la sensibilité. Vous crieriés au miracle s'il excitoit l'une & non pas l'autre. La vessie après le rémede, est l'intestin doublé de peau, ou plûtôt c'est un intestin qui avoit perdu son *epithelium* & auquel on l'a rendu. M. de HAEN peut-il se mettre dans le cas de se faire dire des choses aussi simples? Il y a une fatalité attachée à ses arguments, on peut presque toujours les retourner contre lui avec avantage. Que diroit-il, si dans les dis-

putes auxquelles il préside, un de ses disciples objectoit au repondant, » cet » homme soufroit beaucoup, il ne soufre plus, quoique les nerfs subsistent & que » le corps irritant soit encore dans la » vessie, donc ce n'est pas les nerfs qui » sont sensibles où ce n'est pas les nerfs » qui le font soufrir. Il le renverroit sans doute à *l'art de penser* ou à la *logique* de M. SGRAVESENDES. C'est cependant son argument!

Perrault fussiés vous Empereur
Comment voulés-vous qu'on vous nomme?

Une violente distension fait perdre à la vessie la force de se contracter, (c'est l'objection que j'ai déjà raporté), *quoique cette distension n'ait pas detruit le gluten, ni par la même l'irritabilité, donc l'irritabilité n'est pas la cause de la contraction.* Vous voudriés bien, Monsieur de HAEN, que nous eussions fait cet argument M. HALLER, M. CRANTZ ou moi. Qui lui a dit que l'irritabilité excitée par le *stimulus* quelconque renfermé dans la vessie, étoit la seule cause de sa contraction? Ce n'est ni ces Messieurs ni moi. Quand on le lui auroit dit, qui lui a dit

qu'il

qu'il ne falloit que des muſcles & du gluten pour faire une partie irritable; où avons nous dit que les derangements qui ſurvenoient dans un organe irritable, ne lui otoient pas ſon irritabilité, comme ils lui otent ſes autres proprietés? Suffit-il à M. de HAEN d'avoir un eſtomach avec toutes ſes membranes, tous ſes vaiſſeaux, tous ſes nerfs, en un mot toutes ſes parties integrantes pour le faire digerer parfaitement? S'il a ce ſecret que de malades je lui enverrai. Lui ſuffit-il qu'un bras ait tous ſes muſcles, tous ſes vaiſſeaux & tous ſes nerfs pour le faire mouvoir, même avec ſa machine electrique? Il ſera le Dieu des paralytiques. Nous ne ſommes pas auſſi ſçavants les deux grands Medecins que j'ai nommé & moi; nous demandons pour l'exercice d'une fonction non ſeulement toutes les parties de l'organe, mais encore leur parfaite organiſation & leur vie. Nous ſavons qu'un corps au quel il ne manque rien, paroit mort qu'and cette vie des parties manque; nous avons toujours preſent à l'eſprit le paſſage du diſcours ſur la *neceſſité du raiſonnement mechanique en medecine*, dans lequel le grand BOERHAAVE peint ſi bien cet état. Qui de nous a

dit qu'une pierre étoit pour la vessie saine un *stimulus* plus puissant que l'urine? Je suis bien éloigné de le penser.

J'avois au reste déjà répondu à ces objections, avant qu'on les proposat, dans la lettre à M. ZIMMERMAN; mais ceux qui attaquent pour attaquer, ne font pas attention à l'armure de leurs adversaires. Les muscles & leur *gluten* existent dans la vessie distendüe, mais ces muscles n'ont-ils pas été trop alongés, & dans cette élongation forcée peut être separés, dechirés, contus? Le gluten n'est-il point dans le cas des corps à ressort qu'une tension excessive detruit? Ne s'est-il point formés d'engorgements sanguins par la compression des veines, & ces engorgements ne sont-ils pas un obstacle à l'action de l'organe? les vaisseaux sanguins distendus ne compriment-ils point les nerfs, & cette compression ne jette-t-elle point la vessie dans la paralysie? N'est-ce pas cette paralysie qui est regardée universellement comme la cause du mal. N'ais je pas établi positivement que les nerfs étoient nécessaires à l'exercice continué de l'irritabilité, qui ne se soutient jamais bien longtems après

leur

leur destruction, parce qu'elle est une proprieté de l'organe parfait & non pas de l'organe imparfait (56). Vouloir ignorer des faits aussi connus, aussi frappants, aussi simples, faire des objections qui portent sur des fondements aussi ruineux, c'est se deceler trop ouvertement, c'est dire à trop haute voix, je ne veux pas l'irritabilité parce que je ne la veux pas ; c'est avertir l'Europe, & ce seroit une sottise à moi de ne pas profiter de l'avis, si je n'écrivois que pour celui qui le donne, c'est, dis-je, avertir l'Europe, que quoiqu'on puisse répondre on n'entendra jamais rien. C'est être dupe que de disputer contre la volonté, c'est peut être l'être en général que de disputer, & je m'imagine que si vous donniés à votre sage ami KLIOCK une idée d'une guerre litteraire, les champions lui fairoient pitié, & ils les compareroit à deux laboureurs qui perdroient, à disputer sur la cause du developement du germe, un tems destiné à cultiver le champ. Cette lettre aura sans doute l'effet de celle à *M. de* HAEN, elle l'affermira dans ses idées.

(56) *Epistola* ZIMMERMANNO.

C'eſt par des raiſonnements ſemblables à ceux que j'ai raporte, qu'il à pretendu, dans ſon premier ouvrage, que l'homme devoit être immortel ſi ſon cœur étoit irritable, (dans le ſecond il avouë qu'il l'eſt,) parce qu'il ſe trouve toujours du ſang dans le cœur du cadavre, & que le ſang étant le vrai ſtimulus du cœur, il doit y avoir mouvement & vie partout où il y a un cœur & du ſang dans ce cœur. Admirés, encore une fois, la bonté de ſon caractere ; vous l'avés vû plus haut abregeant le catalogue des maladies de l'homme, vous le voyés actuellement conduiſant ſes jours à l'immortalité.

Ses terraſſantes objections ne ſont point finies. La veſſie ne devroit ſuivant vous, dit-il, perdre ſon irritabilité que quand elle ſeroit abſolument pouſſiere, par l'entiere diſſipation de ſon gluten; comme le cadavre d'ALEXANDRE quand CÆSAR AUGUSTE ouvrit ſon tombeau. Vous ne voulés point, Monſieur, que je reponde à une objection de cette eſpece; vous ne voulés point que je vous réitere que l'irritabilité eſt la fonction des organes ſains; qu'elle eſt ſujette aux même derangements que les autres

autres fonctions, qu'elle s'altere, decroit & perit. Eh qui l'ignore? M. de HAEN seul qui ne veut pas l'aprendre. Vous ne voulés point que je vous dise, pour repondre à d'autres objections de la même force, que mille causes de douleurs existant dans le corps sans produire cet effet, qui est empeché par des causes cachées qui nous échapent, il peut & il doit en être de même des causes de l'irritabilité. Que repondre donc? *Spectatum admissi &c.*

Monsieur de HAEN propose encore, contre cette proprieté (57). une objection qu'il avoit déja fait il y a quelques années (58), & qui est fondée sur l'état dans le quel il a trouve l'intérieur de la poitrine, dans quelques cadavres; état qui paroissoit tout à fait impropre aux fonctions vitales. Mais que peut-on conclure de là contre l'irritabilité? Que M. de HAEN nie, s'il veut, que ces gens la vecussent, mais il ne peut pas conclure que l'irritabilité n'est pas le principe de la vie. Il peut nier la possibilité du mouvement du cœur dans cet état,

(57) *Vindic. p.* 232.
(58) *Rat. med. t.* 2. *cap.* 8. *p.* 130. *&c.*

mais non pas le pouvoir de l'irritabilité à le mouvoir après la destruction des obstacles. L'on arrête avec un crochet les oscillations d'un pendule, s'ensuit-il de là que la pesanteur n'est pas la cause qui l'a mu tant qu'il a pû se mouvoir.

Si les conclusions de M. de HAEN étoient exactes, & s'il étoit vrai que le gluten n'est pas le siege de l'irritabilité puisque l'irritabilité finit avant que le gluten soit detruit, l'on pourroit conclure, avec la même raison, que l'estomach n'est pas l'organe de la faim, l'œuil celui de la vüe, les nerfs celui du sentiment, le cerveau celui du sens commun, puisqu'il n'y a aucune de ces fonctions qui ne cesse très souvent quoique l'organe existe sans aucun derangement assés marqué pour tomber sous les sens.

Après avoir prouvé, aussi victorieusement, que le gluten n'est pas le siege de l'irritabilité, M. de HAEN ajoute, *c'est cependant ce que crient partout ses patrons* (59). Il cite le passage dans lequel j'établis que pour remedier à la trop grande irritabilité, il faut rendre au

(59) *Difficult.* p. 144.

au gluten sa consistence, & que les seuls toniques produiront cet effet. Il raporte aussi le passage dans lequel M. de HALLER avoit établi ce systeme pathologique, mais sans parler de la cure. M. de HAEN fait quatre objections tirées de quatre differentes especes de malades, qui paroissent contraires à ce systeme. Je ne repondrai qu'un mot, parce qu'une reponse detaillee m'entraineroit trop loin, c'est que toutes ces contradictions ne sont qu'aparentes; & que si dans quelques cas, il faut employer comme je le fais moi même, une pratique diferente, c'est parce que souvent il faut agir sur la cause de la cause prochaine, & non point sur celle-ci meme. Mais il est & il sera éternellement vrai que la *mobilité maladive* depend principalement du manque de consistence du gluten. Je ne parle point de la sensibilite. Je puis donc redire aujourd'hui ce que j'ai dit il y a huit ans, & le systeme de M. de HALLER ne m'a jetté dans aucun embarras; mais je ne sais surquoi M. de HAEN a crû qu'il l'abandonnoit; est-ce donc abandonner un systeme que de ne pas le defendre, quand on peut sur-tout ne pas le croire attaqué. D'ailleurs, je n'écri-

rai

rai jamais rien, ſauf des erreurs involontaires, que je ne puiſſe defendre ſeul; & l'attaque de M. de HAEN, & l'abandon ſupoſé de M. de HALLER ne m'ont point reduit au deſeſpoir. J'ai même le plaiſir de voir que M. TRALLES a applaudi & adopté mes idées (60); un tel ſuffrage me raſſure. Ce n'eſt donc point cette triſte expérience qui me rapellera à la vraie pratique d'HIPPOCRATES ou plutôt de la Nature; ſuivant le ſage avis & ſur tout l'exemple de M. de HAEN. J'aurois bien du regret, je ſerois bien humilié, bien deſeſperé, ſi j'avois pû me mettre dans le cas de meriter cette leçon. Je mets tous mes ſoins a obſerver la marche de la Nature & à la ſuivre. Je reſpecte HIPPOCRATES, il y a longtems que je l'ai declaré, & que j'en ai donné des preuves, autant que perſonne. Je l'ai lû, relû, j'en lis tous les jours où j'ai le tems de lire, mais je ne ſuis point enthouſiaſte; je ne vois point dans HIPPOCRATES ce qu'il ne ſçut jamais; je ne le conſulte point ſur des maladies dont il n'a eu aucune idée; je ne fais point voir une deſcrip-
tion

(60) *De opio part. 3. p. 47. 62.*

tion complette dans un fragment très imparfait. En admirant sa pratique, la seule bonne, pour les maladies aigües, & pour un très petit nombre de chroniques, je vois qu'il y en a beaucoup dans lesquelles il seroit dangereux de l'imiter. Je vois que c'est le plus grand des Medecins, mais je suis persuadé que ce n'est pas celui que M. de HAEN prendroit pour le sien s'il en avoit besoin. Que sa conduite nous serve toujours de modele, mais que sa pratique ne nous guide pas toujours.

Je viens enfin à l'article par lequel j'aurois dû commencer, si l'importance des matieres en avoit réglé le rang.

M. DELIUS, Professeur à *Erlang*, avoit dit, dans une dissertation imprimée il y a dix ans, que l'irritabilité menoit à l'irreligion. M. de HALLER demontra la fausseté de cette proposition dans son mémoire, & moi dans le discours préliminaire; & j'ai été très surpris de voir M. de HAEN declarer, dans son premier ouvrage, qu'il n'étoit pas aussi étonné que nous des craintes de M. DELIUS; c'est presque dire qu'il les partage. Dans son dernier livre il dit à M. de HALLER que bien loin de jetter

jetter sur lui un soupçon d'Atheïsme il cherche à l'en detourner ; n'est-ce pas lui dire, au moins, qu'il a donné quelque lieu à ce soupçon ? Dans l'épitre dedicatoire de la *refutaiton de l'inoculation*, il me fait une apostro he semblable ; & après m'avoir demandé si je suis *un de ces esprits forts qui sont l'opprobre de leur siecle*, il ajoute, avec cette bonté que vous lui connoissés ; *non je ne puis le croire, & si je vous en parle, c'est bien plus pour detourner les soupçons que peut-être vous pouvês avoir fait naitre, que pour vous charger à cet égard d'aucune imputation.*

Je n'examinerai point ce procedé généreux qui justifie les gens avant qu'on les accuse ; je n'aprecierai point les obligations qu'on auroit à cet ami, qui iroit dire de porte en porte, on auroit quelques raisons, dont vous n'entendrés peut être jamais parler, de soupçonner un tel d'être athée, faux, yvrogne, adultere ; je vous en avertis, non point parce que je crois que cela peut être, mais pour que d'autres ne viennent pas à le penser ; je n'examinerai point, dis-je, cette manœuvre, mais je saperai, j'espere,

j'espere, l'effet de ces petits propos, en demandant à tous les Physiciens & les Medecins impartiaux, si dire que les fibres charnuës de l'animal sont *irritables*, est une proposition qui conduise plus à l'athéisme que de dire qu'elles sont élastiques, que nos liqueurs sont pesantes, que nos corps renferment de l'air qui peut se developer & nous tuer, un feu qui peut nous embraser, &c.

Si la découverte de l'irritabilité peut produire quelqu'effet moral sur un esprit droit, c'est de lui faire admirer son auteur, dont l'immortelle sagesse a operé, par un moyen aussi simple, le plus beau phénomène de la nature l'homme vivant. Ce n'est pas celui qui decouvre un nouveau phénomène qui a tort, c'est celui qui prétend qu'on peut en tirer des conclusions dangereuses. S'il étoit plus sage, il sentiroit que tout ce qui est, est digne du Créateur; que tout ce qui est digne de lui conduit à lui; & que si l'édifice, de la demonstration de son existence, n'étoit pas complet, tous ceux qui decouvrent quelque nouvelle chose créée ajouteroient une pierre au bâtiment. Craindre le contraire est une impieté; c'est supposer que l'ouvrier a fait quelque ouvrage indigne

digne de lui. Ainsi si l'irritabilité existe, elle nous fait nécessairement remonter à celui par qui elle est ; dire le contraire est une absurdité. Mais qu'elles sont les vérités dont l'esprit humain n'ait pas perverti l'usage ? Et parce qu'on en a abusé n'osera-t'on plus les croire ? Je ne me departirai donc point de l'irritabilité parce que des esprits, je dirois plutôt des cœurs, faux, pourront juger à propos de la faire envisager comme un principe qui mene a des conséquences dangereuses ; elles ne le seront jamais si elles sont legitimement deduites ; mais repont elle des sophismes auxquels elle peut donner lieu. Quels qu'ils soyent, je déclare que je n'en serai jamais le complice ; je proteste contre toutes les fausses imputations & je les méprise souverainement ; elles partent ordinairement des sources les plus viles & des motifs les plus odieux. Accuser son frere d'irreligion, sans avoir en main les preuves évidentes, c'est s'annoncer comme sans religion soi-même, & celui qui n'en a point ne merite que le mépris où la pitié. Plein de respect & de foi pour les vérités sacrées, je déclare que l'homme

juste

juste & droit, ne trouvera jamais rien dans mes ouvrages, qui soit en opposition avec ces sentimens. Si le vicieux y voit autre chose ce sera une nouvelle preuve de sa corruption. Le lait est-il jaune parce qu'il le paroit à l'œil icterique? Mais je ne me fairai point le delateur de ceux qui ont le malheur de penser autrement que moi; je ne me melerai point non plus de defendre la Religion; en a-t'elle besoin? L'on ne doit que l'enseigner & la peindre, sans craindre les dangers de l'attaque. L'habitant des Alpes s'éfraye-t'il de voir des enfans, qui, du bord du lac, jettent des cailloux contre les rocs inébranlables qui leurs servent de base? Quand j'entens l'homme de genie insulter les vérités éternelles, il me semble que je converse avec ces hypocondres qui raisonnans parfaitement bien sur tout, delirent sur un article. Je dis en moi-même l'on a touché la mauvaise corde, l'instrument rend un faux ton. J'admire le talent, je plains l'erreur. Plein de l'envie de remplir tous les devoirs, & sur-tout, l'un des plus importans, celui de l'amour du prochain, je chercherai à connoitre

les



les hommes; je verrai que les mauvais procedés leurs ſont beaucoup plus naturels que les bons, qu'ainſi l'on ne doit point s'irriter des premiers, mais être très ſenſibles aux ſeconds. Si on les voit ſous un autre point de vuë, on en exige trop, l'on eſt trompé dans ſon attente, & la haine ſuit le mecontentement. L'on n'aime pas longtems quand on a aprecié l'objet de ſon amour au deſſus de ſa juſte valeur. Je verrai la petiteſſe & les contrarietés de notre eſpece; je gémirai de ce que pour juger l'homme il faut ſouvent le partager ou l'enviſager ſous pluſieurs relations; le louer ſur ſes talens, ſur ſes connoiſſances, ſur pluſieurs de ſes travaux utiles à la Societé, & s'affliger en même tems de ce qu'il n'a aucune des vertus ſociales, de ce que l'envie, la jalouſie, l'animoſité, les viles manœuvres ſont cachées chés lui, ſous le voile de la pieté, de la bénignité, de la franchiſe. Mais en même tems rempli du Principe que j'ai établi, je me dirai, que je ne dois pas moins l'aimer; haït-on un enfant parce qu'il égratigne dans ſa colére? Quand cette façon de penſer ſur le prochain ne ſeroit pas un devoir;

devoir, elle est necessaire à notre bonheur; il est attaché, tant qu'on est appellé à vivre avec les hommes, à l'état que depeint PROPERCE.

Nil ego non patiar, numquam me injuria mutat.

Si M. de HAEN fait quelques cas de mon suffrage, il me saura gré, d'avoir pensé comme lui, *& de n'avoir pas eu assés de bassesse pour que les louanges qu'on me donnent me fissent oublier mon devoir & ma conscience, & louer ce que je crois mauvais* (*). J'ai suivi la maxime de POPE.

Still pleased to praise, yet not afraid to blame.

J'aurois loué l'homme, l'auteur polemique, avec le même plaisir, la même sincerité, avec lesquels je loue le Medecin; mais ils different si fort qu'il a bien fallu les distinguer, & mes amis, tous ceux qui me connoissent, sentiront combien il m'en a couté pour faire cette distinction. Si M. de HAEN en est faché qu'il la fasse finir; J'écrirai avec le plus vif plaisir pour célébrer cet heureux changement.

(*) *Vindic.* p. 5.

J'aurois bien voulu, c'eſt une volonté d'amour propre, qu'il m'eut mis à même de faire, en lui repondant, un ouvrage moins verbeux & plus fort de choſes; mais il y en a ſi peu dans le ſien, la vérité m'emporte, qu'il a fallu ſe ſervir de la même monnoye. Deux ou trois articles méritoient une reponſe; il n'en falloit point faire aux autres, comme M. de HALLER l'avoit bien ſenti; j'en ai fait une, & par là, j'ai été obligé de cauſer ſans rien dire. *Ova Zephyria.*

Je finis, Monſieur, je n'ai été que trop long & ſur-tout trop fecond en écarts; le dernier ſeul étoit néceſſaire. J'eſpere que votre amitié, & votre indulgence pardonneront les autres.

Namque tu ſolebas
Meas eſſe aliquid putare nugas.

Ils auroient été ridicules dans un ouvrage didactique, on peut les tolerer dans une lettre; en écrivant à un ami on ſe laiſſe aiſement aller à lui dire, non ſeulement ce qu'il faut qu'il ſache, mais encore tout ce qu'on penſe.

J'ai l'honneur d'être avec la conſidération la plus diſtinguée, &c.

A LAUSANNE *le* 12. *Juillet* 1762.

P. S.

Depuis que ma lettre eſt finie, & que l'on compoſe la derniere feuille, j'ai reçû, Monſieur, l'ouvrage de M. ELLER, qui s'étoit acquis la reputation d'un Medecin ſçavant & d'un praticien habile, reputation que ſon ouvrage paroit confirmer; tout ce qu'il dit ſur quelques uns des articles qui ſont l'objet de ma lettre, eſt entierement conforme à ce que j'en ai dit, & je me fais gloire de m'apuyer de ſon authorité.

1°. Il établit que vû la ſtructure de la pleure, qui a très peu de vaiſſeaux rouges, elle ne doit que très rarement ou jamais s'enflammer ſeule; que quand elle eſt enflammée, elle l'eſt par une ſuitte de ſa communication avec le poulmon; il en donne pour une preuve que le long de l'épine du dos & ſous le mediaſtin, où il y a de la pleure, mais où il n'y a pas du poulmon, l'on ne remarque pas des douleurs; il ajoute, & c'eſt la même obſervation que j'ai fait, que l'on peut confirmer cette vérité par l'exemple du peritoine, qui eſt une membrane ſembla-

ſemblable à la pleure, & qui n'eſt jamais enflammé que par une ſuitte de l'inflammation des viſceres qui le touchent. Dans tous les cadavres de pleuretiques qu'il a ouvert, il a toujours trouvé plus de mal au poulmon qu'à la pleure; & il établit que l'on ne cracheroit point du ſang ſi le poulmon n'étoit pas attaqué.

2°. Il attribüe le miliaire à un venin particulier dont on ignore l'origine, & que le regime chaud empire.

3°. Il établit, comme une choſe non douteuſe, que l'on n'a la petite verole & la rougeole qu'une fois, que la petite verole eſt quelques fois très benigne, mais d'autres fois ſi maligne, que malgré les ſecours les mieux adminiſtrès elle emporte le tiers des malades. Il en conclud la neceſſité de l'inoculation, qu'il a employé lui même, le premier en Allemagne, avant l'an 1721. après avoir été inſtruit ſur cette operation à Paris par un grec nommé CARAZZA.

J'ai ſous les yeux les mémoires de l'Academie de *Siene* qui atteſtent les ravages de la petite verole naturelle, & demontrent les avantages de l'inoculation.

FIN.

LETTRES
A MONSIEUR
ZIMMERMAN,
DOCT. MED.

Des Académies de BASLE, de PALERME, de la Soc. Oecon. de BERNE &c. &c. &c.

SUR

L'ÉPIDEMIE COURANTE.

PAR M. TISSOT,

DOCT. ET PROF. EN MED.

De la Soc. Royale de LONDRES, de l'Acad. de BASLE, de la Soc. Oec. de BERNE.

Dira per incautum serpunt contagia vulgus,
Ancipiti trepidant igitur terrore per urbeis.



A LAUSANNE,

Chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

M. D. CC. LXXI.



PREMIERE

LETTRE

A MONSIEUR

ZIMMERMAN,

DOCTEUR EN MEDECINE &c.

LA maladie épidémique qui règne, depuis le commencement de l'hyver, dans pluſieurs endroits de ce pays, & qui a régné à Soleure, n'eſt ni nouvelle, ni rare, & n'a été accompagnée d'aucun ſymptome qui la differencie aſſez des autres épidémies de la même eſpèce, pour mériter quelque attention particuliere, & pour devoir être le ſujet d'un ouvrage; auſſi je ne penſois point à m'en occuper, MONSIEUR, mais vous m'en demandez une rélation très détaillée, mon amitié n'a rien à vous refuſer, & puiſqu'il faut l'écrire,



j'ai cru qu'il ne seroit pas tout-à-fait inutile de la rendre publique ; cette description servira au moins à la faire connoître dans les endroits où elle peut se reproduire, & à dissiper l'effroi qu'elle a inspiré dans tous les endroits où elle a paru. On verra qu'elle n'est pas aussi terrible par elle même qu'on l'a cru, & le monstrueux de son histoire disparoitra.

Elle a été fort générale, on en a par là même beaucoup parlé, & tous les objets dont on parle beaucoup sont bientôt défigurés ; elle a fait beaucoup de ravages dans quelques endroits dénués de tous bons secours ; on en a parlé avec effroi, & la peur l'a fait envisager comme une espèce de peste ; je vous la peindrai telle que je l'ai vuë.

Nous avons eu à la fin de l'automne & au commencement de l'hyver, plusieurs maladies purement inflammatoires, & sur-tout beaucoup de pleurésies, qui cédoient au traitement antiphlogistique simple. La saignée, la tisanne d'orge avec l'oximel & le nitre, les laits d'amande, les lavemens émollients, quelques parfums de vinaigre quand l'expectoration paroissoit diffi-

cile, & les applications tiedes, les guérissoient toutes.

Au commencement de Janvier, un de mes malades m'offrit une complication bien marquée: sa maladie ne s'étoit d'abord montrée que comme inflammatoire: je lui avois fait faire trois saignées très abondantes, qui jointes aux autres secours, dont je viens de parler, avoient abatu la fiére, amolli le poulx, presque dissipé le point, ôté l'oppression, rendu l'expectoration aisée, & humecté la peau. A la fin du cinquieme jour, il fut tout à coup attaqué d'un violent mal de tète, avec beaucoup d'angoisse, une chaleur séche & inquiétante, la respiration gênée, le ventre tendu, le poulx très fréquent. Je crus reconnoitre à ces symptomes, l'action d'une *bile en mouvement*, qui ne s'étoit point encore dévelopée; je fis prendre au malade, une once de crême de tartre depuis onze heures du soir jusqu'à six heures du matin; il eut huit selles très abondantes & très fetides, les accidents disparurent, & dès lors il continua à être tous les jours mieux.

Je vis, d'abord après, d'autres malades qui avoient des pleuresies bilieu-



ses, telles qu'elles sont décrites dans *l'Avis au Peuple*, qu'on vient de comparer, avec autant d'esprit que de raison, à une épée entre les mains d'un furieux. Il y avoit un principe d'inflamation, & en suivant exactement la méthode indiquée dans cet ouvrage §. 287. la maladie se terminoit très heureusement.

Cette espèce compliquée d'inflamation & de putridite, a continué jusques à présent; c'est celle qu'HIPPOCRATES a déja appellé pleurésies sanguines & bilieuses (*a*): mais il ne tarda pas à en paroitre qui étoient purement bilieuses, sans aucune inflamation, & parfaitement semblables à celles qui régnérent ici il y a douze ans; permettez moi de vous rapeller ce que j'en ai dit dans l'histoire de la fiévre bilieuse de 1755. " Il y eut ici „ en 1753 *des peripneumonies* bilieu„ ses; tous ceux qu'on saigna périrent; „ j'en traitai plusieurs, je n'en saignai „ point, ils guérirent tous; je fus ap„ pellé tard, pour d'autres qui avoient

(*a*) *Χολοδεες ἅμα και αιματωδεες πλευριτιδες.* Coac. Prænot. & ailleurs.

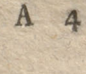
„ été ſaignés, ils avoient preſque tous „ le poulx petit, vite, fréquent, dur, „ une rèverie animée, & une op- „ preſſion très forte. La véritable mé- „ thode curatoire étoit de commencer „ par l'émétique en lavage, de donner „ enſuite des lavements fréquents, de „ boire abondamment des boiſſons aci- „ des & diurétiques, & de reſpirer de „ la vapeur de vinaigre (*b*).

C'eſt cette eſpèce qui a été la plus fréquente ici depuis le milieu de Janvier, juſques à la fin du mois dernier; elle n'eſt point encore éteinte, & je vois actuellement, 30 Avril, quelques malades qui en ſont attaqués.

Dès le milieu de Décembre on venoit tous les jours me conſulter depuis les villages voiſins pour des maladies de la même eſpèce, j'aprenois qu'il y avoit auſſi beaucoup de malades dans des quartiers plus éloignés, & il s'eſt trouvé enſuite que c'étoit la même maladie.

Elle ſe répandit dans le Gouvernement d'Aigle; on fut effrayé du nombre des malades; l'Illuſtre Conſeil de

(*b*) *De febribus bilioſis p.* 130.



ſanté me chargea de m'y rendre pour l'examiner & en fixer le traitement. J'y allai au commencement de Fevrier ; je trouvai que la plûpart des malades étoient attaqués de la ſeconde eſpèce de pleuréſie, celle dans laquelle il y a une complication d'inflamation.

Quelque tems après mon retour d'Aigle, je fus appellé à Soleure, par l'Etat ; j'y arrivai au commencement de Mars ; l'épidémie, quoiqu'elle commençât à diminuer, étoit encore fréquente, ſurtout parmi les femmes du peuple. Un Médecin, M. le Dr. PLAYER, avoit été une de ſes premieres victimes. Elle étoit évidemment de la troiſieme eſpèce : mais il y avoit cependant quelques malades atteints d'une pleuréſie véritablement inflammatoire ; j'en vis trois à l'hopital, l'un convaleſcent, l'autre dans le milieu de la maladie, un troiſieme à l'agonie, qui mourut bientôt après, & qu'on ouvrit.

On avoit déja précedemment ouvert deux cadavres, qui, autant que j'en pus juger par l'hiſtoire de la maladie, & par les raports des ouvertures, avoient été tués par une maladie inflammatoire. L'on vous a communiqué

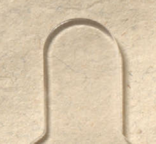
le détail de ces ouvertures, ſans vous faire obſerver cette circonſtance, & vous avez été ſurpris d'y trouver tous les caractéres d'une maladie inflammatoire, pendant qu'on vous écrivoit qu'elle étoit bilieuſe; l'exiſtence démontrée des deux genres de maladies enléve toute l'obſcurité.

Il eſt bon de remarquer, que, la plûpart de ceux qui ont eu des maladies aiguës, à l'hopital, étoient ou de robuſtes ſoldats de la garniſon, ou de vigoureux manœuvres employés à travailler les matériaux pour la conſtruction de l'égliſe; celui que je vis ouvrir étoit un ſoldat qui paſſoit pour l'homme le plus fort de la ville. Son cadavre n'offrit que ce qu'on voit toujours dans ces cas, & ainſi il ſeroit inutile de vous donner ici un détail qui reſſembleroit à mille autres: mais il n'eſt peut être pas inutile de remarquer, que la différence entre l'état de la poitrine dans les cadavres des perſonnes tuées par une pleuréſie inflammatoire ou par une pleuréſie bilieuſe, n'eſt pas auſſi conſidérable qu'on pourroit le croire. Il y a dans l'une & dans l'autre des croutes pleurétiques, ſur la ſurface du poul-

mon, très conſiderables ; les gros vaiſſeaux & le poulmon ſont très remplis : ce qui fait le plus généralement la différence, c'eſt que ces croutes dans la pleuréſie bilieuſe ſont moins blanches, la ſeroſité épanchée dans la poitrine eſt en plus grande quantité & plus jaune ; le poulmon eſt moins dur ; le ſang dans les gros vaiſſeaux eſt plus fluide & moins polipeux : l'on trouve plus de colliquation & de pourriture, & moins de ſupuration. On lit les meilleures ouvertures de cadavres, morts de pleureſies bilieuſes, dans un très bon ouvrage de M. GUIDETI, dont j'aurai occaſion de vous parler plus bas (*c*). Quand le dépôt ſe fait au cerveau, on trouve ce viſcere corrompu & ſanieux, plûtôt que véritablement ſupuré.

Vous avez vû juſques ici trois eſpèces de pleuréſies ou de peripneumonies, (vous vous rapellerez ce que j'ai dit dans ma lettre à notre reſpectacle ami, M. HIRZEL, pour prouver que la différence entre ces deux maladies n'eſt or-

(c) *Diſſertationes phyſiologicæ & medicæ Auguſt. Taurinorum* 1747. *p.* 186. 191.

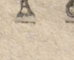


dinairement que nominale), l'une purement inflammatoire, qu'on peut nommer exquiſe, l'autre compliquée d'inflamation & de putridité, la troiſieme uniquement putride ; elles ont été toutes les trois connues dès le tems D'HIPPOCRATES qui les ſpécifie toutes ; nous avons eu toutes les trois ici ; & en général dans les villes un peu conſiderables où il y a une varieté très marquée entre les différents genres de vie des habitans, on ne doit pas attendre, qu'une cauſe commune de maladie, produiſe des ſymptomes auſſi uniformes que dans les endroits moins conſiderables, où un genre de vie commun identifie, juſques à un certain point, tous les individus, & établit chez tous la même receptibilité.

La ſeconde eſpèce a été la plus commune à Aigle & dans les villages voiſins.

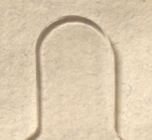
La troiſieme a été preſque ſeule à Soleure, à Vevay & dans un grand nombre de villages.

Je ne vous dirai plus rien de la premiere, & je ne vous parlerai que peu de la ſeconde. Le traitement décrit dans l'avis au Peuple eſt celui que j'ai em-


A 6

ployé, & avec un ſuccès qui m'en a encore mieux démontré la bonté ; la ſaignée dans quelques cas, le kermes mineral comme émétique, la crême de tartre, l'uſage abondant de la tiſanne d'orge avec l'oximel ont été, à Aigle, même avant mon arrivée, les vrais ſecours & les ſeuls qui réuſſiſſent. J'ajouterai que j'y fis ſaigner le ſixieme, & le neuvieme jour de la maladie, avec ſuccès, des hommes qui ne l'avoient pas encore été, & je le fais hardiment, à quelqu'époque que ce ſoit, quand je trouve les ſymptomes d'une inflammation qui eſt dans l'état de crudité, & dix ans de nouvelles obſervations m'ont confirmé cette vérité qui m'a toujours ſervi de guide (*d*). Cette circonſtance n'eſt pas auſſi fréquente dans les pleureſies compliquées, que dans celles qui ne ſont qu'inflammatoires, & qui exigent ſouvent ces ſaignées tardives. J'ai fait ſaigner fréquemment le dixieme & le onzieme jour, je ne m'en ſuis jamais repenti ; j'ai même

(*d*) Je m'étois déja énoncé très clairement ſur cet article dans le traité des fievres bilieuſes pag. 127. *Hanc regulam in morbis in-*



vû, que dans la véritable, & irrévocable agonie des maladies véritablement inflammatoires, une petite saignée soulageoit les angoisses de l'agonisant.

Vous savez que ces saignées tardives ne sont point une innovation : c'est la pratique d'HIPPOCRATES, de GALIEN, de FERNEL, d'HOLLIER, de BALLONIUS, de WALLESIUS, de SYDENHAM, de FREIND, de MM. TRILLER, Van SWIETEN, HUXHAM, KLOECKOF, & de plusieurs autres grands Médecins. Il est vrai que CHRYSIPPE, ERASISTRATE, CELSE, ARETÉE, COELIUS AURELIANUS, & tous les méthodistes, DURET, LOMMIUS, HOFFMAN, M. BOERHAAVE, & tous les méthodistes modernes, ont proscrit ce remède après le quatrieme : mais j'ose le dire, & je ne crois point, en le disant, de manquer au respect qu'on doit à ces hommes illustres, cette loi est fondée sur un systême théoretique dont l'application est très dangereuse en prati-

flammationis observavi, quamdiu vigent symptomata crudæ phlogoseos, venæ sectio quacumque die prodest.



que, & l'expérience journaliere la détruit. Il eſt, ſans contredit très important de ſaigner dès les commencements, c'eſt de la promtitude des ſaignées que dépend, principalement, l'heureuſe iſſuë de la maladie; un petit nombre les premiers jours fait beaucoup plus d'effet qu'un plus grand dans la ſuite: mais borner le tems de ce remède & le borner à un terme auſſi court, c'eſt vouloir en priver tout-à-fait un grand nombre de malades qui ne ſont point ſecourus avant cette époque; c'eſt vouloir en priver en partie un autre nombre plus conſiderable, qui ne ſeroit pas aſſez ſaigné, s'il ne l'étoit plus depuis le quatrieme jour; j'oſe aſſurer qu'il y a annullement des milliers d'hommes en Europe, qui doivent leur vie à des ſaignées faites après cette époque; & s'il y a peu de Médecins qui faſſent ſaigner auſſi tard que moi, je ſuis ſûr qu'il y en a un grand nombre qui font hardiment ſaigner le cinquieme & le ſixieme.

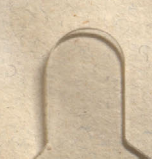
Ceux qui admettent les ſaignées dans les maladies, après le quatrieme jour, ont établi cinq cauſes qui doivent les empêcher; la grande foibleſſe, une

ſtaſe ſi conſiderable dans les vaiſſeaux capillaires qu'il reſte peu de ſang en circulation ; une coction évidente ; une ſupuration commencée ; une criſe très prochaine.

La grande foibleſſe ne dépend ſouvent que du beſoin même de ſaigner, quoiqu'après pluſieurs jours de maladie ; j'ai vû plus d'une fois, qu'une ſupuration commencée n'eſt pas un obſtacle abſolu à la ſaignée, & la maladie peut durer depuis pluſieurs jours ſans qu'aucune des trois autres contr'indications exiſte ; dans ce cas, on peut ſaigner hardiment, ſi l'on trouve les ſymptomes qui demandent la ſaignée, & il eſt très ordinaire de les trouver.

Je fis faire une forte ſaignée en Septembre 1763 à un homme âgé de plus de 50 ans, le douzieme jour de la maladie, & ſans cette ſaignée il auroit péri.

Je fus appellé, au mois de Janvier dernier, pour un homme âgé de vingt-ſix ans, qui étoit au dixieme jour d'une pleuréſie ; il n'avoit été ſaigné qu'une fois, & n'avoit pris que quelques délayants aqueux, le poulx étoit dur,



mais n'étoit pas extrêmement vite, ni fort plein; le malade, assis dans son lit, étouffoit; il avoit la bouche ouverte, sans pouvoir presque respirer ni parler: mais il témoignoit qu'il avoit de grandes douleurs dans la poitrine; je le fis saigner, il respira plus librement & put se coucher; je le fis saigner une seconde fois le onzieme, & une troisieme le douzieme; son sang étoit toujours très coëneux; il fut mieux après chaque saignée & s'est parfaitement rétabli.

Peu de jours après un autre jeune homme de dix-neuf ans, menuizier, se trouva très mal le treizieme jour de sa maladie, qu'on avoit d'abord envisagée comme un gros rhume, pour lequel on ne l'avoit point saigné. Quand on m'appela, il avoit un violent mal de tête, un point de côté très douloureux, une toux petite, continue & séche, la peau & la langue arides, le poulx dur & fréquent; une saignée le soulagea considerablement, en diminuant l'opression, la toux & la fiévre, & en procurant une expectoration aisée; je la fis réïterer trois jours après, parce que les mêmes accidents, qui m'avoient

déterminé à la premiere, reparoiſſoient ; il fut bientôt remis, & une petite toux ſéche, ſeul reſte de la maladie, qui avoit continué juſques à préſent, ſe diſſipe journellement par l'uſage du petit lait. Vous ſupoſez, ſans doute, que j'ai toujours joint à la ſaignée les remèdes qu'exigeoit la maladie. Je pourrois ajouter pluſieurs autres obſervations toutes auſſi déciſives que celles que je viens de raporter : mais cela ne me paroit pas néceſſaire ; je remarquerai ſeulement que les rhumes ſont une véritable inflammation de poitrine, & j'en vois très ſouvent, pour leſquels on a employé, inutilement, pendant pluſieurs ſemaines beaucoup de remèdes, qu'une ſaignée guérit, & qui dégénéreroient certainement en étiſie ſi on ne la faiſoit pas ; & tous les Médecins ſavent qu'il y a une eſpèce d'étiſie dans laquelle la ſaignée eſt indiſpenſablement néceſſaire.

Dans les inflammations de poitrine, lors même que le malade ne meurt pas pour avoir négligé les ſaignées néceſſaires, ſa guériſon reſte incomplette. Je vis dans le Gouvernement d'Aigle, un malade, qui, au huitieme jour de



la maladie, avoit le poulx fort, dur, le point très violent, le visage enflammé ; je lui conseillai une saignée assez abondante, après mon départ il ne voulut point s'y résoudre, malgré les instances de son digne & respectable Pasteur M. DECOPPET l'ainé, & de M. MALANOD, très habile Chirurgien, qui ont donné leurs conseils & leurs soins aux malades de ces quartiers, avec un zèle, une assiduité & une constance dignes des plus grands éloges, & avec un succès prouvé par l'événement. La résolution ne s'est point faite, il s'étoit formé une supuration, il a été très longtems alité, sans appetit, avec de la toux, des crachats purulents, une grande foiblesse, une pesanteur sous les côtes, & ce n'est que depuis le retour du printemps, & l'usage d'un régime convenable, qu'il commence à se trouver mieux. Je trouvai aussi à Aigle quelques malades, & j'en ai vû beaucoup ici, dont l'état m'a paru exiger des vésicatoires, & qui s'en sont bien trouvés : mais on ne doit jamais les appliquer, dans les maladies où il y a de l'inflammation, que quand les saignées ont désempli & amolli le poulx ; alors

ils produisent l'effet le plus heureux en dégageant le poulmon, facilitant l'expectoration, établissant une transpiration égale & abondante : mais quand on les aplique lorsque le poulx est encore plein ou dur, ce qu'on peut espérer de plus favorable, c'est qu'ils ne nuisent pas.

Il y a longtems que leurs bons effets dans les maladies inflammatoires sont connus. Le Baron d'Aubonne, TURQUET de MAYERNE, en faisoit beaucoup d'usage, & nous devons beaucoup, à cet égard, comme à tant d'autres, aux Médecins Anglois : mais je crains qu'on n'aille trop loin, on paroit les regarder comme spécifiques dans les maladies inflammatoires, il s'en faut cependant beaucoup qu'ils le soient, & en lisant attentivement, & sans prévention, les observations qui leur sont les plus favorables, & qui ont été publiées pour en faire connoitre les bons effets & les acréditer, on voit que quand on les a apliqués de bonne heure, ils n'ont point abrégé le cours de la maladie ; ils n'ont point empèché les orages, ni dispensé de réïterer les saignées ; quand on les a apliqués tard, après

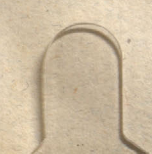


des ſaignées ſuffiſantes, ils paroiſſent avoir operé très favorablement, & contribué puiſſamment à la conſervation du malade, & c'eſt le vrai moment de les apliquer ; ils raniment alors l'action engourdie des petits vaiſſeaux, qui ayant été exceſſivement tendus pendant la violence de l'engorgement inflammatoire, tombent dans une atonie quand elle commence à diminuer ; le véſicatoire les dégorge, il remédie à l'oppreſſion & à l'angoiſſe que ces matieres viſqueuſes qui obruoient le poulmon occaſionnent ; dès qu'il commence à agir, la reſpiration devient plus aiſée, les crachats ſortent avec facilité, le poulx ſe ralentit ; parce que la cauſe de ſa fréquence diminue ; car le véſicatoire apliqué à un homme en ſanté augmente la fréquence du poulx ; la peau s'humecte, il ſurvient même quelques fois une ſueur abondante, tout va de bien en mieux. Ils ſont extrêmement utiles dans les fauſſes péripneumonies ; il y a un tems dans les véritables où elles reſſemblent beaucoup aux fauſſes : c'eſt le moment où la tenſion des ſolides ſe relache, & où la denſité phlogiſtique du ſang s'a-

molit, & c'eſt alors que les véſicatoires ſont indiqués, & qu'on les aplique avec plus d'eſpérance de ſuccès encore que dans les fauſſes péripneumonies.

Ce moment ne ſe trouve jamais dans les péripneumonies très aiguës, elles tuent ſans y arriver, les véſicatoires ne ſerviroient qu'à augmenter leur violence; il ne ſe trouve jamais dans les très légères, & les véſicatoires y ſont inutiles, à moins qu'on n'eut affaiſſé le malade par trop de ſaignées, alors on les employe pour reparer le mal que ces ſaignées ont fait: mais ce moment eſt très fréquent, dans les fortes pleuréſies bien traitées, depuis le cinquieme, juſques au neuvieme ou dixieme jour.

Je fis apliquer les véſicatoires, au premier malade dont j'ai parlé plus haut pag. 15. qui fut ſaigné le douzieme jour, immédiatement après la ſaignée diſſipa le délire, calma l'oppreſſion, arracha le malade, pour quelque heures, à une mort qui paroiſſoit très prochaine: mais j'aurois craint, fondé ſur pluſieurs raiſons, que l'engorgement ne ſe fut reproduit très promptement, ſi l'on n'avoit pas ſoutenu ce bon effet par quel-



ques ſecours, & les véſicatoires me parurent le plus propre; le calme que la ſaignée produiſit leur donna le tems d'agir, ils augmentérent l'expectoration qu'elle avoit commencé à rétablir, ils jettérent le malade dans une ſueur abondante, ils levérent des veſſies les plus groſſes, & exciterent une ſuppuration la plus abondante que je me rapelle d'avoir vue. Il eſt vrai que j'ordonnai auſſi du kermes mineral, immédiatement après la ſaignée: mais il ne me parut pas avoir un effet bien marqué dans ce cas, quoi qu'il en produiſe ſouvent de très heureux dans des cas ſemblables, & qu'en général ſon action concoure fort bien avec celle des véſicatoires, auxquels on l'allie, dans pluſieurs circonſtances, avec un grand ſuccès.

Je les ordonnai au ſecond malade pag. 15, qui fut ſaigné le dixieme, le onzieme, & le douzieme jour, immédiatement après la ſaignée du onzieme, ils ne produiſirent qu'une très petite veſſie, & une ſuppuration peu conſiderable: mais ils contribuérent, peut-être, à déterminer une ſueur très abondante qui vint après la ſaignée du douzieme jour.

Un des remèdes qui ſoulagea le plus ſenſiblement ce malade: c'eſt la fumée du vinaigre & de l'eau bouillante.

J'ai été apellé, depuis cette lettre écrite, pour une femme enceinte de cinq mois, le ſixieme jour de ſa maladie, qui ſe trouva fort mal en l'abſence de ſon Médecin. On lui avoit appliqué les véſicatoires le ſecond jour, ils fluoient beaucoup: mais cela n'empêcha pas que, malgré trois ſaignées, petites à la vérité à ce qu'on me dit, qu'on lui avoit déja fait, elle n'eut une angoiſſe inexprimable, une forte oppreſſion qui ne lui permettoit point de ſe coucher, & un point ſi douloureux qu'elle n'oſoit pas touſſer; le poulx étoit dur, je lui conſeillai une quatrieme ſaignée, & une potion avec l'oximel ſimple & beaucoup de nitre; elle étoit mieux le lendemain, & l'on me dit que ſon ſang n'étoit preſque qu'une coëne. C'eſt une nouvelle obſervation qui prouve l'inutilité des véſicatoires quand l'inflammation eſt dans ſa force; beaucoup d'autres m'ont prouvé que bien loin de la détruire ils l'augmentoient, & chaque jour véri-



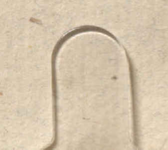
ſie ce que j'ai dit de l'action de ce remède, dans ma lettre à Mr. de Haller ſur la petite verole, l'apoplexie & l'hydropiſie (*e*).

Mais je m'apperçois que ces deux digreſſions ſur l'uſage des ſaignées tardives, & l'inutilité, pour ne pas dire plus, des véſicatoires au commencement des maladies inflammatoires, m'ont trop éloigné de mon objet principal, la maladie la plus générale, la pleureſie purement putride ou bilieuſe.

Avant que de la décrire, il faut jetter un coup d'œil ſur la conſtitution de l'air qui l'a précedée & accompagnée.

L'un des meilleurs obſervateurs de nos jours, l'Auteur de la médecine expérimentale, cet ouvrage d'or, dont je déſire tous les jours la continuation, a obſervé que depuis l'an 1740 le vent du nord a été le vent le plus fréquent en Europe, & il a régné preſque ſeul, au moins dans ce pays, en 1762 & 1763; mais il y a dix mois que cela a changé, & que le ſud eſt le vent dominant ici; depuis ſix mois ſurtout, nous n'a-vons

(*e*) *Epiſtola de variolis, apoplexia, & hydropc. Lauſ.* 1761. 40. & 41.



vous pas eu vingt-quatre heures de nord, ou comme nous l'apellons, de bize; le vent du midi, qui, pour nous est toujours humide, a constamment régné, sans être presque jamais violent; il a plu fréquemment & abondamment; il y a eu dans plusieurs endroits des brouillards très épais & très puants; il n'a gelé que très foiblement, & seulement pendant très peu de jours; ainsi l'on a vécu sur un terrain humide, boueux, presque marécageux; dans un air humide, nébuleux, point froid, peu renouvellé, parce que comme je l'ai dit, il y a eu peu d'orages.

Les effets physiques pour nos corps, qui en ont été la suite, sont une circulation moins forte, parce que l'humidité relâchoit les fibres, & en affoiblissoit l'action; toutes les sécrétions par-là même se sont moins bien faites; la masse des humeurs est restée surchargée; la transpiration, qui est l'évacuation la plus importante, a été, proportionellement, plus dérangée que les autres, parce que, outre que l'afoiblissement général de la circulation influoit sur les vaisseaux de la peau, ils se trouvoient afoiblis par l'action immé-

diate de l'air; d'ailleurs un air humide ſe charge moins de notre tranſpiration qu'un air ſec, comme une éponge humide imbibe moins d'eau qu'une éponge ſéche.

Le poulmon, expoſé comme la peau au contact de l'air, relaché, affoibli par ſon humidité, infecté, irrité par les exhalaiſons mal ſaines dont il eſt toujours rempli, quand le gel ne les empêche point de s'élever, ou quand le vent du nord ne les diſſipe pas, a dû ſouffrir plus que les autres organes, & c'eſt vraiſemblablement la raiſon pourquoi il a été attaqué dans preſque tous les ſujets.

Les corps ſe ſont trouvés ſurchargés de ces matieres corrompuës, qui auroient dû s'évacuer; elles ont acquis beaucoup d'âcreté, la bile eſt devenue plus alcaleſcente ; quand la corruption eſt parvenuë à un certain point, elle a produit une irritation générale dont la fiévre a été l'effet, & elle a en même tems, preſqu'ordinairement, fait un dépôt ſur quelque partie. C'eſt la violence de la fiévre, l'importance plus ou moins grande de la partie ſur laquelle ſe faiſoit le dépôt, l'étenduë

de ce dépôt & le plus ou moins de délabrement qu'il produisoit dans la partie, la bonne ou mauvaise constitution du malade, qui varioient le danger de la maladie, dont il est bien le tems de vous faire l'histoire.

Chez quelques personnes, elle a été précedée, plusieurs jours à l'avance, par cette espèce de malaise & de dérangement général, qui est la suite d'un vice dans les humeurs, & d'un désordre commençant dans les fonctions de tous les organes; mais ordinairement elle a attaqué tout à coup, au milieu de la meilleure santé en aparence.

Le premier symptome étoit, comme dans presque toutes les maladies aigues, un frisson plus ou moins long & plus ou moins fort, suivi de beaucoup de chaleurs, &, dès les commencements, une perte de force plus considerable généralement, qu'elle n'auroit dû l'être naturellement vû le dégré de la maladie; ce n'étoit pas cette perte totale qui caractérise les fiévres malignes: mais elle étoit assez considerable pour prouver qu'il existoit dans les humeurs un principe de corruption putride, qui est le poison des forces. Tous les mala-

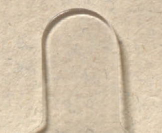
des ont été attaqués, les uns dès le premier moment du friſſon, les autres ſur ſa fin, des troiſiemes un peu plus tard, d'un ſerrement très douloureux qui avoit ſon centre au creux de l'eſtomac, & qui embraſſant toute la poitrine, angoiſſoit beaucoup le malade, & gènoit conſidérablement la reſpiration ; j'en ai vû pluſieurs chez leſquels elle l'étoit ſi fort qu'ils paraiſſoient prèts à étouffer : mais heureuſement il ne duroit guères plus de trois ou quatre heures, & laiſſoit le malade plus à ſon aiſe. Ce ſymptome peut preſque paſſer pour caractériſtique dans cette maladie, & pouvoit ſervir à diſtinguer avec certitude cette eſpèce des autres.

Outre ce ſerrement douloureux, le malade avoit un point de côté, preſque toujours plus bas que les ſeins, & très vif, qui commençoit quelques fois avec le friſſon, quelques fois avec la chaleur : mais plus ordinairement, le malade ne le ſentoit que quand le ſerrement avoit paſſé ; il lui ſembloit que l'un ſuccédoit à l'autre. Je crois l'avoir vû à peu près auſſi ſouvent d'un côté que de l'autre ; s'il a été plus fréquent, ç'a été du côté gauche, il a quelques fois varié, mais

rarement. Il y a presque toujours eu de la toux, & ceux qui n'en avoient point, quoi qu'ils souffrissent moins, n'en étoient pas moins gravement malades; elle étoit plus fréquente que forte, & l'expectoration étoit rarement abondante; ils ne crachoient presque que des matieres écumeuses, quelques fois mêlées d'un peu de sang, d'autres fois sans sang, rarement avec beaucoup de sang, & il n'y en avoit guères que pendant un jour ou deux; le poulx étoit vîte, peu dûr, peu plein; il y avoit ordinairement, dans le commencement, beaucoup de maux de cœur, quelques fois même des vomissements; la langue en général n'étoit pas séche, & il y avoit parlà même peu d'altération: mais au bout de vingt-quatre heures elle se trouvoit fort chargée d'un sédiment, qui étoit très souvent couleur de vieux plomb, quelques fois même fort noir, & je l'ai trouvé tel, depuis quelques mois, chez presque tous les malades, même de maladies très différentes, & quoiqu'avec assez peu de fiévre, sans avoir pu remarquer qu'il prouvât le moins du monde le danger de la maladie, je l'ai vu tel dans les plus légéres,

& l'on ſe trompe très fort en regardant ce ſymptome comme funeſte ; on ne parle des langues noires qu'avec effroi, on les croit un préſage mortel, & un caractère des maladies peſtilentielles ; elles n'ont point été cela dans cette épidémie, ni dans beaucoup d'autres cas. Il y a une noirceur mortelle en effet : c'eſt celle qui eſt l'effet d'une inflammation exceſſive, c'eſt une eſpèce de gangrène de la langue, qui préſage ou accompagne ſouvent celle des parties intérieures : mais un ſédiment noir & humide n'a rien de ſiniſtre ; il a été fort opiniâtre cette année, il diminuoit, preſqu'inſenſiblement, d'étendue, ſans changer de couleur, & pluſieurs jours encore après la ceſſation de la fiévre, l'on trouvoit au fond de la langue un réſidu de ce ſédiment tout auſſi noir qu'au commencement. Quelques malades n'avoient point de maux de tète, d'autres en avoient de très violents ; le plus grand nombre ſe plaignoit d'y ſentir une eſpèce d'embarras incommode, plutôt que des douleurs.

Le ventre étoit aſſez ordinairement reſſerré, & quand il y avoit diarrhée elle incommodoit par la fréquence des ſelles :



mais qui étoient peu considerables & ordinairement très fétides.

Les urines varioient beaucoup, comme cela arrive ordinairement dans les maladies de cette espèce; quelques fois elles étoient assez claires, mais d'un clair sale; d'autres fois jaune, quelques fois rougeatres, d'autres fois elles se troubloient, & quelques unes restoient troubles; d'autres déposoient beaucoup de sédiment, mais restoient troubles au dessus; il est rare qu'elles se soient éclaircies parfaitement & que le sédiment ait été complettement déposé, ce qui étoit presque toujours une très bonne marque. J'en ai souvent vû qui ressembloient à celles de la santé la plus parfaite; mais elles se trouvoient quelques fois telles dans une maladie très grave.

Il étoit également rare qu'il y eut des sueurs fort abondantes, ou que la peau fût séche; son état & celui de la langue sont assez généralement le même par raport à l'humidité ou à la sécheresse. Des sueurs immenses au commencement, telles que je les ai vues sur un très petit nombre de malades, ont présagé une maladie violente; un

des trois malades que j'ai perdu en avoit eu de ſemblables ; chez lui & chez trois autres, elles ont été ſuivies de météoriſmes.

Ou il n'y avoit point de ſommeil, ou il étoit mauvais, & plûtôt nuiſible qu'utile ; le malade, les aſſiſtants, le plus grand nombre des Médecins le déſirent, quelques uns le procurent ; ce que je vois tous les jours, me confirme ce que j'ai vû depuis longtems, & ce que j'aï dit il y a quelques années, que le ſommeil dans les fiévres aiguës loin de faire du bien eſt aſſez généralement nuiſible : cette règle a quelques exceptions, (quelle règle n'en a pas), & auroit beſoin pour être bien ſaiſie de quelques explications qui ne ſeroient pas ici à leur place.

Chaque jour étoit marqué par un redoublement de quelques heures : pendant lequel le malade avoit beaucoup de chaleur & d'inquiétude ; l'heure varioit chez les différents malades, quelques fois même chez le même malade, pluſieurs l'avoient pendant la nuit.

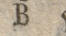
Le viſage changeoit conſiderablement dès les commencemens, il devenoit maigre & d'un jaune ſale ; pen-

dant le redoublement il étoit rouge & ſuant.

Pluſieurs malades dans différents endroits ont rendu des vers par les vomiſſemens, ou plus ordinairement par les ſelles; mais ſans que ces évacuations donnaſſent aucune lumiere ſur le prognoſtic, & ſans qu'on doive ranger cette épidémie parmi les vermineuſes; s'il y en a jamais eu auxquelles on ait dû donner ce nom.

Une épidémie de fiévres putrides, ſupoſe toujours dans chaque individu, un vice antécedent dans les digeſtions, vice qui a laiſſé éclore des vers; ils ſont un des effets de la cauſe premiere, ils peuvent produire quelques ſymptomes particuliers: mais il eſt ridicule de les croire cauſes d'une épidémie, & en général on les croit ſouvent cauſes de maux auxquels ils n'ont aucune part. On les accuſe preſque toujours dans toutes les maladies convulſives; j'en ai cependant très peu vu, non ſeulement qui en dépendiſſent, mais même dans leſquelles il y en eut.

Chez les enfans qui ſe ſont auſſi reſſentis de l'influence de l'air, un ſeul ſymptome m'a paru dépendre de ces



animaux ; c'étoit une alternative de maux de gorge & de ventre, qui se succédoient souvent plusieurs fois dans l'espace d'une demie heure, & cessoient tout-à-coup, pour reparoitre quelques heures après.

Je vous ai décrit les symptomes les plus généraux & les plus communs de la maladie : mais, sans que je vous le dise, vous êtes bien persuadé qu'il y a eu beaucoup de varieté de détail dont il seroit inutile de conserver l'histoire ; je remarquerai seulement quelques-unes des principales. Il y a eu beaucoup de différence par raport au point ; chez les uns il n'a duré que quelques heures, chez les autres quelques jours, chez des troisiemes il n'a fini qu'avec la fiévre. Une autre différence essentielle a été celle de la force & de la durée de la fiévre. Vous vous rapellerez que dans l'histoire de l'épidémie de 1755 j'avois distingué trois degrés sensibles de la maladie : on pourroit retrouver les mêmes divisions dans la maladie actuelle, & leur assigner les mêmes caractères, en disant ; „ *la premiere n'avoit aucun danger*, „ la seconde n'en avoit aucun si elle „ étoit bien traitée ; mais négligée, ou



„ mal soignée, elle pouvoit devenir
„ funeste. La troisieme étoit très dange-
„ reuse, & il falloit beaucoup de soins
„ pour guérir, mais heureusement elle
„ a été très peu nombreuse (*e*). Il y a cependant une différence importante à faire entre la maladie de 1755 & celle de 1765, c'est que dans la premiere il n'y avoit point ce dépot sur le poulmon qui a accompagné celle-ci & qui en a augmenté le danger, aussi la marche en a été bien plus rapide, & par là même la négligence, ou l'erreur, beaucoup plûtôt & beaucoup plus sévérement punies; c'est ce qui a causé tant de ravages dans les campagnes.

Chez les malades de la premiere classe, le point étoit très leger, quelques fois presque insensible; les premieres voyes paroissoient le seul siege du mal, & une seule évacuation le dissipoit entiérement, de façon qu'au bout du troisieme, ou quatrieme jour, il n'y avoit plus de fiévre. Il y a eu à Soleure, ici, & sans doute ailleurs, des malades guéris en vingt-quatre heures, quoiqu'ils ayent été bien réellement atteints de

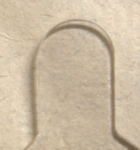
(*e*) *De febribus biliosis p.* 3.

cette maladie. J'ai cependant vu quelques personnes qui ayant eu la maladie dans ce leger degré & n'ayant été évacuée que peu ou tard, sont restées assez longtems languissantes.

Dans le degré le plus violent, si l'art n'en prévenoit pas le danger, ou dans un degré médiocre, mal traité, ou négligé, sa durée étoit aussi très courte & se terminoit par la mort, le quatrieme, le troisieme, quelques fois dans le courant même du second jour; &, on mouroit assez ordinairement avec peu de réveries & beaucoup d'opression, après avoir commencé par se plaindre, dès le premier moment, d'une chaleur brulante intérieurement; aussi ce symptome a été regardé généralement parmi le peuple, comme très facheux.

La maladie, dans ce dégré moyen entre la très forte & la très legere, c'est celle qui a été la plus fréquente, duroit depuis sept, jusques à dix ou douze jours; quand elle devoit guérir, les redoublemens devenoient moins forts, l'angoisse cessoit, toutes les évacuations naturelles se faisoient bien, la respiration devenoit libre, le sommeil

devenoit bon, le malade reprenoit de l'appetit & des forces. Quand la maladie devenoit mortelle, le ventre ſe tendoit, les urines diminuoient, la poitrine & quelques fois le cerveau s'embaraſſoient, il y avoit ſouvent une ſueur accompagnée de beaucoup d'angoiſſe, & de petits boutons dont j'aurai occaſion de reparler plus bas. J'en ai vû pluſieurs dans cet état pour leſquels j'étois appelé le ſixieme ou ſeptieme jour, quelques fois à la veille de leur mort. La ſéchereſſe & la noirceur des levres étoient un des premiers ſymptomes qui la préſageoient; le poulx vite, fréquent & dur, & les réveries violentes qui avoient commencé après le cinquieme jour, étoient d'un augure mortel; ce poulx eſt deteſtable dans tous les cas. La réünion des réveries, de l'opreſſion & du méteoriſme, ne pardonnent preſque jamais. J'ai remarqué que ceux même qui mouroient avec beaucoup d'opreſſion, n'avoient pas cette même plénitude dans le poulmon, & ce ralle plein qu'on obſerve dans ceux qui meurent d'une pleureſie inflammatoire, & les agonies généralement n'ont pas été longues; pluſieurs malades ont



conſervé leur connaiſſance juſques au dernier moment & ont péri tout à coup.

Quoique le dépôt ſe ſoit fait ordinairement ſur le poulmon, il s'eſt cependant auſſi fait quelques fois ſur d'autres parties; quand il s'eſt fait ſur le cerveau, ce qui n'eſt pas arrivé en ville, mais aſſez fréquemment à la campagne, & il ſe peut que le ſoleil ait eu quelque part à cette différence; le mal après le friſſon, s'annonçoit par une douleur de tête aiguë, qui au bout de douze ou quinze heures, dégéneroit en réverie d'abord ſourde, bientôt très vive; le malade étoit phrenetique pendant quelques heures & mouroit tout-à-coup. Il paroit que c'eſt cette maladie que GALLIEN a appellé *phreneſie de bile jaune*; c'eſt un éryſipelle du cerveau qui eſt bientôt putréfié & réduit en une eſpece de ſanie.

J'ai eu trois malades chez leſquels le dépôt s'eſt fait ſur le foye & qui tous trois ont guéri. Chez deux autres il me parut s'être fait ſur le méſocolon du côté gauche, ils ont auſſi été guéris.

Quelques malades ont ſouffert des douleurs aiguës par tout le corps, pen-

dant les deux ou trois premiers jours ; mais ce ſymptome n'étoit point dangereux, non plus qu'une légére enflure de tout le corps, que j'ai vuë ſur trois malades qui en furent attaqués d'abord après le friſſon ; deux avoient le point, mais leger ; l'autre ne l'avoit pas. Ce ſymptome paroit avoir été déja obſervé par M. GUIDETI (*f*).

Une foibleſſe naturelle dans le poulmon étoit facheuſe ; quelques malades de cette eſpece m'ont donné beaucoup de peine ; j'ai vû entr'autres une fille cacochyme, chez laquelle le poulmon ſe remplit dès le premier moment de la maladie ; elle étouffoit & ne touſſoit, ni ne crachoit ; les veſicatoires & de très fortes doſes de kermes l'ont cependant rétablie. Cette même foibleſſe, ocſionnée par de fréquentes pleureſies, a penſé être funeſte à un de mes malades, & l'entretient dans une lente convaleſcence, interrompue par de fréquents retours d'opreſſions, dont on ne peut accuſer aucune cauſe accidentelle ; c'eſt le malade le plus docile & le mieux ſoigné ; mais ſon poulmon affoibli ſe ren-

(*f*) *De febribus bilioſis p.* 133.



gorge avec une facilité étonnante, parce que sa force n'est plus en équilibre avec celle des autres parties, & il n'y aura que de grands soins qui puissent le préserver d'une hydropisie de poitrine.

Les rechutes n'ont pas été fréquentes : c'est cependant d'une rechute qu'est morte une femme, l'un des trois malades que j'ai perdu, le dix-huitieme jour après la premiere attaque; elle avoit été trois jours sans fièvre; tout-à-coup elle se plaignit de douleurs aiguës à la nuque & à la tête, elle tomba dans l'assoupissement; l'opression survint, elle périt.

Des deux autres, l'un étoit un homme robuste & vigoureux, chez lequel le point passa tout-à-coup à l'estomac, avec des douleurs aiguës, le huitieme jour; le cerveau s'embarassa légérement, le ventre se météorisa, il n'osoit plus respirer & périt le onzieme, en se levant pour s'asseoir sur une chaise où il avoit desiré d'aller.

Le troisieme étoit une femme très-foible; le point cessa tout-à-coup le cinquieme jour peu de tems après ma visite du matin; environ midi elle

ſe plaignit des douleurs en urinant, le ſoir je trouvai qu'elle n'urinoit point; elle avoit de grandes douleurs au bas ventre & la veſſie étoit tendue comme un ballon, il n'y avoit plus ni toux, ni point, ni opreſſion; l'inflammation gagna de proche en proche pendant la nuit: le ſixieme les douleurs étoient atroces dans tout le ventre, il n'y avoit ni urines, ni ſelles; environ dix heures du matin elle jaunit, ſur le ſoir il y eut quelques évacuations par les ſelles; les douleurs diminuérent un peu; mais le poulx devenoit en même tems mauvais & petit, elles continuérent à ſe calmer; à minuit la malade étoit bien tranquille. Elle mourut paiſiblement à quatre heures, de la gangrene dans les entrailles.

Il y a longtems que cette lettre eſt finie; la premiere feuille eſt imprimée, cette page alloit l'être: j'ai la douleur de devoir y ajouter l'hiſtoire d'un quatrieme mort, que j'aurois ſauvé, ſi l'amitié ſauvoit (*a*) qui, malgré mes ſoins, vient d'ê-

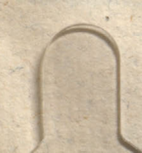
(*a*) Mr. D'ARNAY Profeſſeur en belles lettres.



tre enlevé le troisieme jour de sa maladie, & qui emporte avec lui les plus justes regrets d'une famille respectable, à laquelle il étoit intimement uni ; du public, qui perd un vrai patriote également zélé & éclairé ; de l'Academie dont il étoit un des premiers membres, & d'une foule d'amis que toutes ses vertus & ses qualités sociales lui avoient acquis. Il avoit une diarrhée depuis plusieurs semaines, qu'il n'avoit pas envisagée comme assez importante pour m'en parler, mais qu'il avoit voulu arrêter par du vin rouge, des huiles, des élixirs &c. Enfin après plus de quatre semaines, les frissons, la fièvre, le dégoût, la toux, le mal de tête, le point, le déterminérent à m'appeller, il y a trois jours: je craignis au premier moment cette triste issue ; la complication d'un sang devenu inflammatoire & d'une corruption dans la bile, m'effrayerent; au point très violent, précisement sous le mammelon du sein droit, s'est joint une autre douleur également aiguë, un peu au-dessus du croupion du même côté, le ventre s'est excessivement

meteorisé ; aujourd'hui 27 May, à midi, il a commencé à avoir de fréquentes envies d'uriner, sans pouvoir le faire, symptome presque toujours facheux dans les maladies aigues, excepté quand il précede quelque fois une crise purulente par les urines. Son visage changeoit d'un moment à l'autre & devenoit, comme ses mains, d'un pâle livide ; ses lèvres ont noirci de minute en minute, depuis quatre heures ; il a conservé sa présence d'esprit ; en voulant se lever pour aller à la selle, à cinq heures, il a chassé aux mouches quelques secondes, a perdu connoissance & a expiré sans agonie. S'il est consolant, en tout tems, de soigner ses amis, il est triste d'être Médecin quand ils prennent une maladie mortelle ; & il est toujours imprudent, même dans les maux les plus legers en apparence de se traiter soi-même ; mais malgré les exemples les plus fréquents & les plus frapants, peu de gens comprennent combien il est dangereux d'exercer la médecine sans la savoir.

Je reçois, dans ce moment, un long mémoire à consulter, daté du 17



Avril, ſur la même maladie, qui règne actuellement à Ermatingue; & je vois, par la rélation très bien faite de Mr. le Médecin KESLER, que la maladie y eſt à-peu-près la même qu'ici. Les malades ſe plaignent d'abord d'un grand accablement, il ſurvient un friſſon, ſuivi de chaleur, crampe & ſerrement de l'eſtomac & de la poitrine, point de côté, angoiſſe, mal de tête chez les uns & non pas chez les autres. Ces ſymptomes augmentent peu-à-peu, juſqu'au ſeptieme, huitieme, ou neuvieme jour; alors ou la maladie s'adoucit, ou elle ſe termine par la mort.

J'ai vu confirmé, dans cette maladie, ce que j'ai dit ailleurs (*a*), c'eſt que dans les maladies putrides, c'eſt à l'art à opérer les évacuations & qu'on doit peu compter ſur celle que la nature opére. L'on pourroit appliquer ici ce que diſoit Pétrone, dans un ſens bien différent

Quærit ſe natura, nec invenit.

(*a*) *De febrib. bilioſ.* p. 26. 27.

Le premier effet de la putridité, c'eſt d'affoiblir les forces de la nature, d'en diminuer les reſſources, de lui ôter la capacité de ſe ſecourir elle-même; auſſi je n'ai preſque vu aucune criſe ſpontanée complette.

Il y avoit quelquefois des vomiſſemens qui ſoulageoient l'angoiſſe du malade, mais ſeulement pour quelques momens.

La diarrhée, quand il y en avoit, étoit plûtôt l'effet de l'irritation, qu'une évacuation utile : les ſelles fatiguoient le malade par leur fréquence, & ne diminuoient point la matiere de la maladie.

Les urines toujours variables, j'en ai vu ſouvent cinq ou ſix verres retenus dans l'eſpace de dix ou douze heures, dont aucune ne ſe reſſembloit, n'ont point fait de criſe utile. Je ſupoſe qu'on eut porté une de ſes urines à un de ces miſérables qui ordonnent des remedes ſur leur inſpection; qu'auroit-il jugé de la maladie? Quoiqu'il eut jugé, il aurait fallu qu'il changeât ſon jugement à l'arrivée de chaque nouveau verre, puiſqu'il n'y en avoit pas deux qui continſſent une urine ſemblable.



La ſueur n'étoit guères plus favorable, excepté ſur la fin de la maladie, & il n'y a eu proprement que les crachats qui, chez quelques malades, ayent fait un bien marqué, quand ils étoient abondans.

Une autre criſe que j'ai vue quelque fois & qui n'a pas été inconnue aux anciens, c'eſt des boutons aſſez conſidérables répandus en plus ou moins grande quantité ſur tout le corps, accompagnées de beaucoup de démangeaiſons, & dont quelques uns ſupuroient. Ceux chez leſquels je les ai vus, étoient ceux qui n'avoient pas été évacués dans les commencemens d'une maladie legére; cette éruption diſſipoit la douleur de côté.

Voilà, mon cher Zimmermann, l'hiſtoire eſſentielle de la maladie, dans les endroits où je l'ai obſervée; d'autres Médecins l'ont obſervée ailleurs: mais je n'ai pas apris qu'elle y ait été eſſentiellemant différente; par tout ç'a été une fièvre aiguë, accompagnée d'un point de côté, qui exigeoit un traitement à peu près ſemblable à celui que je vais décrire, & les courtes inſtructions que j'ai données pour

pluſieurs campagnes, ont eu un très heureux ſuccès, preuve évidente de l'identité de la maladie.

Quoiqu'il y ait eu quelques endroits dans leſquels il y avoit inflamation & beſoin de ſaigner, dans le plus grand nombre, la ſaignée étoit nuiſible ; le peuple par-là même l'a trop crainte, & je ne doute point que cette crainte n'ait couté la vie à pluſieurs perſonnes, & ſi la ſaignée mal faite a été meurtriere, la ſaignée omiſe l'a auſſi été.

Pour la placer, il falloit diſtinguer bien exactement entre la pleuréſie de la ſeconde eſpèce & la troiſieme : cette diſtinction décide du traitement, elle mérite bien un moment d'examen.

Si l'on avoit jugé du caractère de la maladie, par l'état de l'air qui l'a produite, & que j'ai indiqué plus haut (a), ou

(a) On peut ajouter à ce que j'en ai dit, qu'il a tonné pluſieurs fois pendant l'hyver dans tous ſes mois, ce qui n'eſt pas commun, & que la foudre a incendié en Janvier & en Fevrier ; ce qui eſt extrêmement rare ſans doute, puis qu'on ne ſe rapelle point de l'avoir vu dans ce pays, & ce qui prouve la conſtitution chaude & chargée d'exhalaiſons de l'atmoſphère.



on l'auroit crue uniquement putride; si on en avoit jugé par sa généralité, on se seroit confirmé dans cette idée, parce que les épidémies étendues sont beaucoup plus souvent putrides qu'inflammatoires. Mais on se seroit trompé en établissant une conclusion générale; ainsi il faut chercher dans le malade même des symptomes distinctifs.

Le premier, le principal, c'est le caractère du poulx, qui est constamment plus dur dans les maladies inflammatoires, moins fréquent & moins changeant; aussi on peut établir, comme une règle assez générale, qu'une pleurésie avec un poulx dur exige la saignée, parce que ce caractère du poulx démontre l'inflammation vraie du sang, dont la saignée est le premier remède, celui sans lequel les autres sont inutiles. Dans les pleurésies bilieuses, il n'a jamais cette même dureté, il est ordinairement plus fréquent, les battemens successifs ne sont pas aussi parfaitement égaux.

Un second caractère distinctif, c'est que la marche de la maladie n'a pas cette même régularité qu'elle a dans

les

maladies inflammatoires, & si l'on fait attention à la différence des causes, on ne sera point surpris que cela soit ainsi, on comprendra que cela ne pourrait pas être autrement. Il survient souvent dans les pleurésies bilieuses des changemens sensibles d'une heure à l'autre; le tems des redoublements, leur nombre, leur durée varient considerablement; la durée même de la maladie, comme on l'a déja vû, n'est point aussi généralement fixe que dans les maladies inflammatoires, & le terme de la mort ou de la guérison a varié entre le second & le dix-huitieme jour; & quoique le terme des pleurésies inflammatoires varie, il s'en faut beaucoup que ces variations soient aussi fréquentes.

Si le caractère du poulx décide de la nature de la maladie, l'effet de la saignée n'a que trop souvent donné de nouvelles lumieres. Quand la maladie est inflammatoire & qu'elle est indiquée, elle soulage presque toujours le malade, au moins pour quelques heures; le poulx se ralentit, & si quelquefois il devient plus fort & plus plein, ce qui est toujours une preuve

qu'elle étoit indiquée, alors même il mollit un peu, quoique pour reprendre bientôt après sa premiere dureté, indication d'une nouvelle saignée.

Au contraire dans la pleurésie simplement putride, la saignée ne soulage pas, ou si elle diminue un moment le point, le malade est également plus mal à son aise, il est plus abattu, le poulx devient plus petit & plus fréquent, souvent même il prend de la dureté: je l'ai trouvé souvent petit, vite, fréquent, & dur chez les malades qui avoient été saignés plusieurs fois; j'ai été apellé pour d'autres qui étoient tombés dans les réveries, & d'autres dans une grande inquiétude, qui ne finissoient plus, immédiatement après la saignée.

Dans les cas compliqués d'inflammation, complication que quelques Médecins ont nié, fondés sur je ne sais quels raisonnements théorétiques, mais que la pratique offre souvent, cette observation fournit un moyen de déterminer quand il faut suspendre la saignée. Après la premiere, que je ne fais même jamais faire aussi considerable que quand la maladie n'est

qu'inflammatoire, si je trouve les indications d'une seconde, je l'ordonne très petite & seulement de quatre à six onces; si elle fait du bien on peut la réïterer; si, comme je l'ai vû quelques fois, le malade ne se trouve point mieux, & le poulx ne s'amande pas, c'est une preuve démonstrative qu'il faut s'arrêter & passer tout de suite au traitement antiputride.

Il est quelques fois arrivé, qu'après avoir suspendu les saignées, pour évacuer les premieres voyes, on est revenu avec succès après ces évacuations à une ou deux petites saignées, dans le cas où le point se renouvelloit avec force pendant les redoublements: mais ces saignées demandoient beaucoup de prudence, & en général il m'a toujours paru qu'il y avoit plus de danger, dans cette épidémie, à tirer trop de sang, qu'à en tirer trop peu.

La matiere des crachats a été un autre caractère distinctif des deux maladies; ils étoient beaucoup moins abondants, & beaucoup moins sanglants, dans la pleuresie putride que dans les inflammatoires; aussi je vois toujours la quantité du sang augmenter avec

plaisir, & diminuer avec chagrin; quand j'aprens que le malade en a craché, je suis sûr de le trouver mieux; si après avoir paru, il vient à se suprimer, c'est une très mauvaise marque.

L'irrégularité des selles & des urines, dont j'ai déja parlé, apartiennent aussi à la seconde & à la troisieme espèce, & servent à les faire différencier de la premiere.

La fréquente variation du visage, & moins de rougeur sont encore un caractère des deux dernieres espèces, qui, dès les premiers jours, se ressemblent beaucoup.

J'ai vû plusieurs fois du sang tiré mal à propos dans la troisieme espèce; il n'y avoit pas cette croute dure qui se trouve ordinairement sur le sang qu'on tire dans les maladies inflammatoires, aux femmes grosses, quelques fois aux personnes les mieux portantes, & qui n'est que la limphe épaissie; mais la partie inférieure étoit lâche, molle, filamenteuse, la supérieure étoit une espèce de gelée très peu consistante, fort laide & qui ne ressembloit pas mal pour la couleur à ces espèces de croutes membraneuses qu'on voit sou-

vent ſur les foſſés où l'eau croupit.

L'effet des remèdes fournit une autre moyen de diſtinction ; dans les maladies inflammatoires, les ſimples remèdes aqueux, les nitreux, les farineux légers ſoulagent conſidérablement, & guériſſent quelques fois ; dans les maladies putrides ils ne font aucun bien, & augmentent même les inquiétudes ; ils n'évacuent ni ne corrigent les matieres putrides, ils ne font que les délayer, & en faciliter le paſſage dans la maſſe du ſang, ce qui agrave la maladie au lieu de la diminuer.

Vous me direz peut-être que pluſieurs de ces caractères, ne ſervent à faire connoitre la maladie qu'à ſa fin ou au moins après pluſieurs épreuves facheuſes, je conviens que cela eſt vrai, mais je vous répons premierement, que les autres peuvent ſufire pour ôter tout doute dans la plûpart des cas ; en ſecond lieu, quand il régne une épidémie dans les campagnes, qui ſont toujours dénuées de bons ſecours, on doit ſe trouver heureux quand le malheur d'un petit nombre des premiers malades aprend à bien traiter les autres ; & l'hiſtoire des

épidémies eſt ſi bien connuë actuellement, qu'on doit croire que quand il en paroît dans les villes elles seront reconnuës dès le premier moment de leur aparition. Nous devons au reſte eſpérer, que les campagnes de ce Canton ſeront, dans quelques années, les mieux ſecouruës de l'Europe. L'arrêt Souverain le plus ſage vient d'interdire l'uſage de la Médecine à tous les Charlatans, Maiges, gens ſans aveu & autres empoiſonneurs publics quelconques, & l'Etat penſe aux moyens de former des Chirugiens inſtruits expreſſément pour exercer la Médecine & la Chirurgie dans les campagnes. J'ai propoſé un plan qui me paroit ſimplifier cette inſtitution autant qu'il eſt poſſible.

Je viens enfin au traitement, il a été le même que celui que j'employai il y a douze ans, & que je vous ai rapellé plus haut pag. 4. Je puis ajouter que cette méthode employée dans d'autres pays a eu le même ſuccès, & je vous placerai ici un fragment d'une lettre de Mr. le D. DUCHANOY habile Médecin de *Vauvillers* qui eſt bien propre à augmenter la confiance avec la-

quelle on doit l'employer. " Une épi-
„ démie bilieuſe, dont le ſymptome
„ dominant étoit une fauſſe inflamma-
„ tion de poitrine, infectoit nos vil-
„ lages; on la traitoit par les relâ-
„ chants, les huileux & les mucila-
„ gineux ſans ſuccès; j'avois lû vô-
„ tre traité de la fiévre bilieuſe de
„ Lauſanne, je ſuivis votre méthode,
„ & de près de quarante que je vis,
„ pas un ne périt ".

Dans le mémoire que je remis au Seigneur Préſident du Conſeil de ſanté à Soleure, je conſeillai 1°. l'émétique, que l'on avoit déja commencé à employer avant mon arrivée avec beaucoup de ſuccès.

2°. Une tiſane de racine de chiendent, ou d'orge rendue acide avec l'oximel ou le jus de citron, dont vous avez vû que je me trouvois déja ſi bien il y a dix ans (*a*), & les autres acides.

3°. Pour ceux chez leſquels il paroiſſoit devoir ſe faire une criſe par les crachats, une portion dont l'oximel ſcillitique, indiqué d'ailleurs par d'au-

(*a*) *De febribus biliosis* p. 44.

tres caractères de la maladie, faisoit la base.

4°. Quelques lavements.

5°. De renouveller fréquemment l'air, & de faire des parfums acides.

Toutes les instructions que j'ai données pour plusieurs campagnes ont eu les mêmes indications pour base; partout ça été l'émétique, la tisanne d'orge, & la crême de tartre, qui étoit plus nécessaire encore à la campagne, parce que le paysan prend peu de lavements, & dont je faisois prendre une dragme de trois en trois heures. J'insistois aussi beaucoup sur le changement d'air, & sur les parfums: mais je vais reprendre chacun de ces articles en détail.

Quand j'ai été apellé les premiers jours de la maladie, ce qui a été très fréquent depuis que l'épidémie s'étant fort répanduë, chacun s'est cru attaqué dès qu'il a senti la plus légère indisposition, j'ai ordonné, sur le champ, un émétique; quelques fois l'hypecacuana, mais beaucoup plus souvent le tartre émétique, suivant la même méthode que dans l'épidémie de 1753 & 1755 (a),

(a) *De febribus bilios. p. 36.*

c'eſt-à-dire, que j'en faiſois diſſoudre la doſe ordinaire, qui varie chez les Apoticaires, dans douze ou treize onces d'eau, & une once ou deux de ſirop de capillaire, dont le malade prenoit une taſſe tous les quarts d'heures ; ſi les premieres taſſes faiſoient vomir abondamment on n'en prenoit pas d'avantage. Ce remède n'a jamais manqué de faire vomir, & rarement de procurer des ſelles.

Quand la maladie étoit légére, cette ſeule évacuation l'emportoit entierement ; quand elle étoit plus grave, il la diminuoit conſidérablement, en rallentiſſoit la vivacité, & mettoit à même d'achever de détruire la cauſe par d'autres remèdes. Les angoiſſes, la fiévre, l'opreſſion diminuoient, ce ſerrement de la poitrine ceſſoit preſqu'entiérement, l'irrégularité du poulx, s'il y en avoit eu, diſparoiſſoit, & ce que je ne dois pas omettre, non ſeulement le point diminuoit ordinairement beaucoup après l'effet de l'émétique, quelques fois même ceſſoit entiérement, mais j'ai vû les douleurs ſe rallentir, pendant les efforts même pour vomir.

Quand je n'ai pas été apellé au commencement, j'ai également ordonné l'émétique, à moins que le malade ne fût déja extrêmement foible, ou que le ventre ne fût météorisé; car dans ces ciconstances il abrégeoit évidemment la vie, & donnoit des angoisses inexprimables, comme je l'ai vû sur cinq ou six malades, qui, sans directions, ou par de mauvaises directions, l'avoient pris mal à propos.

Je l'ai donné avec succès le cinquieme, le sixieme jusques au huitiéme jour. J'ai même vû un malade qui n'ayant sans doute pas eu la maladie bien grave, & ayant été traité sans émétique, par des remèdes dont je n'ai pas été exactement informé, se guérir de la fiévre & du point, mais avoit encore la toux, la foiblesse, le dégout, & un malaise singulier autour de la région de l'estomac. Je lui donnai, le seizieme & le dix-septieme jour, quelques très petites doses d'hypécacuana qui toutes le firent un peu vomir; le dégout, la toux, le malaise cessérent, & les forces revinrent très promptement. Deux grains le faisoient vomir quoiqu'il n'eut point

de nausées avant que de les prendre.

Il est une des personnes sur lesquelles j'ai vû le plus sensiblement cette efficace de l'hypécacuana à petites doses que M. PYE a observé si souvent, mais que je n'ai vû que rarement, & je suis presque persuadé que celui qu'il a employé, n'est pas celui qu'on ordonne ordinairement. Il faut cependant remarquer qu'on ordonne des doses plus petites qu'on ne croit, parce que les Apoticaires pilent la racine entiere, & la partie ligneuse n'ayant aucune vertu, c'est uniquement l'écorce qui fait vomir; si l'on n'ordonnoit que l'écorce, on pourroit ordonner de beaucoup moindres doses, & il en résulteroit cet avantage, c'est que l'on seroit bien plus sûr de l'effet, parce que la partie ligneuse variant beaucoup dans les différentes racines, il se trouve quelques fois que dans des doses égales il y en a quelques unes qui renferment beaucoup d'écorce, d'autres très peu, & qui ne sont presque qu'une poudre inutile; c'est à cette cause que j'attribue beaucoup cette irrégularité dans les effets de l'hypécacuana qu'on lui repro-

che, & qu'il eſt à ſouhaiter qu'on prévienne en n'ordonnant que l'écorce.

Je reviens à l'uſage des remèdes émétiques qui ont été, dans cette épidémie *l'ancre ſacrée*, le remède eſſentiel; celui ſans lequel la maladie, ſi elle étoit un peu grave & non compliquée, ne pouvoit preſque pas guérir.

Ceux qui ne jugent que pour critiquer s'écrieront comment il ſe peut que je recommande ſi fort l'émétique aujourd'hui, après l'avoir ſi fort blamé, au commencement des maladies aiguës: mais vous ſerez bien éloigné de faire cette objection, vous qui ne voyez dans les ouvrages des autres que ce qu'ils y ont mis & ont voulu y mettre, & qui avez pris la peine de lire attentivement tout ce que j'ai écrit. Vous vous rapellerez très bien, que dans le traité des fiévres bilieuſes, & dans l'Avis au Peuple, j'ai été uniforme à regarder l'émétique comme un poiſon dans les maladies imflammatoires; dans les putrides compliquées d'inflammations, juſques à ce que l'inflammation ſoit diſſipée; & même dans quelques putrides ſimples dans leſquelles les humeurs ont un dégré de viſ-

cosité si considérable qu'elles ne sont pas en état de céder aux évacuants, jusques à ce qu'elles ayent été renduës plus fluides, sans quoi les efforts que l'émétique produit ne font qu'augmenter les engorgements : mais dans une maladie qui n'est que putride, & dans laquelle les humeurs sont suffisamment fluides dès les commencements ; ne pas évacuer le plutôt possible le foyer ou la mine de la maladie, c'est assurément la laisser empirer. Quand les humeurs sont corrompuës à un certain point ; quand la fiévre en augmente rapidement la corruption ; quand les secrétions sont dérangées ; quand une partie importante est engorgée par cette matiere, & que chaque moment augmente le mal, si l'on n'emporte pas le plus qu'on peut de la cause de la maladie, elle a bientôt emporté le malade.

Permettez-moi ici une observation utile : c'est qu'il y a quelques fois des personnes dont les humeurs se trouvent, par plusieurs causes, qu'il seroit peut-être impossible d'énumerer, & dont on ignore toujours le plus grand nombre chez chaque sujet, avoir ac-

quis une dépravation qui quelques fois ne s'étoit manifestée par aucun dérangement antecédent, mais qui venant à être tout à coup aigrie par la fiévre, produit des ravages étonnants en très peu de tems & détruit promptement toute la machine, sans que l'art ait de ressources.

Je dois encore dire ici que les nerfs du systême intestinal, irrités par les matieres putrides, produisoient quelques fois des symptomes indépendants de l'engorgement du poulmon & de la corruption des humeurs; mais qui cédoient promptement à l'usage de l'émétique. Le plus général a été cette espèce de serrement de toute la poitrine dont je vous ai parlé plus haut, qu'on pourroit peut-être attribuer à une partie de la matiere de la maladie déposée sur les muscles même qui servent à la respiration, mais qui m'a paru principalement spasmodique.

L'on demandera s'il n'auroit pas suffi d'évacuer par les selles? Je répons qu'il y a une très grande différence dans l'effet.

La voie des selles est plus naturelle; on ne fait en purgeant, qu'augmenter

une évacuation ordinaire, & imiter un moyen que la nature employe tous les jours, avec le plus grand ſuccès, pour ſe délivrer de pluſieurs maladies. Le vomiſſement eſt une évacuation contre nature, un bouleverſement paſſager de ſes loix; la premiere eſt par là même fort à préférer quand elle eſt ſuffiſante, mais leurs effets ne ſont pas toujours les même; & ce vomiſſement, ſi étranger à la nature en ſanté, elle nous a enſeigné cette même nature à nous en ſervir, dans l'état de maladie, toutes les fois que l'eſtomac, le duodenum, & les organes qui ſervent à la ſecrétion de la bile, ſans parler de quelques autres cas, ſont irrités par des matieres étrangères; & dans notre épidémie, il a eu un grand avantage ſur les ſimples purgatifs: c'eſt que non ſeulement il évacuoit les premieres voyes, mais il augmentoit auſſi les autres ſecrétions, ſurtout les crachats & la tranſpiration que les purgatifs dérangent ſouvent; il diſſipoit les engorgements formés dans les petits vaiſſeaux, & dégageoit, par là même, le poulmon, parce que la matiere qui formoit l'en-

gorgement dans ce viſcère n'étoit point compacte, mais aſſez fluide pour céder à l'action augmentée des petits vaiſſeaux, dont la foibleſſe a été comptée, plus haut, parmi les cauſes de la maladie; au lieu que dans les engorgements inflammatoires, ce ſang coëneux qui forme l'engorgement, qui eſt adhérent aux petits vaiſſeaux, qui a été condenſé par la trop grande force de leur action, ne peut point céder aux efforts; ils augmentent, au contraire, & l'engorgement & la cauſe qui l'a produit; dans le premier cas, l'émétique guérit, dans le ſecond, il tuë.

L'on peut comparer l'effet de ce remède, dans ces deux maladies, à celui des ſudorifiques dans les maladies inflammatoires qu'ils augmentent, & dans les maladies catharrales très légères & très commençantes qu'ils diſſipent; dans les premieres, la cauſe n'eſt pas en état d'être emportée; dans les ſecondes, elle ſe diſſipe aiſément par une ſueur.

Outre le dégorgement du poulmon, l'action de l'émétique procure celui de tous les petits vaiſſeaux dans

les autres parties, & c'eſt à ce dégorgement général que j'attribue beaucoup ce bien être que les malades éprouvent après avoir vomi, quoiqu'ils ſoient très accablés pendant quelques heures.

Malgré ces bons effets de l'émétique, démontrés aujourd'hui par tant d'expériences, malgré les raiſons qui en juſtifient l'uſage, le premier qui l'employa fut hardi; quoique, ſans doute, la nature l'eut mis ſur la voye, en lui donnant l'exemple de vomiſſements qui ſoulageoient le malade, enlevoient ſon point & tariſſoient le ſang de ſes crachats. Sans de telles obſervations, éclairées par un examen attentif de toutes les circonſtances qui avoient précédé la maladie, & de tous les ſymptomes qui l'accompagnoient, l'idée de donner l'émétique dans une pleuréſie, auroit dû paroitre bien étrange. Cette pratique eſt cependant très ancienne, mais perſonne ne l'a mieux établie que M. GUIDETI.

J'avois témoigné dans le traité des fièvres combien je faiſois cas de ce qui ſe trouve de lui dans l'ouvrage de M. BIANCHI ſur les maladies du foye; M. ſon fils, Médecin à Turin, ſenſi-

ble aux éloges donnés à M. ſon pere, m'envoya, il y a quelques années, le même ouvrage imprimé ſeparément & corrigé. Il y a une ſection ſur les fièvres bilieuſes ; une autre ſur les pleuréſies bilieuſes, remplies l'une & l'autre de choſes utiles, & enſuite, en forme d'apendice, l'apologie des émétiques & des purgatifs (*a*).

M. GUIDETI avoit très bien vû, malgré ſon attachement pour ce remede, qu'il étoit très dangereux quand il y avoit une véritable inflammation de poitrine, & il le défend expreſſement, *de peur, dit-il, que les efforts n'agravent l'inflammation* (*b*). Il avoit remarqué que le tartre émétique eſt à préférer à l'hypécacuana (*c*). Il faiſoit un grand uſage de la crême de tartre. Il avoit dit que l'âcreté de l'humeur occaſionnoit une criſpation dans les vaiſſeaux qui empêchoit l'expectoration (*d*). Il avertit que les ſueurs,

(*a*) *Joh. Thom.* GUIDETI *Doct. Medic. Taurinenſis &c. Diſſertationes phyſiologicæ & medicæ, Auguſtæ Taurinorum* 1747. L'appendice eſt *Medicamentorum emeticorum apologia*.
(*b*) *p.* 174.
(*c*) *p.* 176.
(*d*) *p.* 202.

dans ces maladies, font plûtôt ſymptomatiques que critiques, c'eſt-à-dire plus facheuſes qu'utiles (*a*). Il avoit remarqué qu'une croute inflammatoire fort jaune, & une ſéroſité fort jaune, ſont d'un très mauvais augure; l'on trouve dans ſon ouvrage beaucoup d'autres choſes très utiles, & l'on doit lire ſurtout, avec beaucoup d'attention, pluſieurs de ſes obſervations, telles qu'elles ſont dans l'ouvrage de BIANCHI (*b*), car il les a, mal-à-propos, retranchées dans la ſeconde édition, qui démontrent toutes, avec la plus grande évidence, & l'utilité de l'émétique & le danger de l'omettre.

Il fait auſſi une remarque bien importante (*c*), c'eſt que donné de bonne heure dans quelques fièvres, il prévient l'éruption du miliaire; permettez-moi de vous tranſcrire ici un morceau bien intéreſſant de ſon ouvrage. Après avoir décrit fort exactement le cas d'un jeune homme que beaucoup de ſaignées & de délayants

(*a*) *p.* 144.
(*b*) *Hiſtor. hepatis p.* 682. 994.
(*c*) *Diſſertat. p.* 230.

avoient mis presque à l'agonie, avec un miliaire rouge qui couvroit tout le corps, & qu'une diarrhée naturelle sauva en faisant disparoitre le miliaire & en abattant la fièvre, il ajoute : le miliaire étoit assûrément symptomatique, & la diarrhée qui évacua ces matieres putrides qui remplissoient les visceres du bas ventre, étoit une heureuse crise; il ajoute ensuite, & c'est ce passage que je vous ai annoncé & qui est particuliérement aplicable aux maladies putrides, parce que ce sont celles qui sont les plus fréquentes en Italie, & que M. GUIDETI a vu le plus fréquemment, il ajoute, dis-je, ces mots bien remarquables : „ Il „ y a cinquante ans que je reçus le bon- „ net de Docteur à Turin, & je n'ai „ observé ces fréquents passages d'une „ maladie bénigne dans les commen- „ cemens, à une maladie maligne que „ depuis que les purgatifs sont bannis „ de la pratique “. On comprendra aisément la vérité de cette observation, en considerant que les simples fièvres putrides, ou les fièvres gastiques, peuvent degénerer en malignes quand on n'évacue pas à tems & que l'infection

des viſceres du bas ventre paſſé dans toute la maſſe des humeurs; elle l'infecte, & le malade meurt avec beaucoup de ſueurs & une eſpéce de miliaire factice, qui accompagne ſouvent les ſueurs exceſſives quand il y a beaucoup d'âcreté dans les humeurs, que j'ai même vû pluſieurs fois & que j'ai encore ſous les yeux, chez un homme qui a une ſimple pleuréſie inflammatoire.

Ce qui eſt arrivé à Soleure, eſt une nouvelle preuve de la vérité de cette remarque. La ſalubrité de l'air qu'on reſpire ordinairement dans cette ville, l'avoit exemptée de toute maladie épidémique depuis plus de vingt ans; on méconnut celle-ci au moment où elle parut. Les Médecins éclairés qui la traitérent la crurent d'abord inflammatoire, & il eſt aiſé de s'y méprendre quand on a le bonheur de n'être pas familiariſé avec les épidémies; le peu de ſuccès du traitement antiphlogiſtique leur perſuada qu'elle étoit maligne; ils employérent les abſorbants, les ſudorifiques, les volatils, le caſtor, la teinture de ſuccin, &, dans les cas les plus graves, trois onces de farine

de lin delayée dans quelques onces d'eau, pour calmer le point & faciliter puiſſamment l'expectoration : les malades, nonobſtant le ſecours de ces remedes, mouroient dans les ſueurs, & quelques-uns avec ce miliaire accidentel dont je viens de parler, qui diſparut dès qu'on employa l'émetique au commencement, & dont il n'étoit par-là même plus queſtion quand j'arrivai ; preuve évidente qu'il n'étoit qu'un accident de la maladie dégénérée.

L'émétique, comme on vient de le voir, eſt le remede eſſentiel, la baſe du traitement ; il a ſuffi, dans quelques cas, pour détruire radicalement la cauſe de la maladie, dans un plus grand nombre il auroit été inſuffiſant ſi l'on n'avoit pas fait uſage enſuite des autres remedes acides que j'ai indiqués plus haut, & qui après cette premiere évacuation, achevoient de détruire la cauſe de la maladie.

La tiſanne d'orge avec l'oximel ſimple, a été la boiſſon dont j'ai fait faire le plus d'uſage, & un grand nombre de malades n'a rien bû d'autre ; elle étoit la mieux indiquée de tou-

tes, quand il y avoit beaucoup de toux & qu'il paroiſſoit important de ſavoriſer l'expectoration.

Quand les urines ne paroiſſoient pas couler ſuffiſamment, ou quand il y avoit quelque dérangement marqué dans la ſécrétion de la bile, je conſeillois la tiſanne de chiendent, à laquelle on joignoit un peu de vinaigre ou de ſuc de citron; mais je l'ai toujours employée très chargée; une once ou deux de racine pour quelques pintes d'eau, comme on l'ordonne dans quelques endroits, font un remede foible & ſans efficace; ce n'eſt qu'une eau déſagréable, il vaudroit mieux la boire dans ſa pureté; j'ordonne au moins une once, quelques fois une once & demie pour dix onces d'eau.

La limonade faite avec le ſuc de citron, le ſucre & l'eau, mais très chargée de ſuc de citron, eſt à préférer quand il reſte, même après l'émétique, un mauvais goût à la bouche, beaucoup de chaleur intérieurement, des ſelles fort fétides, du dégoût pour toutes les autres boiſſons, un grand mal de tête.

J'ai employé quelque fois les acides mineraux, mais rarement, parce que les végétaux dont les malades s'accommodent généralement mieux & qu'ils boivent avec plus de plaiſir, ont preſque toujours été ſuffiſants.

Je ne puis trop louer l'uſage de la crême de tartre, qui a été, après l'émétique, le remède le plus efficace; elle reſiſte à la putréfaction, elle facilite le cours de la bile, elle deſobſtrue, elle purge doucement, elle fait uriner abondamment; elle abat la fiévre & a l'avantage d'être du goût de preſque tous les malades; on la délaye ſimplement avec un peu d'eau.

Quand j'ai voulu la rendre plus purgative, j'y joignois de très petites doſes de kermes mineral, qui ne manquoit point de produire cet effet, & je crois devoir à ce mélange, la vie de quelques malades, autant qu'elle peut être due aux remedes. La proportion a été ſouvent d'un tiers de grain, ou d'un demi grain de kermes, ſur chaque dragme de crême de tartre; à cette doſe il ne fait point vomir.

Les lavements ſimples, avec une décoction de mauves, & deux onces de

de miel, ont toujours produit un bon effet; ils évacuoient beaucoup & j'ai rarement eu besoin de les rendre plus purgatifs : plusieurs malades ne les ont pris que d'eau tiede, les autres d'eau de son.

Je ne vous dirai qu'un mot du régime; il a été celui que je prescris dans l'avis au peuple, des grus, ou d'autres soupes farineuses à l'eau, & quelques pommes cuites; & j'ai remarqué avec bien du plaisir, que le peuple, non seulement de la ville, mais même dans quelques campagnes, commençoit à se familiariser avec ce régime, & à l'observer assez exactement dès le commencement de la maladie, même avant qu'on le lui conseillât; quelques malades ont employé, au lieu de beure, un peu de poule ou de poulet, pour faire le bouillon; celui de bœuf est certainement nuisible, il entretient la fièvre, la foiblesse & des sueurs qui épuisent; il augmente d'ailleurs la corruption & entretient la maladie, au lieu que ces legères crêmes farineuses nourrissent autant qu'il le faut, résistent à la pourriture, favorisent les urines & les crachats, & font

une eſpèce de leger liniment qui ſert à adoucir l'eſtomac & les inteſtins, & à diminuer l'impreſſion que tant de délayants & d'acides font ſur ces parties dans les perſonnes qui ont les nerfs ſenſibles ; & j'ai vû des malades, à qui les bouillons ſimples de viande donnoient des angoiſſes qu'ils n'éprouvoient point quand ils prenoient des bouillons farineux quelconques. L'on ne doit point craindre qu'ils obſtruent, rien de plus miſcible à l'eau que cette eſpèce d'aliment ; qu'on prenne une gelée de viande & une gelée de grus ou d'orge, de la même conſiſtance, on verra ces dernieres ſe diſſoudre dans l'eau avec une facilité étonnante, & l'autre beaucoup plus difficilement.

Comme la maladie n'eſt ordinairement pas fort longue, les malades ne perdent pas aſſez leurs forces pour avoir de la peine à les recouvrer : la foibleſſe dans laquelle ils tombent au commencement diminuent dès qu'ils ont été évacués, & les convaleſcences, par-là même, n'ont pas été bien longues. Je purge quelquefois quand la fièvre eſt terminée, d'autres fois je n'ai donné qu'un peu de crême de tartre & de rhu-

barbe, à jeun, pendant trois ou quatre jours.

Pendant le courant de la maladie, j'ai employé, dans quelques cas, d'autres remedes indiqués, ou par quelques complications, ou par quelques symptômes particuliers. J'ai quelque fois réïteré l'émétique, le troisieme ou quatrieme jour, quand les nausées, l'amertume dans la bouche, le malaise, indiquoient que l'estomac étoit encore embarassé; je me suis servi du camphre, avec succès, chez quelques malades, soit pour soutenir les forces, soit pour faciliter l'expectoration dans les cas où elle paroissoit nécessaire, & où elle ne se faisoit pas par trop de foiblesse dans l'organe, alors on l'associoit avec grand succès au kermes.

J'ai mis quelques fois des vésicatoires, mais seulement après les premieres évacuations, & quand le point & l'oppression subsistants après même que la fièvre avoit considérablement diminué, paroissoient entretenus, ou par l'affoiblissement de l'organe, ou par un engorgement séreux. Ils ont donné à deux ou trois malades de fortes ardeurs d'urine, mais qu'un ou deux lavemens

ſort doux, & quelques verres de lait d'amandes avoient bientôt diſſipé.

Il ſeroit inutile d'entrer dans de plus grands détails ſur ces circonſtances particulieres, qui ne doivent preſque pas trouver place dans l'hiſtoire d'une épidemie à laquelle elles ſont en quelque ſorte étrangéres, parce qu'elles dépendent bien moins des cauſes générales qui la produiſent que des diſpoſitions particuliéres de chaque individu.

J'ai déja dit plus haut que la foibleſſe du poulmon étoit dangereuſe; un vice dans le foye l'étoit auſſi beaucoup, & j'ai vû plus d'une fois dans d'autres circonſtances, que ceux qui l'avoient attaqué, périſſoient promtement & cruellement, quand ils étoient ſaiſis par une maladie aiguë.

Je n'ai point donné l'émétique aux malades chez leſquels le dépôt s'étoit fait ſur le foye; je donnai ſeulement quelques grains d'hypécacuana à l'un des trois, parce que l'eſtomac paroiſſoit regorger de matieres extrêmement corrompuës, malgré le régime exact qu'il avoit obſervé de lui-même pendant près de quinze jours, qu'il avoit paſſé dans le malaiſe avant que la ma-

ladie fût déclarée. La crême de tartre, le petit lait & les sucs d'herbe savoneux, ont été, avec les lavements, les remedes de ces trois cas.

Voilà, mon cher Zimmerman, plus de détails, sans doute, que vous n'en desirez, sur l'histoire de la maladie; j'aurois beaucoup abregé si je n'avois écrit que pour vous, mais dès que j'ai pris le parti d'écrire pour le public il a fallu un peu plus m'étendre, & je joindrai encore ici un article, qui, vû la continuation de l'épidemie, l'intéresse particulierement, ce sont les moyens de s'en préserver.

Je dois commencer cet article par diminuer ses craintes; premierement en apréciant son vrai danger trop exageré; en second lieu en éloignant l'idée de contagion.

1°. Il est certain que cette maladie a fait de grands ravages, & qu'elle a tué plusieurs centaines de personnes dans ce pays: mais suit-il de-là qu'elle soit extrêmement dangereuse, non sans doute parce que le nombre des malades a été prodigieux, & que le plus grand nombre n'a pas été bien secouru.

Je l'ai dit & je le répete; le pre-

mier degré eſt ſans danger, il n'a tué perſonne; le ſecond, qui a été le plus ordinaire, n'a eu & n'a de danger qu'autant qu'il n'a pas été ſoigné à tems, ou bien ſoigné, ou qu'il ſe trouvoit quelques vices dans la conſtitution du malade; le troiſieme a été très rare. L'on peut donc aſſurer par la même, que parmi les malades qui recevront du ſecours, il n'en périra qu'un très petit nombre, & en fondant mon calcul ſur mes propres obſervations, je puis dire qu'il n'en périra pas plus d'un cinquantieme: quelle eſt la maladie aiguë qui en tue moins? Dans les hopitaux les mieux ſoignés, où l'on réunit toutes ſortes de maladies, l'on eſt heureux quand il n'en meurt qu'un vingtieme. Je ſais que dans quelques endroits il eſt mort juſques à un tiers des malades, mais c'eſt avant qu'ils euſſent demandé aucun ſecours,& ils en employoient beaucoup de nuiſibles; dès qu'ils ont été ſecourus cette proportion a entiérement changé; elle ne prouve donc point le danger de la maladie en elle-même, mais ſeulement la néceſſité d'employer d'abord les remedes.

Par rapport à la contagion, j'oſe aſ-

ſurer qu'il n'y en a aucune. J'ai vû depuis le mois de Décembre quelques centaines de malades atteints de cette maladie ; j'ai examiné la choſe bien attentivement, je me ſuis aſſuré que cette contagion étoit une chimère. Le public confond mal à propos *maladie épidemique & maladie contagieuſe* ; la maladie épidemique eſt celle qui tenant à une cauſe générale dans l'air, ou dans les aliments, attaque tous à la fois un très grand nombre de gens qui reſpirent le même air, ou font uſage des mêmes boiſſons. La maladie courante a été épidémique. La maladie contagieuſe eſt celle dont le caractère eſt de ſe communiquer du malade à ceux qui le ſoignent ou qui l'aprochent, par les exhalaiſons infectées ; de ce genre ſont la peſte : la petite vérole, la rougeole &c. Notre épidémie n'eſt abſolument point dans ce cas. Ce qui a effrayé, c'eſt qu'il eſt mort dans quelques endroits pluſieurs malades dans la même maiſon, ici même deux maris & deux femmes ; mais un moment de réflexion fera ſentir combien peu ces exemples ſont concluants. 1°. L'épidemie étant contagieuſe, il eſt fort étonnant qu'il n'y eut jamais qu'un ma-

lade à la fois dans une maiſon; j'en ai vû juſques à ſept dans la même maiſon en 1755, on ne crut cependant point la maladie contagieuſe, & en effet elle ne l'étoit point.

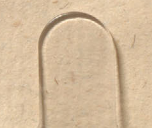
2°. Non ſeulement il n'eſt donc pas étonnant d'en voir pluſieurs dans une même maiſon, mais il eſt même plus naturel d'en trouver pluſieurs dans une ſeule maiſon, & de voir d'autres maiſons qui en ſont exemptes, que le contraire ne le ſeroit, parce que outre la cauſe commune à tous, il eſt certain qu'il faut un concours de cauſes intérieures aux malades pour produire la maladie, ſans quoi tout le monde l'auroit & l'auroit de la même façon & de la même force; ceux chez leſquels elles exiſtent ſont attaqués, les autres ſont préſervés; & comme ces cauſes intérieures dépendent beaucoup, non ſeulement du temperamment, mais encore du genre de vie qu'on mène, du logement, des aliments, des boiſſons, des paſſions, il faut néceſſairement que les habitants d'une même maiſon ſe reſſemblent plus à tous ces égards entr'eux, qu'ils ne reſſemblent à ceux d'une maiſon voiſine. Supoſez une maiſon bien

airée, bien séche, habitée par des gens qui vivent d'aliments sains, dans la propreté, qui sont heureux; mettez à vingt pas de-là une autre maison dans laquelle toutes, ou une partie de ces conditions manquent, direz vous, parce qu'il y aura plusieurs malades dans cette derniere & point dans l'autre, que la maladie est contagieuse? Non, vous auriez tort: mais vous diriez, ils ont été tous attaqués parce que tous avoient contracté la même disposition à l'être; cela est si vrai qu'on a vû dans plusieurs maisons, plusieurs personnes prendre mal, non successivement & les unes des autres, mais presque en même tems.

D'ailleurs quand il y a un malade dans une maison, il est très naturel, que sans aucune contagion, cela contribue à hater le dévelopement de la maladie chez ceux qui en portent le germe. L'insomnie, la fatigue, l'inquiétude, le chagrin doivent produire cet effet, & je ne crains pas d'ajouter que l'événement d'une des maladies doit beaucoup influer sur celui de l'autre; mettez dans un même lit un mari & une femme, attachez l'un à l'autre, né-

ceſſaires à une famille nombreuſe; attaqués de la même maladie, ils ſont inquiets, cela doit être ainſi, cette inquiétude même augmente la maladie; ſi l'un guérit, l'autre, par pluſieurs raiſons ſe trouvera mieux; s'il meurt, il eſt fort à préſumer que ſon conjoint aura le même ſort; le chagrin, ce chagrin qui tuë les gens en ſanté aura bientôt rendu ſa maladie mortelle; la peur, cette peur qui nait de ce que ſe trouvant dans les mêmes circonſtances on doit s'attendre au même ſort, ajoutera à l'effet du chagrin; elle dérange toutes les ſecrétions; elle ſuprime, ſurtout le cours de la bile; elle occupe le cerveau, & les fonctions des nerfs ſe trouvant lezées, elle détruit, par là, tout ce qu'on appelle les reſſources de la nature, ſans leſquelles celles de l'art ſont ſi peu de choſe; elle tuë, en un mot, pluſieurs malades dans toutes les épidémies nombreuſes. Le ſecond malade mourra de ſa maladie, de ſon chagrin, de ſa peur, mais non point de la contagion.

Ce que je viens de dire n'eſt point une ſupoſition arbitraire: c'eſt l'hiſtoire de ce qui eſt arrivé plus d'une fois. Il y a pluſieurs exemples très récents



de maris & de femmes gisants dans le même lit, & morts à côté l'un de l'autre à peu de jours ou à peu d'heures de distance.

Au moment où l'on m'aporte l'épreuve de cette feuille, j'ai le chagrin de pouvoir ajouter un nouvel exemple, bien cruel, de tout ce que je viens de dire, par la mort d'un second ami bien digne des plus vrais regrets, frere de celui dont je vous ai parlé plus haut, & qui déja languissant lui-même, arriva pour le voir quelques heures avant sa mort; le chagrin augmenta la cause du mal, il s'allita le lendemain de sa mort; dès le premier moment il fut saisi d'un effroi étonnant, qui me surprit chez un homme aussi ferme, & qui prouve que la maladie rend pusillanime l'ame qui l'est le moins: rien n'a pu me procurer la satisfaction de le conserver. Il vient d'expirer le septieme jour de la maladie, sans agonie, & après avoir voulu se mettre sur un fauteuil, sans doute pour diminuer cette chaleur interne qui accompagne la fin de ces maladies. Avouez, mon cher Zimmerman, que si la proportion du nombre des morts est petite, comparée au nom-

bre des malades que j'ai vus, le choix des victimes eſt bien triſte pour moi.

De ce qu'une perſonne prendra mal en ſortant de la chambre d'un malade, conclure que la maladie eſt contagieuſe, c'eſt conclure auſſi puérilement, que ſi l'on diſoit que ceux qui ont pris mal à table, & il y en a eu beaucoup, ont été infectés par les aliments.

Il eſt mort un Médecin à Soleure; les Médecins n'ont point de privilèges pour ne pas reſſentir les influences d'un mauvais air, & il mourut un des premiers; mais je n'ai pas appris que de tous les Médecins ou chirurgiens qui ont vû des malades, & ils en ont eu beaucoup à voir, un ſeul ait été malade; l'air des ruelles n'eſt jamais ſain, mais il n'a pas été plus mal ſain dans cette épidemie que dans les autres maladies.

L'on doit donc être tranquille à ces deux égards, & ſe perſuader fortement, 1°. que la maladie eſt peu dangereuſe; 2°. qu'elle n'eſt point du tout contagieuſe, & je ne crains point de dire que la tranquillité à ces deux égards ſera un très bon préſervatif, puiſque la crainte eſt, comme je l'ai dit, très propre à augmenter les cauſes de la mala-

die, & à en hâter le dévelopement; elle dérange le cours de la bile, elle la corrompt, elle produit des engorgements; elle arrête la tranſpiration, en un mot, elle nuit plus que la conſtitution de l'air la plus facheuſe; & l'on peut dire avec LA FONTAINE.

Le trop d'attention qu'on a ſur le danger,
Fait le plus ſouvent qu'on y tombe.

Qu'on ne croye pas cependant que je conſeille une trop entiere ſécurité; je veux bannir la peur, mais je ne veux pas exclure les précautions; nous vivons dans une atmoſphére malſaine, & j'ai indiqué plus haut pag. 31. &c. les dérangemens phyſiques que cet air produiſoit ſur nos corps; il n'y a perſonne qui puiſſe s'aſſurer de n'en avoir pas reſſenti les influences, & de n'être pas plus ou moins infecté. Le vieux a été malade comme le jeune, l'homme comme la femme, le foible comme le fort, il n'y a par-là même perſonne qui ne puiſſe, ſans crainte d'encourir le ſoupçon de puſillanimité, prendre quelques précautions dictées par la cauſe de la maladie, & propres à

changer ce qu'il y a de vicieux dans notre conſtitution.

En partant de ce principe les précautions ſeront de reſpirer le meilleur air poſſible ; de prévenir la corruption de la bile & des humeurs en général ; d'évacuer ce qui eſt déja corrompu en facilitant toutes les évacuations naturelles.

L'on remplira toutes ces indications 1°. en renouvellant ſouvent l'air des chambres, ſurtout en le rendant courant, autant qu'il eſt poſſible ; car quand toute l'atmoſphère eſt infectée, ce n'eſt qu'en l'agitant qu'on gagne quelque choſe, & en brulant beaucoup de vinaigre.

Une autre attention qu'il faut avoir, c'eſt de ne pas raſſembler trop de monde à la fois dans une même chambre : rien au monde n'augmente plus promtement la corruption des humeurs ; c'eſt une vérité bien prouvée dès longtems, & on en a eu un exemple frapant dans cette épidémie. Cinq ou ſix perſonnes ſe trouvérent mal, & eurent la maladie, dans une de ces aſſemblées qu'on appelle ici interrogats, dans laquelle il faiſoit très chaud.

2°. En diminuant un peu la quantité des aliments, 1°. parce que plus on augmente les humeurs dans un corps qui n'eſt pas bien conditionné, plus elles ſe corrompent aiſément; 2°. parce que dans des corps qui ont peut-être déja un principe de dérangement les digeſtions ſe font moins bien, & qu'une conſtitution de l'air telle que celle que nous éprouvons n'eſt pas propre à favoriſer la digeſtion; 3°. enfin, parce que la tranſpiration ſe faiſant moins bien, ſi l'on mange autant on ſe trouve bientôt ſurchargé; dès que les alimens excédent les évacuations il faut qu'on ſoit malade.

3°. En diminuant ſurtout la quantité des viandes en général & particulierement des viandes graſſes, noires, ſucculentes, des bouillons, des œufs, de la crême; & en vivant, principalement, de légumes, de fruits, de pain, & d'un peu de viande blanche. En évitant les eaux chaudes qui augmentent le relachement & détruiſent les digeſtions.

4°. En faiſant un grand uſage des acides; la crême de tartre, le vinaigre, le jus de citron ſont d'une gran-

de utilité ; on peut boire ordinairement de la limonade, ou de l'eau & du vinaigre ; la boiſſon d'eau & d'une quantité moderée de vin ne peut pas nuire ; le vin réſiſte à la corruption & donne du reſſort aux fibres. J'ai cru d'être attaqué, j'ai bu beaucoup de limonade, je me ſuis privé de viande pendant deux jours, & je me porte bien ; je bois du ſyrop de vinaigre & de l'eau aux repas & hors des repas, c'eſt mon préſervatif.

5°. En s'évacuant doucement, & je ne connois rien de mieux, pour cela, que la crème de tartre, dont on prend un quart d'once à jeun, tous les matins, avec de l'eau fraiche pendant longtems ; ce que j'ai dit de l'effet de ce remede plus haut, fera aiſément comprendre tous les bons effets qu'on peut en eſpérer comme préſervatif. Si l'on commençoit à ſe ſentir de la peſanteur, de l'engourdiſſement, du dégout, du malaiſe, de l'ennui, de l'indifférence, des laſſitudes, ſymptomes qui annoncent que le corps ſe dérange, il conviendroit de débuter par une purgation, quelques fois même par une émétique, enſuite on continueroit les acides.

6°. Un exercice moderé eſt très utile.

Je ne parle point des ſoins de propreté, ils ſont néceſſaires en tout tems, mais plus ſans doute, dans ces circonſtances que dans d'autres.

Je n'ai rien de plus à vous dire ſur cette maladie, mais pour éviter le reproche qu'on a fait à GALIEN, & à d'autres Médecins, d'écrire de longs traités ſur les maladies ſans aprendre comment il faut traiter les malades, je joindrai ici une courte inſtruction curative; ainſi quand quelqu'un prend mal, il faut;

1°. Pendant le commencement du friſſon, lui donner à boire ou de l'eau & du vinaigre, ou de la limonade, chauds.

2°. Dès que le froid commence à paſſer lui donner l'émétique, voyez pag. 56. 57. qu'on réïtérera quand on trouvera les circonſtances que j'ai indiquées pag. 75. Je réïtére que la nature a vraiſemblablement montré cette route au premier qui la ſuivit, & c'eſt ſans doute ſur cette eſpèce de pleuréſie que RIVIERE a obſervé que les vomiſſements bilieux au commencement de

la pleuresie la rendent plus légére (a). Il y a quelques circonstances, qui ne permettent pas, pour quelques sujets, un libre emploi des émétiques; mais elles sont rares, & il n'est guères possible de les détailler ici.

3°. Lui faire prendre, si la fièvre continuë, dès que l'action de l'émétique est finie, une dragme de crême de tartre de trois en trois heures.

4°. Lui donner, tous les quarts heures, une tasse de tisanne d'orge, ou de celle de chien-dent, ou de limonade, on se décidera sur le choix par les directions que j'ai données plus haut, pag. 70. &c. L'on trouvera les recettes pour ces différentes tisannes dans *l'avis au peuple*, il seroit inutile de les rëiterer ici.

5°. Si malgré l'usage de la crême de tartre, le malade n'a pas tous les jours deux ou trois selles abondantes, on lui donnera tous les soirs un lavement.

6°. On le mettra, à tous égards, au régime de *l'avis au peuple*.

(a) *Prax. Med. L. 7. cap. 2.*

7°. S'il y a quelque accident qui parut exiger quelques ſecours particuliers, on pourra trouver dans cette lettre les circonſtances qui indiquent le kermes, le camphre, les véſicatoires, l'oximel ſcillitique & quelques autres ſecours particuliers. Voy. pag. 55.56. Quand on veut faire uſage d'oximel ſcillitique, la potion, N°. 8. de *l'avis au peuple* qui eſt un mélange de cinq onces d'une forte infuſion de ſureau & d'une once de cet oximel eſt très bonne.

8°. A meſure que la fièvre & les autres ſymptomes diminuent, on diminuë la quantité de la crême de tartre & des tiſannes, & l'on augmente celle des aliments.

J'ai rarement fait uſage du nitre; il eſt plus nuiſible qu'utile dans les maladies de cette eſpèce; cette même efficace qu'il a dans les maladies dans leſquelles il s'agit de fondre puiſſamment un ſang enflammé, le rend dangereux dans des maladies où l'état du ſang eſt ſi différent, & j'ai déja dit dans le traité des fièvres, qu'il favoriſe ſouvent la putréfaction plûtôt qu'il ne la diminuë.

Outre la maladie régnante, il y en a un grand nombre d'autres, mais qui toutes ont porté l'empreinte de la conſtitution de l'air.

Il y avoit des fièvres putrides ſimples, c'eſt-à-dire qui n'étoient accompagnées ni de point, ni de dépôts ſur d'autres viſcères: mais elles n'en étoient pas moins rebelles; je n'ai pas employé d'autre traitement, que celui que je viens de décrire & je n'en ai pas vû mourir.

Parmi ceux qui en ont été attaqués, quelques uns ont eu, de tems en tems, un point très léger, très paſſager & très changeant; ce ſont, je crois, ces points dont HIPPOCRATES parle dans les coaques (*a*), " où il avertit que dans les douleurs de côté
" peu fixes qui accompagnent les
" fièvres avec dégoût & gonflement
" de l'épigaſtre la ſaignée eſt nuiſible". J'ai été demandé à la fin de Mars pour un homme vigoureux, qui en étant atteint, tomba le quatrieme jour de la maladie dans des réveries très violentes; il ſe leva au milieu des

(*a*) *Coac. prænot. S.* 2. *N.* 491.

ſueurs, s'échapa, courut les ruës, ſe rendit dans une autre maiſon où je le vis, il parloit continuellement, l'air froid n'avoit pas ſuprimé la ſueur, il ſe plaignoit d'une chaleur brulante, il avoit le poulx mol, élevé & fréquent; je lui fis prendre une once & demie de crême de tartre, & plus de ſoixante onces de tiſanne de gramont, dans l'eſpace de ſix heures; cela l'évacua beaucoup, & modéra ſenſiblement la fièvre & les tranſports. Il continua à prendre la crême de tartre avec le petit lait; au bout de trente-ſix heures, il en eut pris cinq onces, ce qui l'évacua & diſſipa entierement la fièvre.

L'on n'a peut-être jamais donné la crème de tartre à d'auſſi grandes doſes; je ſuis cependant convaincu que c'étoit le ſeul remede qui put ſauver le malade, & que de moindres doſes auroient été inſuffiſantes; & ſi vous comparez cette obſervation, à laquelle je pourrois en joindre beaucoup d'analogues, avec celles que j'ai donné ſur l'uſage de l'eſprit de ſoufre, vous croirez aiſément que ſi M. BROKLESBY eſt le Médecin de l'Europe qui donne le plus de nitre, il n'y en a point qui

donne autant d'acides que moi : cet habile Médecin paroit auſſi en être très partiſan, & vous aurez trouvé dans tout ſon ouvrage une médecine mâle & nerveuſe, la ſeule dont on puiſſe eſpérer quelques ſuccès dans les cas un peu graves.

Les maux de nerfs de toutes les eſpèces ont été plus fréquents ; les perſonnes qui y étoient ſujettes en ont été plus maltraitées, pluſieurs autres les ont connus pour la premiere fois, & vous n'en ſerez point ſurpris ; familiariſé avec ces maladies vous comprendrez aiſément, que cette conſtitution de l'air a dû, inévitablement, augmenter la mobilité du genre nerveux, & que cette mobilité a dû ſouvent être miſe en jeu par toutes les cauſes d'irritation qui naiſſent, néceſſairement, des obſtructions, des ſecrétions dérangées, des digeſtions imparfaites, des humeurs devenuës plus âcres. J'ai vû beaucoup de vapeurs, des convulſions cruelles, plus d'épilepſies qu'à l'ordinaire, des paralyſies, des crampes. J'ai même été conſulté pour deux paralyſies qui paroiſſoient être une ſuite de la maladie. Dans un village, à

deux lieues d'ici, un homme de vingt-cinq ans qui paroiſſoit entiérement guéri, ſe trouva tout-à-coup attaqué, après être ſorti, d'une paralyſie de la moitié du corps, & j'ai ſû depuis peu qu'il étoit mort.

A Aígle, une jeune femme, enceinte de quatre mois, eut la maladie; elle ſe bleſſa par une ſuite ſans doute, de la fièvre, de la toux & de la corruption des humeurs, & dans le tems qu'elle paroiſſait en pleine convaleſcence de la fièvre & de la fauſſe couche, elle devint paralytique du côté droit.

Les maladies de la peau ont été très communes, & n'ont cédé qu'aux évacuations réiterées.

Il y a eu quelques jauniſſes, & on ne doit point en être étonné, il eſt ſurprenant qu'il n'y en ait pas eu d'avantage; j'en ai vu une épidemie en l'année 1750, qui ne paroiſſoit pas plus propre que celle-ci à en produire; l'émétique & le petit lait en ont été les remedes; une ſeule a exigé les purgatifs ſavoneux & amers.

Les douleurs de rhumatiſmes ont été plus fréquentes & plus rebelles que je ne les ai jamais vuës, l'on n'en ſera

point ſurpris en penſant que la tranſpiration eſt fort dérangée & les humeurs fort âcres, ce qui produit néceſſairement la fixité des rhumatiſmes; j'en ai eu un cruel exemple ſous les yeux; j'ai eu la douleur de voir cet oncle cher & reſpectable, qui m'a élevé, à qui je dois tant, à qui j'avois offert l'inoculation juſtifiée, ſoufrir pendant pluſieurs ſemaines, ſans avoir la conſolation de pouvoir le ſoulager; quand j'eſpérois d'avoir gagné quelque choſe, un nouveau dérangement de la ſaiſon venoit renouveller tous ſes maux, & la chaleur de l'air, ce ſpécifique des maux des vieillards, n'arrivoit point; ce n'eſt que depuis qu'elle commence qu'il ſurvient un amandement, qui j'eſpére ſera durable; tant il eſt vrai que quand l'air n'aide pas, les remedes ont peu d'efficace, & qu'on devroit par la même, employer plus de changements d'air conſidérables qu'on ne fait ordinairement. Tout ce que les remedes me paroiſſent avoir operé, dans ce cas, ça été de mettre le corps dans une diſpoſition plus propre à profiter du retour des chaleurs, dont j'aide le bon effet par celui du lait.

Les enfans ont éprouvé les facheuses influences de l'air. J'en vis plusieurs à Soleure qui avoient une angine aqueuse, & je crains même que deux, dont l'un avoit des convulsions, l'autre une diarrhée trés forte, n'ayent péri.

J'en ai vu ici un grand nombre, depuis l'âge de six mois jusques à celui de dix ans, dont quelques-uns ont eu une fièvre continue avec des redoublemens & beaucoup de toux, d'autres la fièvre écarlatine, des troisiemes une fièvre lente avec beaucoup d'obstructions ; tous ont été traités avec succès par l'émétique, ou les purgatifs.

Cet air a été pernicieux aux étiques ; j'ai perdu dans la même semaine deux personnes qui l'étoient, & dont la maladie faisoit pendant ces tems humides & chauds, que le vent du midi nous procuroit, des progrès d'une rapidité inouïe dans la marche ordinaire de cette maladie. Je n'ai jamais vu les remedes aussi complettement inutiles, & de quelle utilité auroient-ils pu être, pendant que les malades vivoient au milieu d'un air si propre à favoriser le

relachement & la colliquation. J'ai ſouvent ſenti le ſoir, à Montpelier, des vents de mer, chauds & humides, qui mouilloient les cheveux & les habits; on ſuoit, on ſuffoquoit, & on perdoit ſes forces, s'ils duroient pluſieurs jours de ſuite, tout le monde deviendroit étique, & on le devient ſouvent dans cette ville. La temperature de l'air de cet hyver a eu du raport à celle-là, ainſi il n'eſt point étonnant qu'elle ait agravé une maladie qu'elle eſt ſi propre à produire.

Il y a eu beaucoup de gens, qui ſans avoir de maladies ont été incommodés; ils perdoient l'appetit; ils étoient foibles, triſtes, engourdis, ils avoient des maux de tête, des vertiges, des éblouïſſemens; un émetique, ou une purgation, ou beaucoup de crême de tartre les guériſſoient; en un mot, les corps depuis ſix mois ont dû être évacués, & j'ai plus donné d'émetiques dans le courant de cet hyver que je n'en avois peut-être ordonné depuis ſix ans. Il faut eſpérer que le retour du vent du nord, & enſuite un air plus ſec, mettront fin à nos miſéres; mais j'en craindrois beaucoup

l'augmentation, si le vent du midi continuoit pendant les chaleurs.

Il est tems de finir cette longue épitre. Pardonnez les inexactitudes d'ordre & de stile aux occupations de pratique, qui ne m'ont jamais permis d'y travailler demi heure sans interruption, & à quelques additions faites après sa date, pendant le courant de l'impression. Recevez-la avec cette bonté avec laquelle vous avez accueilli mes autres productions; marquez m'en les défauts, instruisez-moi: je fais trop de cas de vos lumieres pour ne pas recevoir tous vos conseils avec docilité. Si mon ouvrage est mauvais, vous m'en consolerez, en m'aprenant comment il auroit fallu le rendre meilleur. Tel qu'il est, je vous l'offre comme une marque d'une amitié que rien ne peut alterer.

A Lausanne le 6. May 1765.

TISSOT.

SECONDE
LETTRE.

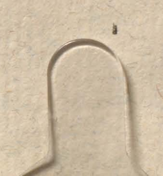
SECONDE LETTRE A MONSIEUR ZIMMERMAN, DOCTEUR EN MEDECINE &c.

LE bruit qu'avoit fait la maladie épidémique qui régna l'année derniere à *Soleure*, à *Aigle*, ici & dans plusieurs villages de ce Canton, l'allarme qu'elle avoit occasionné, votre attachement pour la Médecine vous engagérent, mon cher ami, à m'en demander une relation détaillée; je la fis, parce que vous le souhaitiez; & quand elle fut faite je la publiai, parce que je crus que cela pouvoit être utile (*a*).

(*a*) *Lettre à* M. ZIMMERMAN *sur l'épidemie courante*, *à Lausanne* 1765. chez François Grasset.

Le retour que nous en avons eu cet hiver a fait plus de mal & plus de bruit, la terreur qu'il a inspiré s'est répandue si loin qu'on pourroit presque dire qu'elle a été générale; les voyageurs craignoient d'arriver ici, plusieurs ont changé leur route pour nous éviter, ceux qui ne pouvoient pas le faire passoient en courant: quelques uns de nos voisins désiroient qu'on nous barricadât; ils regardoient Lausanne comme un endroit pestiferé, & l'on n'a pas craint même de prononcer le mot de peste. Si nous en avions été attaqués, ç'auroit été un malheur & non pas un crime, ainsi je ne dirai point qu'il faut nous laver de cette imputation qui d'ailleurs n'a trouvé créance nulle part; mais il me paroit encor plus important que l'année derniere de donner une idée exacte des maladies que nous avons eu & des ravages qu'elles ont fait.

Je dois commencer par dire qu'en général l'air de Lausanne peut passer pour sain; chacun peut s'en assurer en allant compulser nos registres mortuaires, qui prouvent que le nombre des morts est inférieur à celui que nous devrions avoir naturellement.



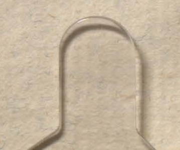
L'on a déterminé, d'après beaucoup d'obſervations, que le terme moyen des morts dans les villes eſt qu'il meurt annuellement une trente quatrieme partie des habitans; en admettant la vérité de ce principe, nous devrions avoir 213 morts par an, & nous n'en avons point ce nombre là.

On a commencé à tenir les regiſtres mortuaires ici, ſeulement dans le courant de 1709. On ne peut pas tenir compte de quelques mois de cette année, mais en ſommant les morts depuis le premier Janvier 1710 juſques au premier Janvier 1766, ce qui fait 56 ans complets, on en trouve onze mille cent dix-neuf; ce qui donne, pour terme moyen de la mortalité annuelle, 198 & une fraction de vingt-cinq cinquante ſixieme; ainſi nous perdons quinze perſonnes par an de moins que nous ne devrions perdre, ce qui fait un gain d'un quartorzieme, dont la vie moyenne de Lauſanne ſe trouve, par la même, plus longue que dans les plus grandes villes.

On pourroit conclure de là que la façon de faire les dénombrements d'une ville en multipliant le nombre moyen

des morts annuels par 34 ne ſeroit pas exacte pour Lauſanne, & qu'on trouveroit moins de monde qu'il n'y en a réellement; cela eſt vrai en faiſant le calcul ſur ces 56 ans, mais il eſt également vrai qu'en ſommant les trente quatre premieres années, c'eſt-à-dire, depuis le premier Janvier 1710 juſques au premier Janvier 1744 on trouve 7148 morts, & que le dénombrement le dernier fait a trouvé 7230 habitans; ainſi dans trente quatre ans il étoit mort, comme cela doit être, un nombre d'hommes égal au nombre des habitans, & en faiſant le dénombrement par le mortuaire on ne ſeroit éloigné du vrai que d'une ſeptante-&-unieme.

Cela vous paroitra d'abord contradictoire avec ce que j'ai dit tout à l'heure que notre nombre moyen des morts annuels étoit d'un quartorzieme plus foible que le nombre moyen ordinaire, mais la contradiction élevée en remarquant que ces 34 premieres années ont été plus meurtrieres que les dernieres, & que leur nombre moyen des morts annuels étoit de 210 & 8 trente-quatriemes, ce qui ſe raproche extrêmement de 213.



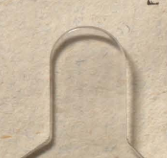
La diminution de la mortalité a ſurtout été ſenſible depuis la fin de l'an 1751. En ſommant depuis le premier Janvier 1752 juſques au premier Janvier 1765, on trouve pour terme moyen des morts annuels ſeulement 182 & 2 treiziemes.

Si cette diminution ſe ſoutient pendant les trente-quatre ans complets, il ſera vrai alors, & cette vérité ſera bienheureuſe pour nous, que nous ſommes au deſſous de la proportion générale, & dans le cas de quelques villes privilégiées qui n'ont annuellement qu'un mort ſur quarante vivants.

Avant que de finir cette digreſſion, je ferai encore une autre obſervation tirée du relevé de nôtre nécrologe que j'ai ſous les yeux, c'eſt que la repartition des morts varie beaucoup d'une année à l'autre. En 1710 le nombre des morts fut de 381, en 1719 de 327, en 1736 de 310, en 1730 de 302. Depuis 1736 il n'eſt jamais allé à 300, & en 1755 où nous eumes cette épidémie ſi nombreuſe de fiévres putrides, il ne fut que de 245. L'année où il y en a eu le moins c'eſt en 1734, il n'y en eut que 137. L'année derniere mal-

gré l'épidemie il ne fut que de 174. Il eſt vrai qu'il y en avoit 112 à la fin de Juin qui fut l'époque où l'épidemie ceſſa, & que ſi les ſix derniers mois avoient eu autant de morts que les ſix premiers il y en auroit eu 224; mais nous eumes pendant cette période fort peu de maladies, & ſeulement 62 morts, ce qui ne fait que 10 & un ſixieme par mois au lieu de 16 & demi qui eſt le nombre moyen ordinaire. Auſſi nous ne penſions plus à l'épidemie quand on apprit qu'elle régnoit à *Lutry*, petite ville à une lieuë à l'orient de *Lauſanne*, & qu'elle y étoit très facheuſe; au bout de quelques ſemaines elle ſe manifeſta à *Pully*, village entre *Lutry* & *Lauſanne*.

Dès la fin de Décembre nous commençames à avoir beaucoup de malades, d'abord dans les fauxbourgs qui ſont à l'orient, & preſqu'en même tems dans le quartier occidental de la ville même & dans le fauxbourg le plus au nord; le mal ſe répandit aſſez rapidement partout, & quoique toutes les ruës n'ayent pas été également mal traitées, je n'en connois point qui ayent été exemptes de ce fléau; deux fauxbougs contigus l'un



au midi occidental, l'autre à l'occident, ont été les plus heureux.

A la maladie, ou plûtôt, comme vous le verrez tout à l'heure, aux maladies épidémiques, il s'en joignit plusieurs autres, & quoiqu'il ne soit pas possible de déterminer le nombre des malades, on peut assurer qu'il a été plus considérable qu'on ne peut aisément le croire.

Il ne mourut dans le mois de Décembre que onze malades; mais la mortalité augmenta avec la fréquence des maladies. En Janvier il y eut 51 morts, c'est-à-dire le triple, & même au-delà, de la proportion ordinaire; mais ce mois fut doux cependant si on le compare avec le suivant, qui n'ayant que 28 jours fournit 76 morts, c'est-à-dire deux & presque trois quart par jour; proportion véritablement excessive, & qui, si elle avoit continué auroit porté le nombre des morts de l'année à 1000: mais elle diminua dès le mois suivant; il n'y en eut que 63 en Mars, c'est-à-dire deux & une trente & unieme par jour; elle diminua encore en Avril, qui n'en fournit que 42, c'est-à-dire un & un tiers par jour; en May

il n'y en a eu que 18, ce qui n'excède que de un & demi le nombre moyen ordinaire. En tout jusques au premier Juin 252, ce qui fait 50 par mois & 600 par an. Il faut espérer que jusques à la fin de l'année nous serons aussi heureux que l'année derniere, & n'ayant entre ci & le dernier Décembre que 71 morts, le total sera de 323, nombre inférieur à celui des années 1710 & 1719, & excédant de bien peu celui des années 1736 & 1730 qu'on n'a jamais regardé, ni les unes, ni les autres, comme des années pestilentielles.

Je finis ces calculs & je viens à l'histoire même de l'épidemie. Je dois d'abord vous prévenir, qu'il n'y a pas eu une seule maladie épidémique, mais plusieurs, & outre cela une multitude d'autres maladies aiguës ou chroniques. Dans le nombre de mes malades il y en a toujours eu, pendant les mois de Janvier, Février & Mars, près de la moitié qui n'étoient point malades de l'épidemie, il est vrai qu'il n'y a pas tout à fait la même proportion dans le nombre des morts que j'avois traité.

On peut compter quatre maladies

épidemiques, *les pleurésies bilieuses*, *les pleurésies malignes* ou les fiévres malignes avec un point pleurétique, *les fiévres putrides simples*, & les *diarhées tormineuses*. On pourroit même ajouter les *fiévres écarlatines* qui ont été assez fréquentes, surtout parmi les enfans. Je vous dirai quelque chose de chacune en particulier.

Je commencerai par une remarque sur le nom de pleurésie bilieuse, c'est qu'il me paroit fort inexact, mais il a été employé par HIPPOCRATES; il est consacré par un usage de vingt siécles, & si ce ne sont pas des raisons pour le conserver, elles m'ont paru suffisantes pour ne pas le changer dans de petits ouvrages bien moins faits pour les Médecins que pour le public; ainsi je continuerai à l'employer pour désigner la maladie que nous avions en l'année derniere & qui a été la plus fréquente cette année; c'est celle à laquelle le Public a donné le nom *de la maladie*, & avec laquelle il étoit si familiarisé qu'ordinairement il la distinguoit très bien de la pleurésie maligne, ou du petit nombre de pleurésies inflammatoires; elle a régné longtems presque

ſeule, c'eſt-à-dire, ſans les pleuréſies malignes que je n'ai vû fréquemment que depuis la fin de Février ; c'eſt celle qui a été l'objet de la courte inſtruction qui fut publiée au milieu de ce mois par ordre du Magiſtrat.

Je l'ai trouvée la même que l'année derniere & que dans tous les tems, & je n'ai remarqué que trois différences un peu eſſentielles ; l'une c'eſt que généralement les malades étoient plus mal, & en rappelant ici la diſtinction en trois claſſes des maladies de l'an 1755 & 1765 (*b*), on peut dire que le premier dégré, qui eſt toujours ſans danger, a été plus rare & le ſecond plus fréquent.

La ſeconde, c'eſt que les ſueurs ont été plus utiles, & quand elles venoient naturellement après les premieres évacuations elles étoient ordinairement ſalutaires ; auſſi il étoit extrêmement dangereux de les arrêter, ce qui eſt cependant arrivé ſouvent, ou par imprudence ou par impatience, & ce qui a toujours eu les ſuites les plus facheuſes ; l'humeur refluoit d'abord ſur les inteſtins, ils s'enflammoient, le

(*b*) *Lettre à* M. ZIMMERMAN p. 42.



ventre ſe tendoit exceſſivement, & le malade périſſoit inévitablement.

La troiſieme différence, c'eſt que la complication d'inflammation étoit moins fréquente, & l'indication de ſaigner très rare; lors même qu'elle ſe préſentoit, il falloit ordonner un vomitif immédiatement après que la ſaignée étoit faite, afin de prévenir les engorgements qui, ſans cela, ſe faiſoient très promptement, & ſon effet devenoit le même que je vous l'ai décrit l'année derniere (*c*).

Le traitement a dû être le même qu'il le fut alors, & je ne pourrois point vous en parler, non plus que du régime ſans me répéter moi-même, ce qui feroit la plus faſtidieuſe des répétitions; mais je vous invite à relire ce que je vous ai dit de l'émétique depuis la page 56. juſques à la p. 71.

Les ſueurs venoient avec plus de facilité, ſe ſoutenoient mieux & ſoulageoient davantage quand les évacuations par le vomiſſement avoient été abondantes, & que le ventre étoit très libre; auſſi elles ne m'ont point empêché d'ordonner la crême de tartre qui

(c) Ibid. p. 61.

ne troubloit aucune évacuation, à moins que le malade ne fut dans une foiblesse excessive, qui faisoit beaucoup de bien & qui m'a suffi seule pour guérir plusieurs malades; quoiqu'on puisse dire que généralement il a été nécessaire de faire vomir, au moins à Lausanne; car dans quelques endroits, de simples purgatifs ont suffi, & moi-même après avoir essuyé plusieurs indispositions pendant un mois, je n'ai pû m'en délivrer que par le vomissement qui me guérit sur le champ.

Quand je n'ai voulu ni faire vomir, ni employer la crême de tartre, la manne, les sels neutres, les tamarins & le senné ont très bien réussi.

Je me suis décidé sur le choix entre le tartre émétique & l'hypécacuana par les mêmes raisons qui me décidoient l'année derniere. Il y a un cas dans lequel j'ai préféré l'hypécacuana, c'est dans le tems des régles; il vaudroit mieux ne pas donner des vomitifs à cette époque, mais la rapidité de la maladie ne donne point le tems de différer, sans un grand danger, l'administration d'un remède aussi important, & je n'ai point vû que l'hypecacuana nuisît au lieu que le

tartre émétique pourroit le faire. Je l'ordonnai à une fille qui me dit qu'elle n'étoit point dans ce tems périodique, sans m'avertir qu'elle étoit à la veille. Après la seconde tasse elle éprouva des douleurs très fortes, avec de la tension dans le ventre & une longue défaillance; un de mes collégues lui ordonna quelque chose qui dissipa cet orage, elle fut bien le lendemain, la fiévre avoit passé, les régles étoient venues, elle n'en a ressenti aucun mauvais effet, mais d'autres auroient pû en être plus maltraitées.

Dans les cas ordinaires où il n'y avoit point de raisons de préferer l'hypécacuana, j'ai continué à donner le tartre & je n'en ai vû aucun mauvais effet, un de mes collégues a dit en avoir vû.

Mais sans m'arrêter plus long-tems sur le choix ou vomitif, j'insiste encore une fois sur la nécessité de faire vomir dans le plus grand nombre des cas; surtout quand l'amertume jointe aux nausées l'indique, & que la sécheresse de la langue ne l'empêche point.

Cette pratique est parfaitement conforme à la doctrine D'HIPPOCRA-

TES dans les Aphor. 21. & 22. Il ordonne, dans le premier d'évacuer par la voye que la nature paroit indiquer, & jamais elle n'a indiqué les vomissements d'une façon aussi claire que dans ce cas.

Il ordonne dans le second d'évacuer dès le commencement de la maladie, si les matieres qui l'occasionent sont en mouvement & agissent violemment, car c'est là le vrai sens du mot original, & il n'y a point de maladies dans lesquelles l'action de la cause soit plus promte & plus forte; les humeurs sont véritablement *en fougue*, un des caractères les plus distinctifs de cette maladie étant d'attaquer subitement & violemment. Par raport à la coction vous vous rappellerez ce que j'en ai dit dans le traité des fiévres p. 33. & s'ils se trouvoient quelques Médecins qui, trop attachés aux traductions de ces deux aphorismes, ne voulut pas ordonner les évacuations dès les commencemens, on pourroit en rappellant l'histoire du Dr. OQUETOS & du Dr. ANDROS dire hardiment; „ La mort „ a prévenu la coction & emporté le „ malade, qui a perdu la vie, parce

„ que ſon Médecin ne ſait pas le grec.

L'angoiſſe, ce malaiſe inexprimable bien plus facheux que la douleur eſt un ſymptome fréquent de cette maladie, & le vomiſſement l'emporte ordinairement, en évacuant les matieres âcres qui le produiſent dans les commencements de la maladie, car à la fin il dépend d'une cauſe différente & les évacuants l'augmenteroient. Vous avez vû dans le ſeptieme livre des Épidemiques D'HIPPOCRATES que dans une fiévre la femme de *Théotime* avoit des angoiſſes, HIPPOCRATES la fit vomir, & lui donna enſuite le ſuc de grenade qui la guérit; c'eſt la méthode que j'employe, évacuer, puis donner des acides; & l'Auteur Hippocratique de la lettre à *Mecène* ordonne dans des maux de poitrine aſſez ſemblables à notre maladie, de faire vomir dès le commencement pour prévenir les plus grands maux, *parce*, dit-il, *que quoique le ſiége du mal ſoit dans la poitrine il vient de la bile* (*d*).

Je n'ai vû cette année qu'une ſeule vomique, qui eſt devenuë mortelle la ſixieme ſemaine, dans un ſujet qui de-

[*d*] *Hippocrat. Linden* t. 1 p. 655.

puis longues années n'avoit qu'une ſanté très chancelante & qui avoit la poitrine foible.

Les pleuréſies malignes, ou les fiévres malignes avec le point pleurétique produit par le dépôt ſur le poulmon, car il y en a eu quelques unes dont le dépôt s'eſt fait ſur le cerveau, les pleuréſies malignes, dis-je, differoient des précédentes, en ce que le malade ſe ſentoit languiſſant & affoibli quelques jours à l'avance; le froid étoit moins grand, mais accompagné d'un abattement exceſſif & qui eſt allé chez deux malades juſques à un évanouiſſement complet; la foibleſſe, même après que le friſſon étoit paſſé reſtoit exceſſive; le viſage étoit extrêmement changé; la douleur étoit moins aiguë, le poulx plus mol, plus petit, moins vite, & il y avoit dès le premier moment un léger embarras dans le cerveau, qui lors-même qu'il n'étoit pas accompagné de réveries ſenſibles privoit le malade de toutes idées bien nettes, & ne lui laiſſoit, après la maladie, aucun ſouvenir de ſes tems les plus facheux.

Cette maladie a été beaucoup moins fréquente que la premiere, mais elle



étoit bien plus dangereuſe, & ſa durée étoit indéterminée depuis le cinquieme jour juſques au dixieme.

Elle n'avoit aucune criſe naturelle que la ſueur, qui, ſi on ne l'aidoit pas étoit très inſuffiſante par elle même; elle ſe refroidiſſoit aiſément, devenoit gluante, le malade prenoit des friſſons & de légéres foibleſſes.

Les indications, dans cette maladie, ont été d'évacuer les premieres voyes par le vomiſſement tout comme dans la premiere, & enſuite par les ſelles; de prévenir l'augmentation de la corruption dans les humeurs, de ſoutenir les forces & d'entretenir continuellement la ſueur.

Je ne me ſuis point ſervi du tartre émétique, je l'aurois craint; mais j'ai conſtamment employé l'hypécacuana qui opéroit auſſi favorablemene qu'on pouvoit le déſirer; non ſeulement il évacuoit par les vomiſſemens, mais, je l'ai vû trop ſouvent pour en doûter, il eſt certain qu'il purgeoit par les ſelles beaucoup plus fréquemment dans cette maladie que dans aucune autre; d'ailleurs il ranimoit les forces & favoriſoit la tranſpiration; en un mot, il a quel-

que choſe de véritablement utile dans les maladies malignes, ce qui avoit ſans doute déterminé M. VAGNER de Lubeck à en faire un ſpécifique, & je regrette que mon Illuſtre ami M. PRINGLE ne l'ait point mis à l'épreuve dans le tems où il étoit occupé de ſes belles expériences; je ſuis perſuadé qu'il lui auroit trouvé une vertu antiſeptique très conſiderable. Je l'ai ordinairement ordonné ſeul, quelques fois je l'ai mèlé avec quelques uns de ces remèdes qui en augmentent un peu l'efficace, ou plûtôt qui rendent ſon action vomitive plus certaine, tels que la magneſie, le nitre, les ſels neutres & l'antimoine diaphorétique qui poſſède cette vertu dans un degré éminent, & dont je n'ai jamais vû aucun effet qui me fit partager les craintes de l'Illuſtre & reſpectable M. TRILLER ſur ce remède.

Quand j'ai déſiré un effet très promt, une ſecouſſe un peu forte, je l'ai ordonné à la doſe ordinaire de vingt à quarante grains; dans d'autres cas, je l'ai ordonné à la doſe de quatre ou cinq grains toutes les heures ou toutes les demi heures; ſeize grains ordonnés dans ce goût, il n'y a que deux jours, pro-

duiſi-



duisirent trois vomissements très abondants & sept grosses selles bilieuses; ces évacuations abatirent la fiévre & dissipérent l'angoisse, le point & le mal de tète.

Les selles véritablement utiles dans cette maladie, dans la précédente & en général dans les fiévres putrides, ce sont les selles jaunes, qui ne sont ni liées ni trop liquides, qui sont annoncées par quelques remuements dans le ventre & quelques fois même par de petites tranchées, mais qui sortent sans douleur, qui sont abondantes & qui soulagent d'abord le malade. Celles qui sont tout à fait claires & comme de l'eau jaune, qui sortent avec impétuosité, qui laissent le malade dans l'affoiblissement plûtôt que dans le bien être; ou celles qui ne sont que des mucosités teintes en jaune, ne font aucun bien au malade & sont un très mauvais présage; plus elles sont abondantes & plus le mal empire, le malade perd ses forces, le ventre se tend, l'oppression augmente, la peau & la langue se séchent, le cerveau s'embarasse, tous les remedes sont inutiles. Les lavements alors, soit émol-

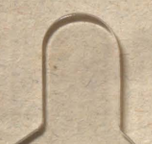
lients, soit purgatifs, si on les multiplie trop, agravent la maladie en déterminant un plus grand afflux d'humeur sur les intestins qui en sont déja trop engorgés.

Mon intention n'étant point, de vous donner, comme l'année derniere, une histoire médicale de la maladie qui trouvera sa place ailleurs; je n'entrerai point dans le détail des symptomes & des remedes; ma méthode a été analogue à celle que j'employe pour le traitement des fiévres malignes telle qu'elle est décrite dans l'avis au peuple.

J'ai quelque fois réiteré de petites doses d'hypécacuana, ou donné un peu de rhubarbe trituré avec un peu de sucre & de crême de tartre, pour entretenir la liberté du ventre.

L'usage des sels acides abatoit trop les forces & nuisoit par là même.

La liqueur minérale anodine d'HOFMAN opéroit assez favorablement, & j'ai vû les plus heureux effets du *mixtura simplex* dans le seul cas, mais il étoit très facheux, où que je l'aye employé cette année; la malade ne pouvoit assez se louer du bon effet qu'elle en ressen-



toit immédiatement après l'avoir prise.

La limonade avec tout le citron, la tisanne de chien-dent, celle d'orge acidulée ont été les boissons ordinaires.

Le camphre differemment allié suivant les différentes circonstances soutenoit les forces, prévenoit la corruption, entretenoit la transpiration, facilitoit les crachats, & mérite les plus grands éloges dans cette maladie. Son usage dans la pleurésie bilieuse m'a paru devoir se réduire, cette année, comme l'année derniere au seul cas de grande foiblesse; & j'ai vû que donné dans d'autres circonstances il n'opéroit pas favorablement.

Mais le remede le plus utile, après l'hypécacuana, c'étoit les vésicatoires, qu'il faut appliquer très forts & très grands & de bonne heure; leurs bons effets ont été constatés par un grand nombre de guérisons, & je n'en ai vû aucun mauvais; plusieurs malades leur doivent la vie, & j'en ai vû qui éprouvoient un soulagement considérable au moment même où ils ressentoient les premieres irritations des emplatres. Ils ont aussi été très utiles dans la pleurésie bilieuse, surtout quand ils ont été

appliqués de très bonne heure, c'eſt-à dire dès que l'action du vomitif avoit fini, & c'eſt le parti que je conſeille de prendre toujours; j'oſe en promettre, d'après l'expérience, les plus heureux ſuccès; & j'ai appris par un médecin étranger très digne de foi, que dans une épidémie ſemblable dont il venoit d'être témoin en Italie, les véſicatoires avoient fait le plus grand bien. Lors même qu'on les a appliqués tard ils ont quelques fois operé plus qu'on n'oſoit en eſpérer, & rappellé le malade à la vie. D'autres fois leur action a été ſeulement paſſagère, ils diminuoient la fièvre & l'oppreſſion conſidérablement pendant quelques heures, le malade ſe ſentoit beaucoup mieux, mais ce mieux ne duroit pas; il ſe faiſoit un nouvel engorgement & l'organe déja affoibli ſuccomboit. Un de mes amis M. le Dr. M. qui m'avoit demandé mes idées ſur le traitement de cette maladie, & qui en a vû depuis lors un aſſez grand nombre, m'a dit, qu'il s'étoit auſſi très bien trouvé de faire appliquer un grand véſicatoire ſur le point comme je le lui avois conſeillé.

La convalescence des pleurésies bilieuses a été assez longue ; celle des malignes l'a été bien davantage. Dans l'une & dans l'autre quelques malades ont ressenti de legères douleurs dans l'endroit où avoit été le point pendant plusieurs semaines.

Il a été nécessaire de bien purger après les unes & les autres, surtout si les évacuations n'avoient pas été très abondantes dans les commencements & pendant le courant de la maladie.

Je ne vous dirai rien des fiévres putrides qui ont régné en même tems, mais en moindre nombre & qui n'ont rien eu de particulier.

Je passe aux diarrhées, il y en a eu un très grand nombre, & plusieurs ont été accompagnées de tranchées assez vives & d'un peu de sang mêlé aux matieres. Il y en avoit eu quelques unes pendant tout l'hyver ; quelques malades atteints de la pleurésie bilieuse ont même eu une espèce de diarrhée sanglante pendant tout le courant de la maladie. Un de mes collègues en vit plusieurs, pendant le mois de Février, dans les campagnes qui sont au midi de la ville sur les bords du lac,

mais elles n'ont été fréquentes que depuis le milieu de Mars. Il y eut à cette époque quelques jours d'une chaleur aſſez conſiderable, il revint tout-à-coup le 23 des froids vifs qui nous amenérent cette maladie d'automne; l'humeur âcre qui avoit commencé à s'évacuer par la tranſpiration reflua ſur les inteſtins & produiſit les tranchées & l'évacuation de ces matieres muqueuſes que la rupture de quelques petites veines occaſionnée par l'âcreté des humeurs teignit de ſang. Pour peu qu'on aime les noms calamiteux, il eſt très aiſé d'appeller cette maladie d'iſſenterie; pour moi qui ne l'ai jamais trouvée accompagnée d'aucun danger, qui ai vû qu'elle étoit fort courte, preſque toujours ſans fiévre & ſans beaucoup de malaiſe, je me fais de la peine de lui donner un nom qui rappelle l'idée d'une maladie très redoutée & beaucoup plus facheuſe que ne l'a été celle dont je parle.

Je n'ai employé que deux fois l'hypécacuana qui étoit indiqué par un ſentiment de peſanteur au creux de l'eſtomac & beaucoup de dégoût qui duroient depuis longtems; il fit rendre



beaucoup de matières glaireuſes & les malades furent guéris. Une ſimple purgation a ordinairement ſuffi ; j'ai donné ou de la manne & de la rhubarbe avec quelque ſel amer, ou des tamarins, ou même de la crème de tartre à la doſe d'une once en deux ou trois priſes dans un tems très court ; les uns ou les autres de ces purgatifs emportoient toujours la maladie, en entrainant dans des ſelles abondantes ce principe d'âcreté putride qui en étoit la vraie cauſe. Vous ne ſerez point ſurpris de me voir ordonner la crème de tartre à grandes doſes dans cette maladie, je n'ignore pas que c'eſt votre pratique, je ſais depuis longtems quels ſuccès elle a eu entre vos mains, & je me fais un devoir de vous inviter publiquement, après l'avoir fait inutilement en particulier, à publier inceſſamment le mémoire que vous avez compoſé ſur cette maladie.

Il arrive quelques fois dans cette maladie, & dans les précédentes que les malades ſe plaignent de raports aigres & vomiſſent quelques fois des matieres aigres. L'on peut demander s'il convient dans ce cas là d'employer

la crême de tartre? Il faut diſtinguer deux cas; ou le malade a l'eſtomac foible dès longtems & eſt ſujet à ce principe d'acidité dans l'eſtomac; dans ce cas il vaut mieux employer d'autres évacuants que la crême de tartre, parce qu'alors elle n'évacue quelquefois point du tout, & qu'elle augmente la cauſe premiere de la maladie; ou le malade a naturellement l'eſtomac bon, fait bien les digeſtions, n'eſt point ſujet aux aigreurs; dans ce cas, celles dont il ſe plaint ſont uniquement le produit de la corruption des derniers alimens aceſceſcents dont il a fait uſage, & qui ſe ſont aigris dans un eſtomac dont les fonctions ont langui vraiſemblablement un peu avant le premier moment de la maladie, auſſi les malades ont ſouvent, tout à la fois, des raports d'œufs pourris & d'aigreur, parce que chaque genre d'aliment a ſuivi ſa corruption naturelle; dans ce cas on peut, & je l'ai ſouvent fait, employer la crême de tartre, que j'ai pluſieurs fois joint à l'hypécacuana dans toutes les eſpèces de ces maladies quand il y avoit beaucoup d'amertume, de chaleur, de fiévre & d'altération.

Les fiévres écarlatines n'ont, en général, rien offert de bien particulier.

Nous avons eu un grand nombre d'autres maladies aigues & chroniques de toutes les espèces, ce qui a concouru à prouver qu'en général l'hyver étoit mal sain.

Les maladies aigues, les plus rares, ont été celles qui étoient véritablement inflammatoires, il y en a eu un très petit nombre, je n'en ai vû que trois; l'une étoit une inflammation du diaphragme & du lobe supérieur du foye; mais si violente que les six premieres saignées ne fournirent qu'une cœne blanche extrêmement dure & épaisse sans aucune goûte d'eau, même au bout de vingt-quatre heures. Le malade mourut le neuvieme jour.

Parmi les maladies chroniques j'ai eu occasion d'en voir une, dont l'histoire, si on l'avoit exacte, ce qui est impossible, parce qu'elle n'a pas été observée, pourroit offrir des faits & fournir des réflexions utiles, & qui m'apprit combien on peut être trompé en appréciant le danger d'une maladie de cette espèce, en ne voyant le malade que pendant un tems fort court (a).

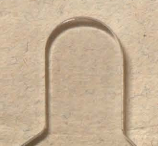
(a) *Sermo Academic. p. 81.*

Je ne vous fatiguerai pas plus longtems par le recit de nos maladies: mais comme je sens que l'on pourroit faire un grand nombre de questions dont la solution ne se trouveroit point dans ce que je viens d'écrire, je proposerai moi-même quelques unes des plus essentielles.

1°. Quelle étoit la cause de cette insalubrité de l'air?

On pourroit faire sur cette question une longue dissertation qu'il faudroit conclure par avouer son ignorance; il vaut mieux, sans disserter, commencer par faire cet aveu. Je ne crois pas que les variations & les qualités de l'air qui tombent sous les sens, soyent suffisantes pour en rendre raison, & il me paroit qu'on est obligé de convenir, qu'il a existé dans l'air un de ces vices inconnus, dont l'origine ne nous sera jamais dévoilée, & que les premiers observateurs ont désigné par le mot de θειον, parce que n'en connoissant point la nature ils se bornoient à dire que c'étoit un effet de la volonté de la cause premiere,

3°. La maladie a-t-elle été contagieuse, dans le vrai sens de ce mot? Je ré-



pons hardiment que non, & je vous renvoye à ce que j'ai dit ſur cet article dans ma premiere lettre (*a*).

3°. Pourquoi la poitrine a-t-elle été ſi généralement attaquée? On en trouve déja la raiſon dans le même ouvrage p. 31. Je réïtére ici que le vice étant dans l'air, & le poulmon étant la partie qui en reçoit le plus immédiatement toutes les impreſſions, il doit être la partie la plus affectée, c'eſt celle ſur laquelle ſe fait l'inoculation.

4°. A-t-on ouvert des cadavres? Oui, & l'on y a trouvé ce qu'on a toujours trouvé dans les cadavres morts de cette maladie (*b*), le côté du poulmon où le malade avoit reſſenti le point dans un état d'inflammation putride très conſiderable, & commençant à ſe gangrêner. Les autres vices que l'on remarque ne ſont pas eſſentiels à la maladie, & varient dans les differents cadavres.

Vous voyez que nous n'avons point eu la peſte, ni aucune maladie peſtilentielle ou contagieuſe; que nous avons, il eſt vrai, été affligés par un grand

(*a*) *pag.* 97-106.

(*b*) *Voyez la premiere lettre à* M. ZIMMERMANN *p.* 9.

nombre de maladies, & ſurtout par une qui a été plus générale que les autres, mais qu'elle étoit très connuë; que nous avons été très à plaindre, mais que nous n'avons point dû être ſéqueſtrés; & que quand on parloit de la maladie de Lauſanne, on parloit d'une maladie de tous les tems, de tous les pays, & qui a régné en même tems qu'ici, & bien plus cruellement, dans pluſieurs endroits de ce Canton & dans pluſieurs autres pays de l'Europe.

5°. On peut encore demander pourquoi il eſt mort tant de monde cet hyver, puiſquecette maladie n'eſt point ſi dangereuſe? Je répondrai à cette queſtion auſſi nettement qu'il me ſera poſſible.

Je commence par avertir qu'il ne faut pas croire que tous les morts ſoient morts de cette maladie; parmi ceux que j'avois ſoigné, preſque la moitié eſt morte de maladies très différentes; je ne crois pas qu'on puiſſe admettre la même proportion pour la généralité: mais je ſuis perſuadé qu'elle n'en différe cependant pas beaucoup.

Je remarquerai encore, & cette remarque eſt importante, que le 6. Avril



la liſte des morts étoit de 208, & que dans ce nombre il y en avoit 96 qui étoient ou au deſſus de 60 ans, ou au deſſous de deux; & parmi les premiers, neuf beaucoup au deſſus de 80 ans; parmi les ſeconds, pluſieurs morts nés, ou morts au deſſous de ſix ſemaines.

Je viens actuellement à la queſtion; pourquoi eſt-il mort un ſi grand nombre de gens?

1°. Parce que, comme je l'ai dit, il y a eu un très grand nombre de malades.

2°. Parce que l'hyver a été exceſſivement rigoureux, & que les ſaiſons auſſi extrêmes ſont toujours très nuiſibles; elles tuent les vieillards, les foibles, les languiſſants, & c'eſt ce qui nous eſt arrivé; ſur la tabelle des morts, outre les 96 dont je viens de parler, on en retrouve un très grand nombre qui étoient ou foibles & languiſſants, ou attaqués de quelques maladies de langueur bien décidée, ou mal conſtitués.

3°. Parce que la rigueur même de l'hyver a obligé le payſan à ſe renfermer dans ſes maiſons, ce qui eſt extrêmement rare; ces petites chambres

ſurchargées de monde, & quelques fois d'animaux, qui n'étoient ni nettoyées, ni airées étoient devenues extrêmement mal ſaines; les moyens même qu'ils employoient pour ſe chaufer étoient nuiſibles, leurs proviſions gatées par le gel le devenoient auſſi; toutes ces cauſes augmentoient la miſère qui eſt elle même une cauſe morale & phyſique de maladie; ainſi tout concouroit à mal diſpoſer leurs corps & à les rendre plus ſuſceptibles des impreſſions facheuſes de l'air. Il eſt bien vrai que pluſieurs de ces cauſes n'ont eu lieu que dans les commencements, pendant qu'elles ont été ignorées. Dès que la fréquence de la maladie en a fait un objet de l'attention publique, le Magiſtrat a pris les meſures les plus ſages, les plus promtes & les plus efficaces pour pourvoir à tous les beſoins des néceſſiteux, beſoins que la ſaiſon & la maladie ont rendu beaucoup plus grands qu'à l'ordinaire. Toutes les directions charitables, tous les particuliers de tous les ordres & de tous les états ont concouru avec un zèle dont on n'a peut-être point d'exemple, & au moment où les beſoins ont été

connus, les ſecours dans tous les genres ont été multipliés au-delà du néceſſaire; mais cela n'a pas détruit les effets que les cauſes dont je viens de parler avoient produit avant qu'on eut pû y remédier.

4°. Parce, je le répéte, qu'un des caractères de cette maladie, c'eſt d'exiger un ſecours très promt & dès les premiers moments; & un des caractères du peuple, qui eſt l'ordre chez lequel elle a été, toutes proportions gardées, beaucoup plus fréquente que chez les autres, c'eſt de ne demander jamais du ſecours de bonne heure. L'humeur qui cauſoit la maladie avoit deux caractères, l'un d'être très âcre, & de faire promtement les plus grands ravages dans les parties ſur leſquelles elle ſe dépoſoit, l'autre d'être très mobile & facile à évacuer; voilà pourquoi il importoit d'évacuer d'abord, & pourquoi les premieres évacuations produiſoient ordinairement un amendement ſi conſidérable. On eſpéra de prévenir cette cauſe de mortalité en publiant un ordre à tout Chef de maiſon d'en faire avertir ſur le champ un Médecin; & cet ordre, joint aux au-

mônes en argent & en denrées que M. M. les Médecins procuroient, les a fait en effet appeller de bonne heure; mais rien n'a pû forcer un grand nombre de malades à se soumettre régulierement à toutes les parties de l'ordonnance, & c'est là une cinquieme cause des ravages de la maladie; les uns n'exécutoient aucuns remedes; les autres leur en substituoient de nuisibles; je vous en citerai deux seuls traits. Un malade de la ville avoit sur la même table une bouteille de vin & une bouteille de tisanne, & bûvoit alternativement de l'une & de l'autre. Un malade à la fleur de l'âge, dans un hameau voisin, prit une diarrhée le second jour de la maladie, il l'arrêta par quatre œufs cuits durs & tomba dans une phrénésie qui fut mortelle au bout de vingt-quatre heures. De troisiemes n'exécutoient les remédes qu'en partie & imparfaitement; quelques uns les abandonnoient dès qu'ils étoient un peu moins mal; la cause de la maladie n'étoit évacuée qu'imparfaitement, elle se reproduisoit, & il survenoit au bout de quelques jours une rechute qui est quelque fois devenue

mortelle, parce qu'ils la négligoient. Parmi ceux meme qui exécutoient les remedes avec quelque régularité, plusieurs négligoient toutes les attentions qui apartiennent au régime dont ils ont peine à comprendre la nécessité. Il ne faut cependant pas croire que cette mauvaise conduite ait été absolument générale; j'ai trouvé dans quelques maisons du plus bas peuple, autant de docilité & autant de régularité à tous égards, que chez les personnes les plus raisonnables d'un ordre supérieur.

6°. Les sueurs arrètées, ou par inquiétude ou par imprudence, ont été funestes à plus de malades que ne le croiront peut-ètre ceux qui n'en ont pas été témoins; j'ai été effrayé de la promtitude avec laquelle cette suppression tuoit.

7°. Les yvrognes, ceux qui étoient usés par les remédes, ceux dont la peur détruisoit les forces, ceux qui étoient minés par le chagrin couroient le plus grand danger; & il faut se rappeller ici une observation que je faisois l'année derniere; " c'est qu'il y a quelques
» fois des personnes dont les humeurs

„ se trouvent avoir acquis, par plu-
„ sieurs causes qu'on ignore presque
„ toujours, & dont plusieurs sont im-
„ perceptibles, une espèce de vice qui
„ ne s'étoit manifesté par aucun dé-
„ rangement antecédent, mais qui ve-
„ nant à être tout-à-coup aigri par la
„ fiévre, produit en très peu de tems
„ des ravages étonnants, & détruit
„ promtement toute la machine sans
„ que l'art ait de ressources (*a*). „ Il y a eu des malades qui avoient des symptomes mortels dès le premier moment de la maladie. J'en ai vû un chez lequel les forces furent si totalement paralysées dès qu'il prit mal, que les plus puissants remedes, & cinq grands vésicatoires ne donnérent aucune marque de leur action. Son poulx acquit si peu de fréquence qu'on auroit pu douter s'il avoit de la fievre.

Voilà un bien grand nombre de causes de morts, qu'on peut regarder, avec vérité, comme étrangères à la maladie, dont le danger intrinséque est par la même fort diminué; & l'on peut dire hardiment, j'en appelle au témoi-

(*a*) *Lettre à* M. ZIMMERMAN *p.* 75.

gnage de tous ceux qui ont un peu ſuivi l'hiſtoire de la maladie, que parmi les perſonnes ou jeunes, ou dans la vigueur de l'âge, qui étoient bien conſtituées, & bien portantes avant que la maladie les attaquât, qui étoient ſobres, qui menoient une vie heureuſe, qui ont demandé du ſecours à tems, & qui ſe ſont conduites réguliérement pendant la maladie, il en eſt peut-être moins mort qu'il n'en meurt, dans le cours ordinaire des choſes, de toute autre maladie aiguë, & l'on peut en produire aujourd'hui un très grand nombre qui jouiſſent de la plus parfaite ſanté après avoir été auſſi mal qu'on peut l'être, & beaucoup plus mal qu'un grand nombre de ceux qui ſont morts.

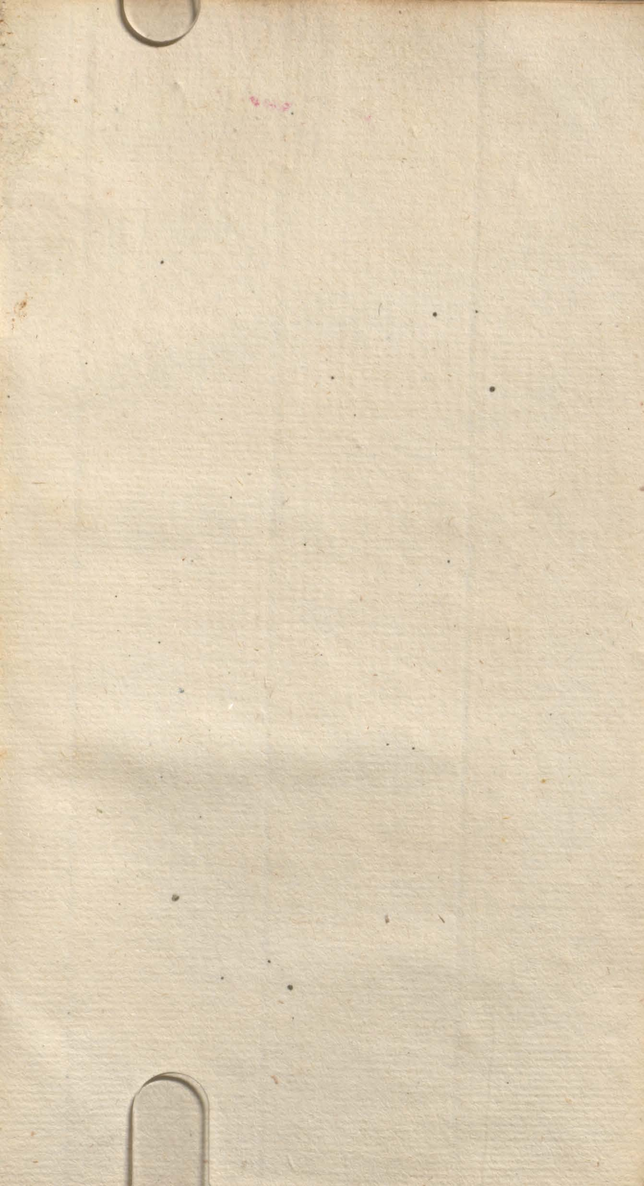
Parmi ceux même qui avoient contr'eux ou leur âge, ou leur ſanté, ou leurs mœurs, ou toutes leurs fautes par raport au traitement, il s'en eſt guéri un nombre très conſidérable ; & en tout, le nombre des morts eſt très médiocre ſi on le compare à celui des malades.

Ne regardez point, mon cher ZIMMERMAN, cette lettre comme un ou-

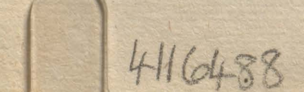
vrage de Médecine, ce n'en eſt point un, & ſous ce point de vuë; elle vous paroitroit très mauvaiſe; il faut l'enviſager comme un éclairciſſement donné au public, ſur une maladie qui a été pendant quelques mois l'objet de ſes frayeurs, & dont ſes frayeurs lui avoient groſſi les dangers. On auroit pû ſans doute le faire mieux, mais j'oſe vous aſſurer qu'il a le mérite eſſentiel à un ouvrage de ce genre, celui de la plus exacte vérité. Il en aura un autre, bien précieux pour moi, ſi vous voulez le recevoir comme un nouveau gage de mes ſentimens pour vous.

Lauſanne ce 6. Juin 1766.

TISSOT.



NOT FOR CIRCULATION.



DATE DUE

DUE	RETURNED
M MAR 30 1983	
APRIL 19.83.	

KING PRESS NO. 306

